





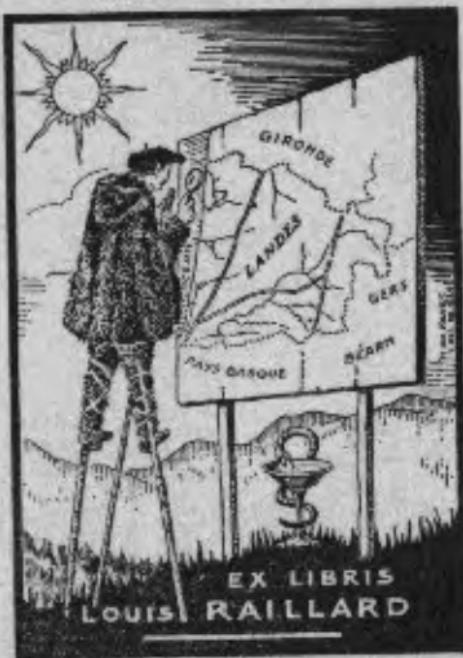
ETUDE

SUR

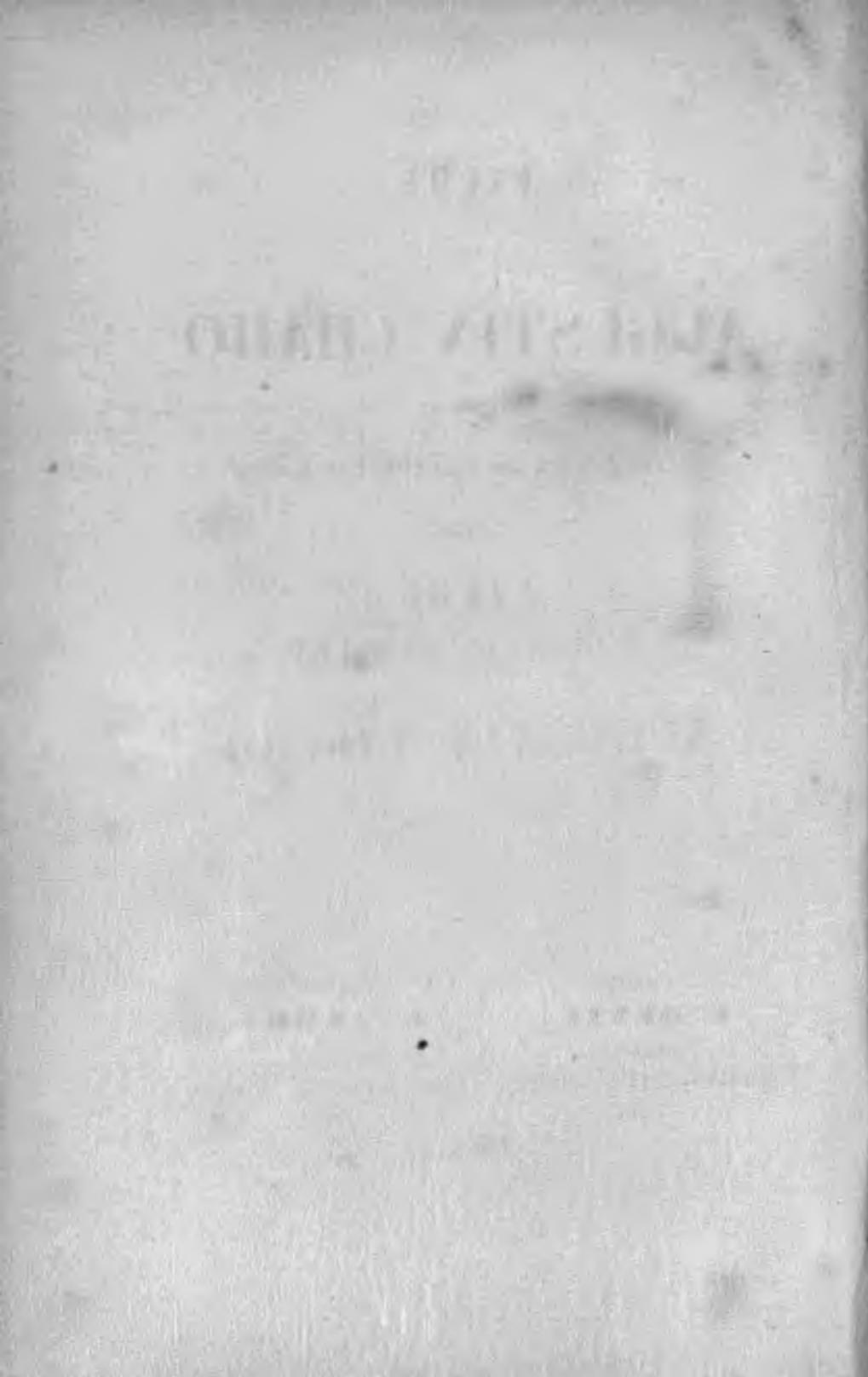
AUG. GHANU

ATV

20449



ÉTUDE
SUR
AUGUSTIN CHAHO



H-31233

AN
20149

R. 41584

ÉTUDE
SUR
AUGUSTIN CHAHO

AUTEUR DE

LA PHILOSOPHIE DES RELIGIONS COMPARÉES.

DEUS, SUPREMA LEX.

PAR GUSTAVE LAMBERT.

PARIS.

E. DENTU,

LIBRAIRE,

Palais-Royal, 13, Galerie d'Or-
léans.

BAYONNE.

L. ANDRÉ,

LIBRAIRE,

Place du Réduit. Librairie
centrale.

1861



ÉTUDE

SUR

AUGUSTIN CHAHO.

DEUS, SUPREMA LEX.

1° — Introduction	Page 4.
2° — Analyse et extraits de la <i>Philosophie des Religions comparées</i>	Page 75.
3° — Conclusion	Page 175.
4° — Ouvrages divers	Page 545.
5° — Sur la vie de Chaho	Page 375.

ERRATA.

PAGE	LIGNE	AU LIEU DE :	LISEZ :
16	14	de	des
18	20	susceptibles	susceptibles
46	3	Pyrhio	Pyrha
55	7	résonnaît	raisonnait
157	11	manitous	manitous
157	12	Aristode	Aristote
200	21	embage	embage
201	25	laissés	laissé
227	12	Ashaverus	Ahasverus
227	5	Piciola	Picciola
228	4	Ashaverus	Ahasverus
246	22	pur	purs
251	8	lumieree	lumière
251	11	bouleversé	boule versée
251	17	assuré	assurée
253	8	le	la
254	25	hacendum, informe ingens cui lumen ademptum	horrendum, informe, ingens cui lumen ademptum,
257	3	tombe	tombent
257	26	affaiblies	affaiblis
266	20	n'y	ne
267	16	secteurs	sectateurs
269	29	réusscite	ressuscite
270	12	nation	notion
281	25	Ashaverus	Ahasverus
289	4	écrasés	écrasé
300	5	momentanée	momentané

QUELQUES MOTS DE PRÉFACE.

Les deux premières parties de cette étude ont paru presque en entier dans la *Gazette de Bayonne*, journal non cautionné, publié par l'imprimerie Lespés.

La composition du journal servait au tirage des feuilles de ce petit écrit, et l'on réduisait ainsi les frais d'impression à une somme minimale.

Malgré cet avantage, ce mode de publication présentait deux inconvénients graves : d'abord, la lenteur de la publication commençée le 16 août, et l'inconvénient plus grave

encore qui se rattachait au caractère officiel d'une feuille autorisée seulement à s'occuper de questions *littéraires* dans le sens étroit de l'adjectif.

Aussi notre introduction avait pour but d'assurer sous nos pas un terrain qui nous paraissait peu sûr. Nous avons multiplié les précautions oratoires afin de ne pas compromettre la position de la *Gazette* et afin aussi de rendre possible l'apparition de ce travail. Il y avait au reste, dans cette situation, une difficulté réelle à vaincre, et cette difficulté présentait quelque attrait. Nous croyons qu'il est possible de tout dire, à la condition de ne s'écartier en rien du profond respect que l'on doit à l'opinion d'autrui, et que l'on sache honorer les idées mêmes que l'on combat.

Sur des matières aussi hautes et qui éveillent les sentiments les plus sacrés du cœur de l'homme, le premier devoir de celui qui formule sa pensée doit être de mettre à l'écart tout ce qui se rapporte à la passion, à la colère, à la haine.

Il est parfois facile d'obtenir le succès au prix d'une grande violence de langage ; mais à ce prix, nous ne voudrions pas du succès.

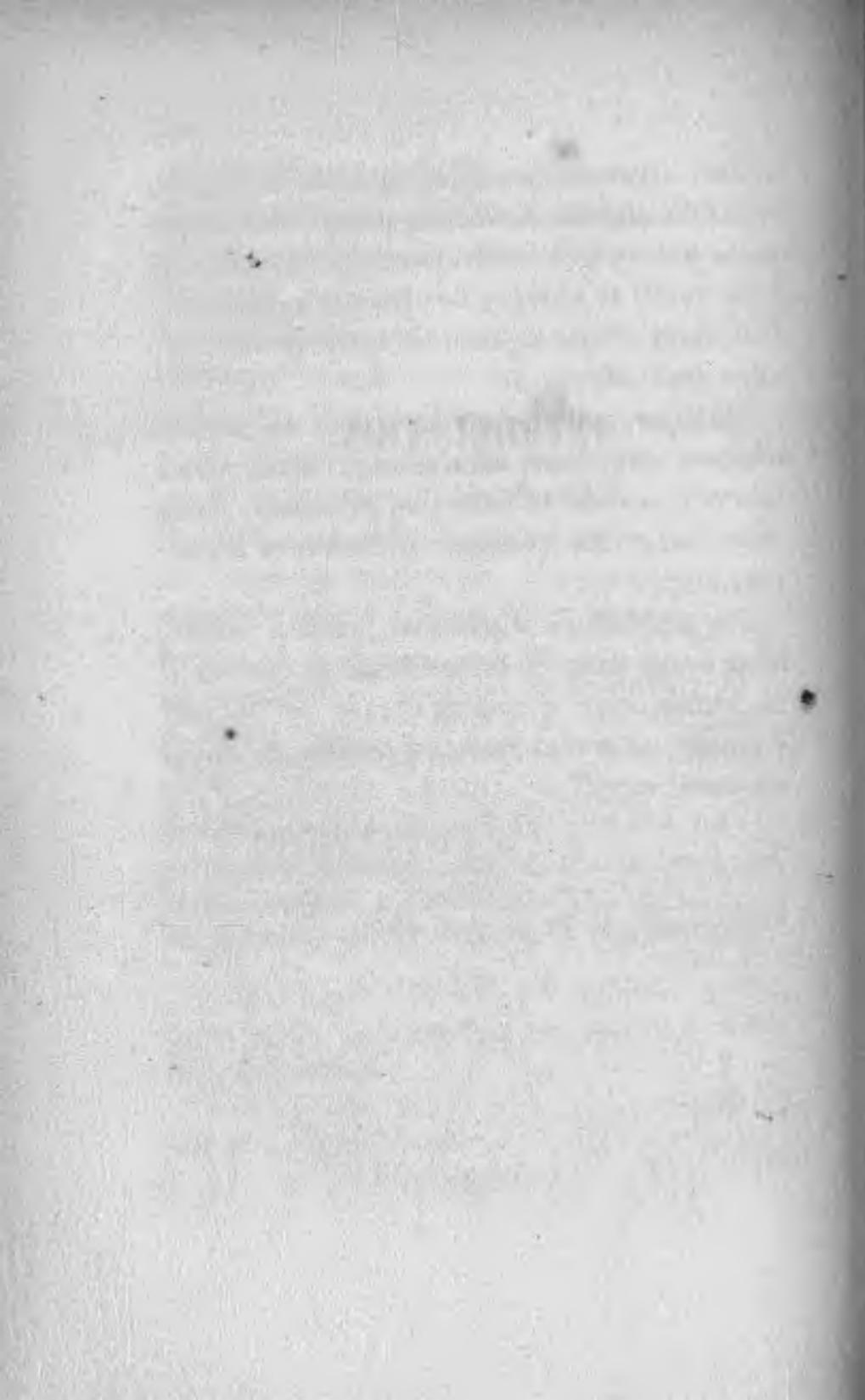
Des circonstances indépendantes de la position officielle de la *Gazette* ayant interrompu cette publication, deux hommes dévoués ont bien voulu se charger des frais d'impression. Nous leur en témoignons ici notre vive et sincère gratitude.

Quoique nous ayons eu plus de liberté d'allure pour nos conclusions, nous avons très peu modifié la rédaction primitive. Nous avons supprimé quelques précautions oratoires, et c'est tout.

N'ayant rien à dissimuler, rien à voiler, nous avons parlé en toute liberté de conscience, mais sans jamais manquer au respect d'autrui, ou si l'on veut, au respect de nous-mêmes.

GUSTAVE LAMBERT.

Bayonne, le 4^e octobre 1860.



INTRODUCTION.

En passant dans les rues de Bayonne, on peut remarquer aux vitrines d'un magasin de papeterie une statuette en plâtre représentant un beau jeune homme à la taille élancée, à la tête un peu altière ; la coiffure traditionnelle des Basques, le berret, coquettement rejeté sur l'arrière, ajoute encore à la fierté de la physionomie. Sur le socle de la statuette on lit : **Chaho**.

Dans un jour de repos, cette statuette attira notre attention ; ne sachant rien, ni du nom, ni de l'homme, nous questionnâmes nos connaissances.

Quel est donc ce Chaho, l'homme à la statuette ? Qu'a-t-il écrit ? qu'a-t-il fait ?

— Chaho ! ha. — C'est un original ; il avait quelque imagination, mais elle était déréglée ; c'est un cerveau *timbré* ; un garçon d'esprit, du reste ; fort amusant ; sa conversation était pétillante ; on dit que Charles Nodier en faisait grand cas ; il a écrit un roman intitulé *Safer*, je crois ; je ne l'ai pas lu, etc., etc.

— Ha ! ha ! Chaho. — C'est une réputation locale ; je ne crois pas qu'il ait grande valeur ; après tout, je n'ai rien lu de lui ; je sais qu'il a fait un itinéraire de Biarritz, etc.

— Chaho était un garçon intelligent ; il manquait d'ordre ; on l'appelait *Cahos*, il était très-mordant ; il a rédigé ici des journaux et a trouvé moyen de blesser tout le monde ; je suis peut-être le seul dont il n'aït pas dit de mal ; il avait beaucoup d'esprit, et s'occupait surtout de linguistique ; il était très-fort, dit-on, sur le sanscrit et sur le basque ; il avait même commencé un dictionnaire de la langue Euskarienne (basque), etc.

— Un quatrième causeur, celui-là, homme grave, posé, méditant ses paroles, jugeant sainement, nous dit :

Chaho avait réellement une valeur ; malheureusement c'était un esprit aigri ; il voyait des ennemis partout ; il s'est mêlé ardemment à nos dernières luttes politiques en ne réglant pas les résultats de son imagination sur les faits, sur les réalités. Il n'apportait pas dans

ses aspirations le sentiment du possible, et ne comprenait pas que la pratique politique impose aux esprits justes, quelque entiers qu'ils puissent être, une foule de ménagements, de temporisations, d'égards mutuels....

Toujours entraîné, doué d'un orgueil intraitable, difficile à vivre, il n'a pu fructueusement utiliser pour tous un talent réel. — Je ne puis le juger comme écrivain que d'après sa polémique ; on peut regretter qu'elle fût trop acerbe, mais le style en était brillant.

— Un autre, un de nos amis, nous dit :

Je l'ai connu ; c'était réellement un homme de grande valeur ; du moins je le crois. Il est fort difficile à juger. — Il avait ses fanatiques ici même et dans tout le pays Basque ; beaucoup ne juraient que par Chaho, peut-être sans trop savoir pourquoi. J'ai du reste ici un livre qu'il m'a donné ; lisez-le ; il y a de fort belles pages, mais cela est très-décousu. — Je n'ai pas le temps d'apprécier la valeur des perles qui peuvent s'y rencontrer ; d'ailleurs pour juger sainement un livre il faut être très au courant des questions que ce livre soulève ; peut-être y trouverez-vous quelque chose, ou plutôt, y comprendrez-vous quelque chose.

Nous emportâmes le volume, et lecture faite, nous croyons pouvoir affirmer, sans être taxé d'exagération, que ce livre renferme des pages de toute beauté qui suffiraient seules

à établir la réputation d'un littérateur de premier ordre.

Chaho a manqué de lecteurs ; son esprit parfois un peu extatique, s'illuminant volontiers au choc de sa propre pensée, le jette souvent dans un luxe d'images et de métaphores qui sembleraient plutôt destinées à satisfaire l'avide curiosité d'auditeurs oricautaux, qu'à faire descendre la conviction dans l'esprit plus positif et plus calme des lecteurs de l'Occident. Chaho est à coup sûr un prosateur lyrique hors ligne et un maître en l'art de bien dire ; nous disons un maître, et un maître incontestable ; peut-être a-t-il des égaux ; mais nos souvenirs ne lui donnent aucun supérieur. Nous parlons exclusivement au point de vue du style.

Nous ne songeons nullement à décerner à Chaho un brevet de mérite et d'immortalité, de par notre autorité privée. — Dans la plupart des cas, les concitoyens d'un homme le jugent d'après la nature de leur mutuelles relations, et non pas d'après le cachet d'un talent qui n'est pas immédiatement utilisable. — Les sympathies ou les haines dominent involontairement le plus grand nombre de nos jugements. — Mais en face d'une tombe, quand l'opinion individuelle n'est plus heurtée par une opinion rivale et vigoureuse, l'équité reprend ses droits. — Pour tout ce qui

concerne le mérite littéraire de Chaho, le lecteur sera seul juge ; nous saurons extraire de ses œuvres un bouquet éblouissant ; la force, la grâce, l'atticisme, le coloris, la fraîcheur, le style plein, chatié, ferme, harmonieux ; toutes ces qualités brillantes charmeront assez le lecteur pour que nous puissions espérer le pardon, nous osons même dire la justification, de notre téméraire affirmation du début.

Nous n'avions d'abord pour but que de faire ressortir un talent poétique et très-pur ; nous voulions faire un faisceau des plus belles pages de Chaho, en reliant nos citations par quelques lignes modestes et effacées ; nous désirions faire goûter à d'autres le plaisir très-vif que nous avions ressenti ; nous nous étions même efforcé par un choix judicieux de séparer le bon grain de ce qui relativement pouvait être l'ivraie afin de rendre plus agréable encore notre collation intellectuelle ; nous cherchions à rendre les concitoyens de Chaho fiers d'avoir possédé parmi eux un talent de cet ordre, et notre petit travail devait s'intituler : CHAHO LITTÉRATEUR.

Mais nos investigations nous ayant mis en main l'œuvre entière de Chaho, nous nous sommes trouvé en face non plus seulement d'un littérateur mais d'une doctrine et d'une idée. — Nous ne crûmes pas pouvoir nous arroger le droit de mutiler l'homme et de le

faire sortir en quelque sorte de sa tombe pour le présenter à ses concitoyens par son côté le plus brillant sans doute, mais par son côté le moins puissant.

Quoique loin de partager toutes les opinions de l'ardent Navarrais, nous trouvâmes qu'il touchait d'une main forte, avec des trésors d'érudition philologiques, historiques et philosophiques, à des questions qui formaient depuis quatorze ans l'objet de nos plus chères préoccupations. Notre étude prit dès lors des proportions inattendues.

Le premier devoir de celui qui cherche à faire juger un écrivain par les hommes de son temps, consiste à effacer d'une manière absolue sa propre personnalité, et à ne pas profiter d'une circonstance se rattachant à un mérite étranger pour faire valoir ses propres inspirations. — Cette pensée, exacte dans une certaine mesure, toutes les fois qu'il s'agit de faire ressortir l'œuvre d'un pur littérateur, nous avait servi de point de départ et de guide dans notre première manière d'envisager Chaho. Nous voulions nous efforcer de reconstruire en proportions réduites, embellies par le choix, un personnage non pas identique, mais semblable.

Il n'en est plus de même lorsqu'il s'agit d'une doctrine et que le penseur a appliqué de brillantes qualités littéraires, non pas à un

but uniquement littéraire, mais à la défense ou à la propagation d'idées souvent neuves, toujours hardies et, plus encore, qui touchent aux choses auxquelles l'homme applique le plus communément les épithètes de saintes et de sacrées.

Notre tâche sera double : toutes les fois qu'il y aura pour nous sécurité absolue, certitude complète, nous prendrons la parole pour élargir, commenter, expliquer, combattre ou approuver. Toutes les fois au contraire que Chaho s'attaquera aux choses qui se rapportent à nos opinions, à nos croyances, à *l'indémontré*, à *l'indémontable*, nous le citerons sans l'interpréter. D'autre part, nous désirons construire au profit du lecteur un véritable fil d'Ariane pour le guider dans le dédale d'une exposition où un brillant écrivain manquant de méthode a semé de fleurs chacun de ses pas, mais en marchant d'une manière souvent incohérente. Il faut être rompu à ces sortes d'études pour réédifier l'ordre qui vous fuit à chaque page.

Nous ne croyons pas que l'habitude des classifications scientifiques (l'étude de l'ordre en lui-même) eut atténué le charme du style de Chaho et le monument dont il a esquissé quelques côtés, eût grandi de toute la force léguée à un talent vigoureux par l'accumulation des travaux des générations précédentes.

Erudit au possible, Chaho manquait de science; il la devinait parfois, tant il était pénétrant; mais n'étant pas guidé d'une manière inflexible par les *rails* de la méthode scientifique, il a travaillé à la façon d'une abeille qui butine.

Nous avons un édifice considérable dont les matériaux couvrent le sol. — Nous essayerons de montrer l'harmonie des différentes parties de ce tout en ébauche, et le lecteur ainsi placé au véritable point de vue, pourra, tout en restant sous le charme de la diction et l'émotion de la poésie, pourra, disons nous, juger sainement le fond et même apprécier mieux la forme.

Nous avons opposé les *certitudes* aux *opinions*. Nous entendons par certitudes les choses à propos desquelles l'autorité d'un penseur se trouve en quelque sorte nulle, les choses que chacun de nous, avec une préparation suffisante, peut retrouver, vérifier, formuler. Nous ne croyons pas en Newton, par exemple; nous savons seulement que le premier il a reconnu et appris à l'homme certaines vérités que beaucoup d'entre nous peuvent maintenant, seuls, reconnaître et apprendre. Les *certitudes* constituent l'ensemble des sciences et ont pour cachet : *la prophétie ou prévision*. Mille ans à l'avance nous savons prédire où sera le soleil, quelle face de la terre il éclairera.

Les *opinions*, au contraire, constituent l'en-

semble des vues, des probabilités, des croyances, touchant les choses qui n'ont pu encore se placer dans le domaine de la science.

La science gagne constamment du terrain, enlève à l'opinion sa mobilité, son cachet personnel, pour lui substituer sa fixité, son cachet général, humain.

Les opinions qui, nous le répétons, sont personnelles, résultent chez un penseur d'analogies existantes entre les choses sur lesquelles on sait et les choses sur lesquelles on ne sait pas encore ; la valeur de ces opinions dépend donc toute entière de la portée de l'homme qui a parlé ; en ce sens, il nous faut attacher un haut prix à l'autorité de cette parole, quand elle émane d'un esprit puissant, et que nous sommes habitués à voir juste dans tous les cas où nous pouvons le contrôler.

Ainsi l'autorité du penseur, nulle en science (au moins pour les gens compétents), existe dans toute sa force, dans toute sa plénitude, pour tous les cas où nous ignorons ; mais aussi nous ne comptons avec cette opinion personnelle qu'autant qu'elle soit accompagnée d'une grande auréole.

Avant d'entrer dans l'analyse de l'ouvrage capital de Chaho, nous avons une longue route à faire. Nous devons formuler le plus nettement possible les conditions générales du problème dont l'écrivain Bayonnais a attaqué un

coin en quelque sorte imperceptible ; ce coin imperceptible est cependant encore tellement vaste eu égard à nos habitudes d'esprit, eu égard au côté tout spécial par lequel nous envisageons les choses, que, déjà pour beaucoup d'hommes, l'intérêt du fond est presque nul et que la forme seule peut exciter la curiosité, produire l'attrait, éveiller le plaisir.

Si un spectateur soulève le coin d'un rideau et que, par une mince ouverture, il cherche à examiner le pan isolé d'un décor, il lui faudra un esprit en quelque sorte divinatoire pour saisir l'harmonie de l'ensemble auquel se rapporte le faible objet en vue.

Plaçons-nous en face de l'immense poème de la nature, esquissons à grands traits la scène colossale dont nous peuplons un mince réduit, et sachant quelle est notre véritable place, nous serons aptes à juger sainement.

Dans l'esquisse rapide que nous présentons au lecteur, nous avons fui les expressions techniques avec autant d'apréte que nous mettrions à les citer pour une exposition spéciale ; c'est un luxe de facile érudition que nous nous épargnerons. Puissions-nous éveiller dans les esprits l'idée du grand et du beau ; ce serait alors un heureux préambule à l'hommage que nous désirons offrir à l'œuvre d'Augustin Chaho. Ce préambule, linéament du grand cadre de la nature, sera aussi bref

que possible. Nous l'eussions omis, si, à nos yeux, il ne constituait pas une préparation indispensable.

DES SOLEILS.

Au plus bas mot, les cieux contiennent quarante millions d'étoiles ; nous ne parlons, d'après les jaugees d'Herschel, que des étoiles, que l'on peut voir avec les grands instruments, la voie lactée seule en contient vingt-cinq millions. Ces nombres sont respectables ; que dire du nombre des étoiles que l'on n'aperçoit point !

Chacune de ces étoiles est un soleil analogue au nôtre et comme lui escortée d'un certain nombre de planètes. Toutes ces planètes marchent dans les cieux comme les servantes soumises d'un chef de tribus divines ; toutes se déplacent dans un ordre harmonique d'après des lois simples, belles, précises, qui permettent à chaque heure de prophétiser d'avance leur place dans le temps et dans l'espace.

Toutes circulent dans des plans autour de leur étoile centre de leur monde ; toutes parcourent leur orbe dans un temps qui est leur année ; toutes pivotent sur elles-mêmes et présentent successivement à leur soleil chaque point de leur surface, et ce soleil éclaire

et vivifie tout ce qui s'agit à cette surface ; le temps de cette rotation est le jour de la planète.

Sur chacune de ces planètes sont des êtres organisés, d'abord rudimentaires, puis se compliquant, se perfectionnant, et arrivant enfin à un degré de beauté qui les rend dignes de loger l'intelligence. Ces derniers êtres, les plus parfaits de ceux qui habitent une planète, qui sont les parasites de ces gigantesques réservoirs de vie analogues à notre terre, sont réunis en groupes qui constituent, par leur agrégat total, une humanité. Plusieurs humanités peuvent se succéder sur la même surface planétaire qui promène dans les cieux comme sur un vaste théâtre la scène où s'accomplissent les évolutions de chaque histoire.

Ces humanités de chaque planète se composent ainsi d'une masse d'êtres ayant le privilège de penser; ces êtres naissent, croissent, aiment, haïssent, pensent, agissent, crient, pleurent, chantent, meurent, et ce concert immense est l'écho de la voix de Jéhovalah.

Chaque étoile ou soleil naît, croît, arrive à l'apogée de son éclat, puis décline et tombe, ou s'écroule ou meurt.

Chaque planète naît, croît, arrive à l'apogée de sa force, puis disparaît ou s'éteint.

Chaque humanité commence, se développe

à pas lents, arrive à sa virilité, décline et retourne à la mort.

Chaque être intelligent passe par les mêmes phases en tant qu'être organisé.

Ces soleils sont tellement énormes en étendue que les chiffres que l'on peut énoncer ne peignent plus rien à l'esprit. Quant au jalonnement de ces étoiles jetées au travers des plaines célestes avec la profusion des grains de blé dans le champ du laboureur, voici ce que l'on peut dire pour en donner une faible idée : la lumière parcourt *quatre-vingt mille lieues* par seconde ; elle emploie de *six à huit minutes* pour arriver de notre étoile solaire à notre terrestre planète ; hé bien, en comptant *quatre-vingt six mille quatre cent secondes* par jour, le soleil le plus voisin du nôtre emploie *trois ans* à nous envoyer son pinceau de lumière ! il est sans doute des étoiles dont la lumière ne nous est point encore parvenue ! Voilà pour les *nombre*s et l'*espace*.

Passons aux *temp*s. La vie d'un soleil compte des milliards de nos années ; la vie ou la période d'existence d'une planète en compte des millions ; les humanités des milliers, les sociétés ou tribus nationales des centaines et l'homme quelques dizaines de ces mêmes années. L'homme est un éphémère.

Comment s'est agitée la matière primitive des mondes sous l'impulsion de l'intelligence

première ? Le Jéhovah est-il sorti, à un moment du temps, en un lieu de l'espace, d'un repos éternel, par une agitation insaisissable en sa courte durée, pour retomber encore dans l'éternel repos ? ne rapetissons point à notre taille ces grandioses productions !

Les créations sont, ont été, seront ; elles coexistent dans l'infini du temps et de l'espace comme une des faces de Dieu, comme un immense poème qui déroule incessamment devant toutes les intelligences des mondes ses pages éblouissantes et interminables.

Des milliards de soleils s'éteignent ou s'allument au loin dans les plaines de l'univers, tous créés d'un seul jet, d'une seule pensée, en vertu d'une loi qui se manifeste éternellement, et non par un caprice spécial qui se serait fait jour à tel moment du temps sans bornes, à tel point de l'espace sans limites.

Cela peut se peindre par un seul mot agrandi de l'inspiration Hébraïque : QUE CELA SOIT.

Ces grandeurs écrasantes peuvent donner le vertige aux faibles, mais la pensée vigoureuse enveloppe le grand tout d'un regard net et ferme. Les mondes naissent, passent, et s'écroulent ; le sage ne pâlit point : il admire.

Que ceux qui nous lisent se placent résolument un jour en face du ciel et qu'ils dirigent leur bras vers un point à leur gré ; qu'ils se

disent : après, après, après jusqu'à l'éblouissement. Hé bien, dans ces sillons qu'ils tracent dans l'espace, il n'est pas une direction qui ne rencontre des millions de soleils escortés de planètes contenant des humanités composées de millions d'hommes !

— Que sait-on déjà sur les nombres, l'espace et le temps ?

On sait déjà beaucoup, et ce que l'on ignore, on l'apprendra.

— Que sait-on sur les soleils, leur formation, leur durée, leur déclin ? Que sait-on sur les planètes, leur vie, leurs mouvements ?

Quelque chose, peu de chose ; le reste on l'apprendra.

— Que sait-on sur les lois de la matière, les lois de l'être organisé ?

Déjà quelque chose ; ce que l'on ignore, on l'apprendra.

— Que sait-on sur les humanités, leur apparition, leurs développements, leur déclin, leur fin ?

Rien ou peu de chose ; mais on apprendra.

Tout ce que l'on ne connaît pas, on le connaîtra ; à l'heure voulue, les révélateurs, les grands lecteurs du livre céleste sauront se faire entendre ; mais il faut pour cela que l'homme sache comprendre quelles sont les questions importantes et quelles sont celles qu'il lui faut dédaigner ; il faut que les huma-

nités qui peuplent une planète ne se déchirent pas de leurs propres mains pour savoir si quelques familles auront le constant privilége de poser constamment le pied sur les têtes de toutes les autres. — C'est à ces profondeurs que l'on puise les bases des convictions inébranlables.

LES PLANÈTES.

La terre ou quelqu'autre de ses sœurs ; qu'importe !

Deux hommes, parmi nous, diffèrent par leurs actes secondaires ; ils naissent, aiment et meurent, en ne présentant entr'eux (nous parlons des plus grands et de plus humbles) que les différences insaisissables analogues à celles qui marquent la diversité entre deux feuilles du même arbre, cueillies au même instant, sur la même branche.

De même toutes ces planètes qui s'éclairent des feux de leur étoile, hors de la portée de notre faible vue, ne présentent pour leur histoire que des différences inappréciables. Les unes sont en formation ; d'autres croissent, d'autres déclinent, d'autres succombent en face de la loi générésique.

On donne le nom de *nébuleuses* aux soleils qui se forment et, à l'heure marquée par la loi, chaque soleil engendre les planètes qui

lui servent d'escorte ; et cela sans figure de rhétorique.

Que la disjonction d'une terre avec la masse paternelle se fasse par voie éruptive ou par voie de condensation, c'est ce qu'ailleurs nous pourrions discuter, mais non ici.

A sa naissance, la planète est une masse incandescente entourée de gaz et de vapeurs à de prodigieuses tensions.

La paroi extérieure de la planète se refroidit peu à peu ; une croûte tend à se former ; les vapeurs se précipitent. La loi d'attraction commence son rôle particulier.

La croûte mince se fendille et se brise sous la pression des gaz et de la température interne. De longues années s'écoulement pendant lesquelles la surface planétaire représente une mer de feu dont la vague brise incessamment les récifs qui tendent à se former.

Les récifs se soudent ; la pellicule solide s'accroît en puissance, et dans le temps, à d'immenses intervalles, elle est soulevée, brisée, submergée ; puis elle se reforme plus puissante.

Enfin l'état normal de volcan en ignition cesse d'être l'état de toute la surface ; sur les points déjà consolidés, les eaux, précipitées d'une épaisse atmosphère, déposent un limon bienfaisant et, pour préparer la terre, Neptune et Pluton se partagent leurs efforts.

Puis l'être organisé rudimentaire, l'algue marine, le mollusque prend possession de son domaine.

Des bouleversements nouveaux, ou *cataclysmes*, secouent l'écorce terrestre, la plissent, la recouvrent. Le calme renait ; la vie apparaît plus forte et plus complète ; les grands végétaux et les poissons viennent au jour.

Nouveau cataclysme ; nouveau brisement ; destruction partielle des races anciennes ; apparition de races nouvelles toujours plus belles.

Les cataclysmes diminuent en nombre, mais augmentent en intensité. Entre chaque seconde, les races antérieures qui ont survécu à la catastrophe, témoins mystérieux d'un âge précédent, s'éteignent ou modifient leur nature ; à milieux nouveaux, organismes nouveaux. Ce sont d'abord des monstres effroyables, prodiges de vitalité, susceptibles de lutter par l'énergie de leur organisation contre une nature presque minérale et en effervescence, contre les rocs soulevés qu'ils effacent à peine en rudesse et en force.

La scène s'embellit ; le rempart qui nous protège contre le feu central a désormais une force suffisante ; l'homme apparaît.

Ce n'est pas l'homme de nos jours cet *Adam* doué de puissance et de force pour lutter contre une nature encore en effervescence ; il se

développe dans les lieux les plus favorisés, forme un groupe, une humanité réduite, et progresse pas à pas jusqu'à se hausser à l'admiration des œuvres de l'éternel.

Puis un cataclysme épouvantable met fin à cette première ébauche ; l'humanité naissante est engloutie dans le naufrage ; les rares débris qui surnagent forment les *Noé* de la nouvelle humanité qui s'annonce. De leurs pères, ils ont un vague souvenir presque effacé par l'effroi ; mais ils ont un legs précieux : la connaissance de Jéhovah, les langues, les premiers arts. — La carrière de ces nouveaux nés du monde suit la loi générale : naissance, progrès, déclin, mort. — Un nouveau cataclysme, aussi puissant au moins que l'antérieur, sera le jour du jugement et nul ne peut dire, si, dans la vie d'une planète, plusieurs humanités ne se succèdent pas, séparées chacune par un gigantesque bouleversement. Chacune de ces humanités léguant à sa cadette des débris plus ou moins informes, et lui permettant de monter plus haut dans l'échelle de Dieu.

Nous pouvons affirmer que, sur notre terre, notre humanité est la seconde ; nous savons qu'un violent cataclysme nous sépare des premiers hommes.

Nul ne sait quelle période du temps est réservée à notre commun développement et à quelle heure sonneront nos funérailles. En ce

jour la grande voix de la terre se fera entendre, et les sauvés sauront peut-être mieux que nous, plus vite que nous, comprendre les révélations divines, et permettre à l'humanité qui sortira de leurs flancs d'arriver au juste, au beau, au vrai, avec moins de torrents de sang.

Nul ne sait quand notre terre aura terminé sa vie, après avoir possédé sur sa surface, deux ou plusieurs humanités successives parmi lesquelles une, peut-être, se distinguant par sa virilité, sa force, saura grandir jusqu'aux lèvres de Dieu.

Nul se sait si la fin de notre terre sera violente ; ou bien si par l'effet d'un refroidissement dont la date est reculée en dehors de limites que nous savons, toute vie s'éteindrait à sa surface ; alors elle flotterait morte dans les cieux jusqu'au jour où, refondue dans un autre organisme planétaire, elle servirait de nouveau théâtre à des luttes humaines.

Pourrions-nous donc croire qu'à chaque époque géogénique le seigneur Jéhoval dans le ciel ait été obligé d'intervenir par un influx spécial, de repétrir son œuvre, et de magnétiser en quelque sorte un globe pour y faire éclore la vie ! Nous rendons un hommage plus complet à la puissance créatrice en la plaçant hors des mondes, hors du temps, hors de l'espace.

LES HUMANITÉS.

Une humanité a passé; arrivée au terme ayant couru du cataclysme destructeur elle décline; elle perd la conscience des grands jours où elle s'harmonisait avec Dieu; enfin elle tombe, en laissant subsister quelques rares débris qui sont les sauvés, les *Noé*, de la race suivante.

Ges *Noé* ayant la tradition confuse de leurs aïeux, *Adams* disparus de la scène du monde, reçoivent en héritage, avons-nous dit, les langues, les premiers arts, les résultats du premier hégalement de l'intelligence.

Les points les plus favorisés par le climat, par les circonstances locales, comptent les premiers nés de la nouvelle génération. La loi révélatrice du bien, du beau, du juste, déroule ses lents effets; de petites civilisations grandissent; l'on apprend, l'on aime, l'on admire.

Des points moins heureusement situés laissent aussi se développer, mais avec plus de fatigue et de peine, des groupements humains chez lesquels la force d'organisation a été plus puissante pour réagir contre les difficultés plus grandes de leur pénible existence.

Ces groupes plus incultes, bêtes presque sauvages, sortent de leur tanière, et vont envahir les contrées plus heureuses.

La conquête commence avec ses fléaux de tout genre ; le vaincu écrasé sert d'esclave au vainqueur ; la caste s'établit. C'est un cataclysme social et non plus planétaire.

Puis à travers ces nuages moraux, cet affaissement de vie sociale, la lampe intellectuelle qui éclaire, pénètre et vivifie, darde ses affectueux rayons. Les mieux doués, les révélateurs, les fils aimés de Dieu se lèvent au milieu des hommes pour proclamer la vérité sainte ; la civilisation renait ; de nouveau le groupe humanité progresse, mais d'une manière encore locale ; ce sont des taches d'huile environnées d'un océan de barbarie. Sur plusieurs points il se produit ainsi de ces centres civilisateurs, analogues aux *centres d'ossification* des organismes naissants.

Les invasions d'abord fréquentes, et par cela destructives de toute marche intellectuelle consciente, diminuent en nombre, mais augmentent en intensité.

Une invasion plus formidable semble anéantir tous les germes de bien, limon bienfaisant déposé pendant les années de calme précédentes ; la caste maîtresse subit à son tour le collier de l'esclave, et *phénix* emblématique, l'humanité remonte encore vers le bien, en atteignant toujours un échelon plus élevé.

Enfin les points où sont des groupes déve-

loppés par le sens du juste sont en nombre imposant. Le cataclysme de la conquête n'est plus possible.

La scène appartient à l'homme digne de ce nom, et son humanité se développe mojstueuse, comme un beau fleuve qui n'est plus troublé dans sa course.

Puis vient la vieillesse et l'amoindrissement. Peut-être qu'alors le sens intellectuel pétrifié sous les glaces de l'âge, ne permet plus la distinction et du mal et du bien. Les hommes deviennent mauvais ; la grande heure approche ; le cataclysme éclate ; la race détruite fait place nette à un organisme nouveau, et l'humanité nouvelle suit à son tour les diverses phases de sa vie.

Et cela jusqu'à la consommation des siècles de la planète sur laquelle le parasite humain déroule ses amours, ses joies, ses passions, ses haines, ses admirations, son culte parfois lucide, parfois confus pour le beau ; ce mélange, informe au début, d'aspirations saintes, de superstitions abjectes, de sentiments sacrés ou pervers, qui tend sans cesse à s'ennoblir, à s'élever, à comprendre, à aimer Jéhovah.

Chaque civilisation isolée, forme sa langue, la développe suivant ses besoins, l'harmonise suivant la loi des lois, et au début, les mots expriment non-seulement le sens précis de l'objet représenté, mais les mots symbolisent

encore ou rendent compte des rapports existant entre l'objet et les autres objets. Puis vient l'*invasion*, la confusion, le désordre; Babel; l'ébauche des sciences se perd sous une forme emblématique; le mythe prend la place du réel; le sens figuré se prend à la lettre; le barbare aveuglé donne un corps aux images; et cela jusqu'à ce que la civilisation renaissante, dissipant les nuages, explique le passé, trace la voie du présent et commente l'avenir.

A chaque âge, Jéhovah se révèle à tous, communique avec tous; l'intelligence qui plane sur les mondes, pénètre tous les organismes. Certains organismes mieux doués fournissent les révélateurs. Tous les progrès se font par révélations, c'est-à-dire par d'énergiques impulsions individuelles, dictatoriales dans leur essence, qui imposent la formule de leur lecture du vrai. Le pouvoir intellectuel se prend, s'impose, et les adhésions viennent plus tard légitimer la conception. La doctrine étend ses ailes dont l'envergure dépend de la part de vérité qu'il a été donné au révélateur de saisir; plus tard elle s'impose par l'habitude et l'indolence d'esprit, jusqu'au jour de progrès où le nouveau révélateur, dépassant l'œuvre de son devancier, saura remuer à son tour la fibre humaine, secouer la torpeur de la foule et vaincre son apathique inertie.

LES HOMMES.

L'homme est un être qui existe dans le temps et l'espace, qui est assujetti aux lois de la matière, qui est soumis aux lois des corps organisés, et qui possède la propriété de réflechir Dieu.

L'homme a des appétits, des amours, des volontés; il pense aux moyens de satisfaire à ses tendances primitivement instinctives; puis il agit.

La pensée dans son essence est sèche, personnelle, corrosive; elle donne le sentiment du droit, du juste, de l'utile; elle constitue l'ordre dans la science.

L'amour dans son acceptation noble, élevée, sert de lien généreux entre les êtres humains; il est dévoué, impersonnel, et produit la concorde. Il donne le sentiment du devoir, du bon, du beau; il constitue l'ordre dans l'art.

L'acte est social; l'homme isolé s'agit, mais il n'agit pas. La loi divine, sous ce rapport, le conduit aux langues, ou mode d'expression de ses sensations diverses, à l'industrie, ou mode de satisfaction de ses mille besoins, à la domination de la nature.

Si l'on veut classer la création en RÈGNES, voici l'ordre scientifique :

- 1^e — Le RÈGNE de l'espace et du temps,
- 2^e — Le RÈGNE de la matière,

3° — Le RÈGNE de l'être organisé.

4° — Le RÈGNE de l'homme.

Ces *Règnes* sont séparés entre eux par les intervalles les plus considérables que l'on puisse concevoir dans les manifestations de la loi créatrice.

L'étude de ces Règnes est le domaine de la pensée.

Les conditions restreintes, spéciales, étroites dans lesquelles le quatrième règne accomplit ses évolutions, forment le domaine de l'acte, de l'industrie humaine.

Les conditions plus restreintes encore, plus rapprochées, plus conjuguées, qui concernent les rapports mutuels des *unités hommes*, constituent le domaine de la sympathie, de l'attrait, du sentiment, de l'art dans toutes ses branches.

Les races qui peuplent notre terre diffèrent par quelques détails d'organisation suivant le point de l'espace qui les contient; ces différences sont insaisissables pour qui les contemple d'un œil élevé; l'intelligence, le cachet spécial du RÈGNE, masque toutes les divergences.

Comment d'ailleurs juger des êtres appartenant à une humanité si jeune! De notre état d'ébauche, d'enfance, de croissance, pouvons-nous conclure le spectacle qu'offrira notre jeunesse et notre virilité?

L'homme, à sa naissance, *s'imbibe* (au berceau même) des possibilités d'expression des rapports humains par la langue qu'il apprend à bégayer. Chaque idiome a son cachet spécial qui correspond plus particulièrement aux usages du groupe social dont il traduit les besoins, les aspirations et les actes. Dès le berceau, l'homme moule son cerveau sur une matrice qui force son développement personnel à dépendre du temps et du développement général de sa fraction d'humanité.

Au début, l'homme dominé par les lois du troisième règne, par les lois de son organisation matérielle, végétale, animale, aspire avant tout à la satisfaction de ses plus grossiers appétits. Tant que l'homme pris en masse a faim, ce n'est qu'une bête sauvage qui s'unite en groupes pour rugir, conquérir, dévorer.

Les plus favorisés réagissent les premiers, sentent palper en eux le germe des instincts nobles, et sont les premiers révélateurs.

La première condition du développement intellectuel, celle qui peut seule permettre à la pensée de germer d'après la loi féconde, c'est de ne pas être écrasé sous l'imminence des besoins vitaux.

Ici, qu'on nous pardonne une grande image.

Lorsque le soleil éclaire un objet, l'une des choses qui nous frappe, est de voir si l'objet est opaque, translucide, ou diaphane.

Supposons par la pensée qu'au centre de cette sphère immense dont parle Pascal, il existe un soleil d'où émane l'intelligence, comme de notre étoile émane la lumière.

Les corps que ce soleil intellectuel frapperont de sa lumière seront : ou opaques, ou translucides, ou diaphanes.

— Hé bien : la matière est opaque. —

— L'être organisé laisse perler une imperceptible lueur, qui constitue son titre de supériorité, qui peut, qui devra servir de mesure et de base au classement de ses diverses races.

— L'homme des premiers temps est à peine translucide. —

— Puis de temps à autre se lève un révélateur : un être baigné de lueur et d'amour, en qui le cœur déborde, en qui rayonne l'intelligence. Il parle ; on l'accepte ; l'humanité tressaille : progrès. —

— A des titres plus humbles chacun, à son heure, arrive à cet état de translucidité. —

— Puis, les temps marchent ; l'homme jouit de plus en plus de cette propriété de transparence idéale ; ses révélateurs montent plus près de l'autel de Jéhovah ; leur but est toujours, et ce doit être notre but à tous, de rendre féconde l'intelligence de tous, de rendre possible à toutes les fractions variées de l'humanité de communier plus complètement en

Dieu, de se hausser jusqu'à la pure lumière pour en être inondé.—

Ces révélateurs dont la tâche est toujours périlleuse, puisqu'ils luttent contre l'autorité du fait, la consécration de la chose établie, la force de l'habitude, la non translucidité de la masse humaine, ne relèvent que d'eux-mêmes, de l'énergie de leur propre conviction, de la confiance en leur aperception du vrai, de leur foi profonde dans leur lecture du grand livre, de l'illumination de leur esprit, de leur transparence en Dieu.

La révélation est le résultat d'une loi d'amour, d'intelligence et d'acte. Les premiers grands hommes avaient surtout en vue le groupement social, la formation du faisceau de l'humanité ; leur rôle dépendait plus spécialement de la loi d'amour, nous voulons dire de cohésion.

Dès que l'agrégation sociale est constituée, dès que l'ordre a remplacé le tumulte de l'invasion, dès qu'il y a renaissance civilisatrice, des révélations secondaires viennent balancer la torche de l'intelligence sur la forêt sombre de l'ignorance. (Image de Tertullien.)

Puis, de temps à autre, à des intervalles larges et inégaux, comme s'il s'agissait de la respiration de l'âme des mondes, de grands *Christa* se lèvent. L'humanité lance sur les vagues de l'éternité, cet océan divin, ses

plus grands noms, ses plus hautes gloires ; ceux qui ont concentré, condensé, synthétisé, dans l'amour et dans l'acte; l'humanité s'éblouit à leur propre lumière; elle en fait des demi-dieux et des dieux.

A l'époque de la première apparition des hommes, les plus méritants d'entr'eux, ceux devant qui s'inclinait la reconnaissance de tous, étaient les plus puissants par la force, le courage physique; c'étaient ceux qui tuaient les monstres.

Aujourd'hui, nous sommes déjà assez avancés pour savoir que les forts, les grands, les plus méritants des hommes, sont ceux qui aident à tuer l'ignorance, la misère, et le hideux cortège de vices qui les accompagne.

En classant les révélateurs d'après les trois grandes divisions de l'art, de la science, de l'acte; en subdivisant ce classement d'après l'ordre de généralité de leur but et de leurs efforts, c'est-à-dire en échelonnant le spectacle général de l'univers sur les grandes choses, les moyennes et les petites, en ne considérant que les trois gradins extrêmes et intermédiaires; en marquant d'abord le nom des révélateurs qui ont agi sur l'humanité par les conceptions les plus larges, pour redescendre à ceux qui ont été préoccupés par un sens plus relatif, et atteindre enfin ceux qui ont abordé les questions de détail, nous aurons la liste

de tous les saints, de tous les fils aimés de Dieu, de tous les *Chrisna*.

Pour préciser l'expression de notre pensée, nous allons indiquer au courant de la plume, dans la division de l'intelligence, en suivant l'ordre des RÈGNEs, les principaux noms de notre renaissance occidentale. Nous verrons par là combien notre humanité est jeune et à quelle date rapprochée commencent nos premiers pas dans l'ébauche du savoir.

Premier RÈGNE : le nombre, l'espace, le temps : les mathématiques.

Thalès..... Archimède..... Descartes....
Leibnitz..... d'Alembert..... Euler.....
Lagrange..... etc.

Le rôle de ces hommes était le plus facile, mais le plus ingrat. Il s'agissait pour eux de scruter le domaine le plus abstrait, le plus simple, le plus élémentaire, de tous ceux que peut parcourir l'esprit de l'homme. Aussi dans cet ordre l'on sait déjà beaucoup.

Les lois qui se rattachent à cet ordre sont hautes, générales, et tout ce qui palpite dans l'univers s'agit au sein des règles immuables qui dépendent de ces connaissances.

Si, en dedans des lois qui régissent ce RÈGNE, première manifestation de la puissance créatrice, début de la genèse divine, l'on ajoute un principe nouveau, la matière, on se trouve en face du deuxième RÈGNE.

Les lois de cet ordre se rapportent aux grands corps ; à ceux que nous pouvons atteindre dans les limites de nos forces ; aux effets naturels ; aux molécules.

Les principaux révélateurs, ceux qui nous ont dévoilé ce flanc de la divinité, sont :

Pour les grands corps : Hipparche.....
Copernic..... Képler..... Galilée.....
Newton..... Laplace..... etc.

Pour les forces physiques : Archimède.....
Galilée..... Descartes..... Newton.....
Volta..... Watt..... Ampère..... etc., etc.

Pour les molécules : les Alchimistes.
Paracelse..... Lavoisier..... Berzelius.....
Gay-Lussac..... etc.

Le rôle de ces privilégiés de Dieu est déjà plus complexe ; les lois s'ébauchent, nous avons la certitude de leur existence. Depuis deux siècles à peine, l'humanité, sortant de ses langes, a secoué la torpeur qui l'écrasait sous le coup sensible encore de la dernière invasion. Nous sommes en pleine actualité, nous apprenons ; nous commençons à parler en maître à la nature, à la dominer.

Si, en dedans de ces lois qui régissent la matière et dont nous commençons à épeler le gigantesque alphabet, deuxième phase de la genèse divine, l'on ajoute encore un principe nouveau, *la force organisatrice*, on se trouve en face du troisième RÈGNE.

Les difficultés s'amoncèlent ; nous abordons le détail ; notre savoir est de plus en plus en ébauche et réclame toute la ferveur des adorateurs du Très-Haut.

Pour les êtres organisés, rudiments cristallins, végétaux, animaux, les principaux *Christina*, sont :

Aristote..... Gallien..... Vésale.....
Linné..... Buffon..... Harvey..... Pallas.....
Vieq-d'Azir..... Jussieu..... Bichat.....
Lamark..... Cuvier..... Etienne-Geoffroi-
Saint-Hilaire..... Blainville..... etc.,
etc.

Si nous descendons encore un échelon de notre échelle de Jacob pour aborder le détail *homme* nous touchons au quatrième RÈGNE.

Chaque RÈGNE englobe le suivant ; les RÈGNES sont subordonnés.

La terre se balance dans les cieux ; sur la terre un char parcourt librement sa route ; dans ce char est une cage qui contient, soit une fauvette au doux ramage, soit un lion au sourd rugissement. La fauvette ou le lion s'ébattent librement dans les limites de leur étroite demeure. Hé bien, la fauvette ou le lion, c'est l'homme ! l'homme libre de ses volontés en dedans des chaînes inflexibles des mouvements généraux, en dedans des lois sous l'obéissance desquelles il peut accomplir ses propres évolutions.

Ces quelques noms, placés avec ordre, mais incomplets, mais sans leurs annexes ou groupe des disciples qui se rattachent à chaque maître principal, sans la monographie personnelle, sans l'indication des travaux, de la part d'erreur et de la part de vérité apanages de chacun, ne forment qu'une nomenclature stérile et sèche.

Nous avons pour but de préciser, et nous arrêtons notre plume dès que ce but semble atteint. Nous nous bornons au strict nécessaire, c'est-à-dire aux développements qui entraveraient, par leur omission, la compréhension de quelques-uns de nos passages. Nous ne donnerons donc point la liste, autrement grave aux yeux des hommes, des révélateurs qui se sont particulièrement consacrés : soit à l'humanité entière, soit au groupe restreint de la patrie, soit à la famille ou homme complété.

Si d'ailleurs la nomenclature est facile, mais dépourvue d'intérêt, pour ce qui se rapporte à l'art, dans les conditions brèves où nous nous renfermons aujourd'hui, il n'en serait plus de même pour le classement des noms qui touchent aux opinions, aux mœurs, aux croyances, aux traditions, aux sentiments. Le rapprochement de certains noms impose, *au nom du droit au respect*, des ménagements extrêmes, des tempéraments courtois, et le

cadre étroit de ces pages ne saurait y suffire.

Ce qu'il nous importait avant tout de faire pénétrer dans les esprits, c'est la conviction inélimitable que l'on ne peut pénétrer dans l'étude du quatrième RÈGNE qu'après avoir attentivement scruté les lois des trois RÈGNES précédents ; et cela, non pour utiliser ou professer, mais pour être imprégnés, imbibés de réalités ; pour ne pas se laisser bercer sur les ailes d'une imagination trompeuse, et pour pouvoir baser la vérification de nos chi-mères personnelles sur un sol inébranlable.

Au risque de fatiguer nos lecteurs, nous tenons encore à insister sur notre classifica-tion, eu égard à une conclusion d'une impor-tance considérable.

Le premier RÈGNE, avons-nous dit, com-prend les lois du *nombre*, de l'*espace* et du *temps*. — Première phase de la genèse.

En ajoutant un principe nouveau, la *ma-tière*, on obtient le deuxième RÈGNE. — Deuxième phase de la genèse.

Personne n'a jamais eu l'idée d'isoler le principe matière du premier RÈGNE qui l'en-veloppe, au dedans duquel les lois spéciales du deuxième RÈGNE déploient leur ordre, et de faire de cette *matière* une réalité ayant une existence propre, isolée, indépendante.

En ajoutant encore un principe nouveau,

l'organisme, on obtient le troisième RÈGNE.— Troisième phase de la genèse.

Personne, encore, n'a eu l'idée d'isoler le principe *organisateur*, de la matière qui lui sert de base et de point d'appui, et de faire de cette *organisation* une réalité ayant une existence propre, isolée, indépendante.

En ajoutant enfin un dernier principe, l'*intelligence*, on obtient le RÈGNE de l'homme.— Quatrième phase de la genèse.

Les trois premiers RÈGNES ne sont que le cadre où les diverses manifestations de la loi divine, relatives à l'esprit, déroulent leurs phénomènes mobiles et variés.

L'étude des trois premiers RÈGNES, en dehors de l'*utile*, constitue la préparation indispensable à l'étude de l'homme.

Ici l'on a cru pouvoir, disons mieux, l'on a cru devoir isoler le dernier principe, l'*intelligence*, l'*esprit*, et en faire une réalité ayant une existence propre, indépendante, en dehors du nombre, de l'espace et du temps; en dehors de la matière; en dehors de l'*organisme*. — Conclusion considérable !...

Supposons que chacun de nous possède une vie des *saints*, c'est-à-dire un volume comprenant les trois grandes listes de révélateurs avec leurs subdivisions dans toutes les branches, dans tous les RÈGNES; que l'on connaisse l'ordre des travaux de chacun, la part

de vérité dévoilé par chacun, nous serons alors véritablement *instruits*, c'est-à-dire harmonisés avec la nature, avec les dons de Jéhovah.

L'instruction générale de notre temps, dans le centre occidental, est presque exclusivement consacrée à l'étude de l'histoire hébraïque, grecque et romaine; nous apprenons à balbutier deux langues sans même approfondir le mécanisme de leur formation. Au premier début de la renaissance cet ordre d'études a été la sauvegarde de l'esprit humain: de nos jours cet ordre d'études est insuffisant.

Aujourd'hui un malentendu, puéril par le fond, grave dans la forme, semble séparer en deux camps les plus éclairés des hommes. Les uns ne veulent que des spécialités scientifiques utilisables, des engrenages humains de machines; les autres redoutant cette déchéance et méconnaissant le rôle des lettres, seident en deux le savoir humain. Ils confondent le *but* avec l'*outil*.

Est-ce qu'il y a des lettres? est-ce qu'il y a des sciences? Que signifie cette opposition de mots?

Il y a un Dieu, une création colossale, livre admirable, dont nous commençons à peine à épeler, nous ne disons pas les premières pages, mais les premières lignes de la première

page ! Puis il y a un moyen qui permet aux forts d'apprendre aux faibles.

Les sciences doivent se définir : l'ensemble des procédés qui doivent présider au triple développement de l'homme.

Les lettres doivent se définir : l'ensemble des moyens d'expression ou de communication des hommes entr'eux en tout ce qui concerne le triple développement de l'homme.

En ce jour, nos instruments d'expression sont plus perfectionnés que nos connaissances. Nous pouvons exprimer des pensées plus brillantes que justes. Nous avons un champ presque inculte que nous fouillons avec une bêche ciselée ! la hêche de l'art pour l'art !

Les purs lettrés affectent pour les sciences une sorte de dédain qui ne peut qu'attester leur ignorance et le sens étroit sous lequel ils ont envisagés les sciences.

Nous distinguerons chez le penseur deux catégories : l'*érudit* et le *sachant*.

L'*érudit*, au courant de l'ensemble des opinions humaines, mélange inoui d'erreurs souvent sublimes, de vérités incomplètes, n'a aucun guide au sein du labyrinthe ; sa méthode ne peut être que divinatoire et sans contrôle.

Le *sachant* (nous ne disons pas le *savant*, terme de spécialité), a classé, coordonné, toutes les réalités pures ; de leur essence, il a

formé l'engrais puissant qui lui fait produire le vrai.

Lorsqu'un arbre est sain, chaque automne lui voit offrir à son maître un fruit savoureux et franc. L'esprit de l'homme sain secrète la chose juste, le vrai, comme l'arbre produit son fruit, comme le pin secrète la résine. Un musicien habile secrète l'harmonie ; pour nous autres vulgaires, une simple transposition, un simple changement de clef nous oblige à recourir aux chiffres, aux rapports des sons, tandis que l'harmoniste sent et devine. Dans chaque spécialité, sans réflexion, par le *tact* résultat de l'habitude, l'homme voit juste de suite, tandis que l'homme de la spécialité voisine doit consacrer de longues réflexions à ce sujet nouveau. L'empreinte de la spécialité devient ainsi fort précieuse, mais fort redoutable ; elle crée un prisme à travers lequel chacun voit d'apparentes réalités.

Pour conjurer une délétère influence, pour rendre notre organisme sain, pour lui faire secréter le vrai, nous n'avons qu'un moyen, un seul : l'harmonisation avec le monde créé, la communion en Dieu par l'étude des quatre RÈGNES, les trois premiers n'étant que le cadre immense du quatrième.

Les érudits ne veulent voir que des spécialités, là où se trouve le germe de tout développement de la pensée ; ils s'inquiètent peu

des mondes, de la matière, de la vie ; leur méditation s'accomplit hors de Dieu même, et le squelette de Jéhovah ne sait point attirer leurs dédaigneux regards.

Et cependant les mondes se composent de grains de sable accumulés et de gouttes d'eau tenues comme des larmes qui se groupent pour constituer les mers. Ôtez une seule de ces larmes, ôtez un seul de ces grains de sable, et le monde chancelle sur sa base.

Ne dites pas : voici de l'exagération. Où donc la mettrez-vous cette molécule imperceptible que vous sortirez des mondes ?...

En vérité, nous le croyons : dans trois générations les purs littérateurs feront sourire. Il y a six siècles, l'on pouvait être un grand chef sans même savoir signer son nom. Aujourd'hui pour agir sur ses contemporains, le chef doit être lettré. Demain cela ne suffira plus, le chef devra être *sachant*. Les lettrés, continuant leur véritable mission, sauront exposer avec charme, et présenter aux foules, les trésors que les sciences pourront arracher à l'inconnu.

Les réflexions qui précèdent portent sur des points tellement graves, qu'au risque délicat de paraître incohérent, qu'au risque de tomber dans les redites, nous sommes revenus à chaque instant sur nos pas, pour être sûr

que notre pensée serait traduite d'une manière précise quoique trop brève.

Certains esprits aiment à se placer en face de l'universel. Ils contemplent avec ravissement ces cycles superposés de la création qui, partant de petits êtres imperceptibles dans le temps et l'espace, éphémères pour lesquels une de nos secondes mesure la vie à plusieurs générations, monte jusqu'à ces soleils dont les jours comptent des milliards de nos années.

Ces esprits, et nous sommes de ceux-là, ne veulent rien restreindre, rien étouffer, rien amoindrir ; ils cherchent à comprendre, à saisir, à admirer, à adorer Dieu sous toutes ses faces.

D'autres esprits plus pénétrés de l'utile immédiat, demandent que l'on borne les efforts humains à ce qui concerne plus spécialement notre seule humanité. Peut-on scinder un problème ? — Nous pourrions parmi ces esprits, citer Auguste Comte, penseur colossal, non mesuré, non étudié encore ; ses juges ont été, jusqu'ici, des érudits éminents, honorables, animés d'intentions droites et pures, mais dont le bagage intellectuel ne comportait pas des fermentes assez puissants, assez complets, pour leur conférer le droit au jugement.

D'autres hommes demandent que chacun borne ses regards à son groupe particulier, à sa patrie, à sa caste, à sa coterie,

D'autres, encore, réprouvent tout coup d'œil jeté sur les mondes. Ils veulent la vie au jour le jour, le non sonei du lendemain, la satisfaction des instincts les plus immédiats, la reconnaissance absolue des faits qui nous entourent, les sentiments pour toute règle, pour tout frein, pour tout guide ; et enfin pour les plus purs et les meilleurs de ceux là, le culte trois fois saint de la famille. — Mais la famille sera-t-elle amoindrie, si l'on en fait un fort d'où l'on plonge par instant dans les cieux ?



Ce coup d'œil aussi bref que possible sur ce que nous pourrions appeler le côté extérieur de Jéhovalah, résume l'ensemble de nos réalités, c'est-à-dire de toutes les choses sur lesquelles l'homme peut affirmer ou affirmera.

Ce phare lumineux est un guide indispensable pour éclairer les origines de l'histoire. La célèbre question de la philosophie que nous appellons antique, et qui se rapporte à une des renaissances de civilisation, le *d'où viens-je, où vais je, où suis je*, peut elle être envisagée en dehors de l'immense scène dont nous occupons un petit coin à peine visible au milieu des magnificences de la création ?

Les phrases sont inutiles pour caractériser le côté sublime, mais en même temps banal en quelque sorte de cet ordre d'étude. Parfois notre propre personnalité nous aveugle à tel point que nous voulons à tout prix être le centre de l'univers, le but de l'intréé. L'humanité même, que nous importe ! La patrie, c'est beaucoup déjà ! Nous, nous, encore nous !..

Si quelque sachant de l'avenir pouvait, par des déductions possibles (qui sait, cela sera peut être), raconter un jour la véridique histoire d'une humanité parcourant ses phases diverses sur une planète ayant pour soleil Véga, Sirius ou Aldébaran, nous ne saurions attacher qu'un minime intérêt à ces lointaines vérités. Cependant, de ces hauteurs seules, nous devons envisager le problème hellénique, et la triple question d'Athènes, avec son apparente largeur est trop retrécie pour la solution qu'elle comporte.

Ceux qui concentrent leur existence dans l'application des refrains de M. Scribe, passeront dédaigneux sans lire ces pages non plus que d'autres pages plus puissantes et plus pures ; et cependant, ce sont les fermentes énormes d'intelligence enfouis là, perdus pour tous, qu'il nous tenterait de développer et de féconder. Nous pouvons être impuissant dans cette tâche ; notre espoir, notre seul soutien, nous permet d'entrevoir dans l'avenir des

heures plus propices où, sous l'impulsion d'attrayants écrivaïns, l'esprit s'emparera davantage de nos jeunes générations. Sans réprimer le fougue du jeune âge, l'élan de l'intelligence pourra féconder, ennobrir et surtout encourager. Le manque de synthèse, de lien général, de faisceau, est la plaie la plus vive de notre temps. Aujourd'hui, si l'on cherche dans la masse des jeunes gens, à parler but, croyance, conviction, etc., l'on obtient une réponse désolante, mais relativement juste : *à quoi bon.*

Nous pouvons essayer, maintenant, d'esquisser l'ouvrage de Chaho, ou plutôt de faire comprendre le genre d'études auxquelles il a consacré sa riche imagination. Le lecteur non préparé chercherait vainement peut-être un fil conducteur, pour relier entr'eux une suite de tableaux séparément splendides, mais qui semblent destinés seulement à être l'ornementation d'un vaste édifice non achevé. Chaho penseur est sans contredit un mâle puissant, mais incontestablement inférieur en ce genre à Chaho littérateur; chez lui, le moyen d'exprimer, l'outil, était plus fort que l'idée. Toutefois, quelque belle que soit la cadence de la phrase et l'harmonie de ses périodes, nous ne pouvons y attacher un haut prix, qu'autant que cette phrase se rapporte à de grandes pensées; c'est le cas de notre auteur.

Chaho, nous le croyons, planait sur ces

sommets où nous avons essayé de transporter l'esprit de nos lecteurs ; nous reviendrons sur cette affirmation en l'étayant de preuves, ou plutôt, notre analyse en sera la preuve.

Nous interprétons le livre à notre manière, en indiquant des vues qui peut-être n'y sont pas toujours explicitement contenues, mais qui nous paraissent utiles pour marquer l'ordre et la filiation des idées dans un ouvrage où cet ordre et cette filiation manquent.

* * *

Voici la thèse de Chaho :

Les premiers hommes placés sur la terre par les conséquences de la loi générale divine, se développent inégalement suivant les lieux et le temps. Ils inventent les langues, expression d'abord grossière de leurs premiers rapports, les arts élémentaires pour la satisfaction de leurs besoins les plus pressants, et sont les *Adams* de l'humanité suivante. C'est Dieu, c'est la loi, qui leur apprend tout cela.

Un cataclysme dont on retrouve la preuve dans toutes les cosmogonies de toutes les nations anéantit la plus grande partie de la race.

Les sauvés, les naufragés dans l'arche des montagnes et des points épargnés, sont, sui-

vant les différentes traditions, les *Noé*, les *Xixuthrus*, les *Berg-el-mer*, les *Deucalion* et *Pyrhia*, etc., de l'humanité qui prend place.

Ces échappés du désastre, dont l'organisation est ébranlée par la terreur et la misère, conservent cependant par l'intermédiaire de leurs plus puissantes individualités, quelques traditions des temps antérieurs, et le legs des premiers efforts humains dans l'œuvre de la connaissance.

Une première civilisation considérable prend pied, se développe, dans le centre Asie et le Nord Afrique ; le climat favorable, la terre fertile se couvrant de fruits presque sans culture, telles étaient les premières et indispensables conditions de développement.

Sous l'impulsion de puissants révélateurs dont la trace est perdue pour nous, ces peuples dont nous ignorons même le vrai nom découvrent les principales lois des quatre règnes ; Chaho les appelle le peuple des *voyants*. Il admet que leurs connaissances étaient profondes, sinon complètes, sur : les lois des cieux, les lois de la matière, les lois des corps organisés, l'histoire spéciale de la terre, l'histoire providentielle de leur humanité, les périodes successives qui avaient présidé à la naissance, qui donnaient l'accroissement, qui faisaient prévoir le déclin, puis la renaissance, puis enfin la mort par voie de cataclysme géo-

logique ; les mieux *voyants*, les plus forts, étaient les prêtres.

Une grande invasion provenant des peuples du Nord, Celto-Scythes, etc., pénètre au cœur de la nation des *voyants*. Après une lutte des plus longues et des plus sanglantes, les barbares dont l'organisation physique est plus puissante, qui sont des *géants*, triomphent, et les vainqueurs, écrasant les vaincus sous le poids de la conquête, constituent les castes, l'esclavage, la plébe, etc.

Notons en passant que l'un des rêves favoris de Ghaho consistait à voir un reste des *voyants* dans les *Euskariens* primitifs, *Basques* actuels.

Que l'on juge de ce que pouvait être une pareille invasion, une pareille tourmente sociale, d'après les effets produits par l'invasion qui écrasa l'empire Romain, par l'invasion des Arabes, par l'invasion de Guillaume-le-Conquérant et le sac de l'Angleterre ; par l'invasion de Timour et Gengiskhan ; par la grande et terrible nuit du moyen-âge. L'humanité ne s'est pas encore relevée de la secousse.

La science ancienne qui avait formulé l'explication de tous les phénomènes, et traduit en langage mythique, allégorique, toutes les lois qui servaient à la prévision, la science ancienne, disons nous, devint l'origine de toutes les croyances, de tous les symboles religieux ;

ces symboles fondus avec les résultats sombres et farouches de l'imagination des géants du Nord, constituèrent le polythéisme.

Les mythes sont matérialisés ; les grands hommes, les plus forts, révélateurs et acteurs, sont divinisés ; les idiomes se mêlent, deviennent confus, perdent la netteté, la précision, leur caractère expressif de la nature des choses ; c'est *Babel*. La première civilisation a légué ainsi sous forme mythique, incomprise, à ceux qui la dévorent, la sagesse qu'elle a recueillie de ses révélateurs, pendant sa période d'existence.

La civilisation renait peu à peu ; les révélateurs se lèvent : en Egypte, Moïse, guidé par la connaissance traditionnelle des temps anciens, connaissance conservée en fidèle dépôt par les prêtres égyptiens, parle, et sa grande voix retentit encore; dans l'Inde, Budda, le Chrisna asiatique ; en Chine, Confucius et Mencius ; dans la Perse, Zoroastre ; en Grèce, Socrate, etc., etc., et enfin le plus puissant des fils de Dieu, des aimés de Dieu, des Chrisna, le crucifié de Nazareth, la grande Holocauste.

La civilisation nouvelle nous est surtout connue par le centre Grec et le centre Romain. A partir de là, nous pouvons suivre l'humanité, en tenant à la main nos histoires de collège. L'invasion des peuples du Nord est repous-

sée d'abord pendant quelques cents ans, et enfin triomphante, elle se rue sur l'humanité qui s'affaisse sous le poids, — Attila, Genseric, Alaric, etc.

Enfin la lumière renaît plus pure ; depuis deux siècles nous marchons à grands pas, et depuis un siècle, nous courons à pas de géant.

Dans quelques centaines d'années, chaque chose, suivant l'expression de l'apocalypse, aura son prix et sa mesure ; les hommes se concerteront pour hâter le progrès des fractions nationales moins hâtives : ils ne sacrificeront plus aux faux dieux, aux fausses gloires, aux rivalités jalouses ; ils ne ressembleront plus à des spadassins armés, qui, le poing sur la hanche, attendent l'heure des combats. Le centre occidental dont la tête dépasse les autres points occupés par des hommes de toute la hauteur d'une statue dont le piédestal se heurte aux autres centres humains tandis que sa tête gravite déjà vers les cieux, le centre occidental jettera ses efforts, ses amours, ses intelligences vers les parties inconnues encore du globe, vers les nations qui ne savent point encore communier. Déjà l'on commence, et le ridicule n'attise plus le sourire à propos des rêves des penseurs ; nous commençons à prendre l'inconnu corps à corps ; nous comprenons que le combat est bestial ; nous sommes

barbares, mais nous le savons, nous le sentons, c'est énorme.

L'humanité en bloc atteindra sa culmination, l'époque de sa virilité, puis elle déclinera suivant ce qu'annonce la science primitive de cette civilisation des *Voyants* dont parle Chaho. Le déclin social marquera des heures d'angoisse et de douleurs; puis un cataclysme destructeur viendra mettre fin à un organisme vieilli. La durée totale de la vie de l'humanité serait d'environ soixante mille ans, intervalle entre deux cataclysmes. Six mille ans sont écoulés.

Nous avons le droit de protester contre cette mort violente ou du moins la science de notre temps, déjà plus avancée, à nos yeux, que ne le fut celle des *Voyants*, ne peut rien affirmer sous ce rapport, et tout au moins nous pouvons douter. La mort de notre planète et de notre humanité sera-t-elle lente, ou bien proviendra-t-elle d'une catastrophe géologique? Chacun a le droit de bâtrir à ce sujet son roman sur le sable mouvant de son imagination; la science n'a rien à démêler avec ce qui ne tombe pas encore sous son ressort.



Voilà l'analyse sèche et aride de ce que nous croyons être, de ce que nous affirmons

être la pensée de Chaho, à cela près de remarques personnelles qui développent le sens et ne l'altèrent point.

Nos lecteurs reconnaîtront avec nous qu'il était difficile de présenter cette analyse avec un préambule plus serré; nous avons fait effort pour nous borner au strict nécessaire, et un seul mot retranché de notre introduction enlèverait toute possibilité de compréhension à tout homme qui n'aurait pas consacré de longues années à des études de ce genre. Du moins, nous avons attribué la facilité avec laquelle nous avons pu lire Chaho à l'influence de nos études scientifiques, et nous avons essayé de faire parcourir au lecteur, en quelques heures, un chemin que nous avons péniblement suivi pendant de longues années.

Il vous souvient, lecteur, en parcourant les musées, d'avoir admiré ces productions des grands maîtres où l'art créateur des fils aimés de Dieu a su faire jaillir de la toile, de grandes leçons, de poétiques enseignements; où le coloris et la fraîcheur luttent presque avec la splendeur des effets naturels; où la nature même est surpassée par les trésors de sentiments et d'idées que l'artiste a fait surgir de sa flamme idéale pour en doubler la réalité.

Il vous souvient aussi, lecteur, d'avoir vu, dans les planches d'un traité d'anatomie, de ces écorchés hideux où le système musculaire

de l'homme est saisi au vif, isolé, dégagé de toute grâce et de toute vie ; ou bien vous avez vu de ces squelettes dénudés, carapace osseuse de l'homme, qui donnent bien le galbe général de notre organisation, mais en éveillant l'effroi par la sévérité des lignes. Il y a loin, certes, de ces squelettes, de ces écorchés, à ces types charmants de beauté que les peintres ont sorti de leur âme en condensant sur un seul visage les traits épars de l'éternelle beauté, telle du moins que notre race peut la concevoir.

Cependant, le maître ne réalisera ces œuvres qui nous charment, qu'à la condition d'avoir plié sa main à reproduire fidèlement les contours arides et dénudés du canevas de la nature ; le peintre a copié d'abord le squelette non moins que l'écorché.

Hé bien, notre analyse sera ce canevas sévère et aride ; tout à l'heure, avec l'aide de Dieu et d'Augustin Chaho, nous y mettrons le coloris et la fraîcheur ; tout à l'heure nous habillerons notre squelette d'une parure éblouissante de force, de grâce et de poésie. Nous promettons à nos lecteurs un véritable feu d'artifice en style, en images et en métaphores.

Pour ce « labeur de géant » suivant l'expression de Chaho, quelles avaient été ses ressources, quel était son cadre d'études ? —

Des lectures variées, une grande érudition pour tout ce qui touche au mécanisme des langues, mais une teinture légère ou quelque peu d'ignorance sur ce qui constitue véritablement le *savoir*, nous voulons dire les harmonies de la nature et les lois par lesquelles Dieu se manifeste sous un incessant et perpétuel miracle. Chaho attachait une grande importance à la géologie qui formait pour lui les origines de l'histoire, comme l'histoire même de notre origine; il ne la savait pas, mais il en était frotté. Quant aux langues, il les possédait en maître, et c'est là sa vraie force.

Lorsqu'on examine le mot *histoïse*, on lui reconnaît au moins deux faces fondamentales: l'une se rapporte à la reproduction des faits, à leur narré, à la fixation de la tradition; sous ce rapport M. Thiers, par exemple, est un grand maître; le développement des annales d'une courte époque fournit à sa plume un thème tellement attrayant que la lecture séduit et attache plus même que pour une œuvre de pure imagination; mais cette face de l'histoire, soit bornée à des esquisses à grands traits, soit déroulant longuement le tableau des misères et des grandeurs d'un petit coin du globe, ne constitue, dans le temps, que la pâte qui doit servir à fabriquer la science historique; cette autre face qui a pour but de trouver les lois, de les appliquer, de les vérifier, de pro-

phétiser, ne peut se créer, à moins de divination, que par la confrontation des divers éléments fournis par la tradition fixée.

Pour les autres sciences nous pouvons soit examiner à nouveau les phénomènes précédemment décrits, soit reproduire, par des expériences personnelles, les expériences qui ont basé les certitudes précédemment affirmées ; en histoire le temps a fui sans permettre de retoucher son empreinte ; l'exposition des faits ou phénomènes, le narré, la tradition fixée, nous sert, dans l'espèce, de livre de la nature ; c'est là que le devin, le prophète, le révélateur, doit plonger son regard pour en faire jaillir la loi, devancer le temps, et prévoir l'avenir.

A ce point de vue, nous sommes si jeunes, l'humanité offre si peu de faits, qu'il n'est pas étonnant que la science de l'histoire soit à peine en ébauche. Mais si nous exceptons quelques purs lettrés dont l'ignorance peut faire sourire, nous sentons tous que cette science existe, et que la grande tâche de la constituer avec précision incombera à nos arrières-neveux.

Lorsqu'on a vu les difficultés énormes qu'a dû vaincre le génie d'Augustin Thierry pour débrouiller une époque voisine de la nôtre, que ne doit-on pas attendre d'insurmontable

des difficultés à vaincre pour des temps séparés de nous par une invasion plus destructive encore que les dernières en date ? Le talent du philologue éclairé par les lois scientifiques peut seul atteindre à ce but.

Le puissant de Maistre sur cette question des langues résonait ainsi : les idiomes existant actuellement sur le globe sont tous des langues ruinées ; ces langues ont été données à l'homme toutes d'une pièce, parfaites, sans progrès possibles, par une exception aux lois générales de l'intréé, sans intermédiaire de révélateurs. L'homme allant à sa déchéance, les langues ont marché de compagnie.

Le problème est complexe et comporte une double solution : en acceptant la grandeur de cette première civilisation des *voyants*, grandeur attestée par les souvenirs cosmogoniques de tous les peuples, la langue de ces premiers admirateurs de l'éternel dût atteindre un haut degré de perfection ; elle devait exprimer toutes les qualités des corps, tous les rapports des corps entr'eux, toutes les lois qui se rapportaient à ces corps. En un mot, de même que dans une nomenclature chimique, botanique, zoologique, bien faite, le mot qui représente un être doit spécifier à l'oreille, à l'esprit, toutes les particularités qui distinguent cet être des autres êtres ; de même pour l'ensemble des choses qui se placent en face de

l'intelligence humaine illuminée par l'intelligence divine d'après la loi de toujours, le mot devait représenter la chose dans la plénitude de ses acceptations ; il y avait correspondance absolue entre le mot et la chose.

Pour notre part nous ne croyons pas à la science si complètement absolue de nos premiers pères ; cette science complète est réservée pour les jours virils de notre humanité ; mais l'on peut comprendre que parmi les langues existantes, les unes, et ce sont celles des peuples les plus éclairés, montent et se perfectionnent ; les autres, et ce sont celles des peuples autrefois écrasés par la conquête, présentent l'aspect de la ruine et de la décadence.

La langue croît ou décroît ; la langue monte ou descend ; la langue exprime l'état intellectuel, affectif, social, industriel, d'une époque, d'une nation ; en d'autres termes la langue et la société sont deux miroirs conjugués qui se reflètent mutuellement ; du développement de l'une on peut toujours conclure le développement de l'autre et *vice versa*.

Sous ces deux aspects l'idiome prend une importance capitale en histoire. Mais il ne s'agit pas seulement de parler beaucoup de langues ; ceci est même le côté secondaire, le côté qui sert à briller, ou bien le côté qui s'utilise. Il s'agit de scruter le mécanisme de formation

de ces langues ; c'est le talent du philologue.

La thèse soutenue par Chaho était complètement nenne à ses yeux ; on le voit à chaque instant ; en ce sens il était primesantier. Mais en réalité d'autres avaient déjà longuement discours sur ce sujet quoique à un point de vue différent. Nous pourrions en donner pour seule preuve ce fait qu'après avoir feuilleté notre auteur, nous fûmes au courant, en moins d'une heure, de ce qu'il voulait, de ce qu'il pouvait, de ce qu'il savait. Puis la lecture attentive nous a tenu sous le charme.

Ici nous pouvons être intéressant et le lecteur nous pardonnera un temps d'arrêt.

Nous placerons le nom d'Auguste Comte, comme un hommage, en regrettant que Chaho n'ait pu lire ses écrits.

Nous glisserons légèrement sur l'ouvrage de Bacon : *de la Sagesse des Anciens* ; sans doute nos lecteurs le connaissent et savent comment ce grand philosophe avait interprété la plupart des mythes, des emblèmes, des symboles allégoriques de l'antiquité, legs précieux, mais caché sous une poétique enveloppe, de la sagesse savante des premières générations ; ce livre bien compris attesterait seul la portée réellement considérable de cette première civilisation, âge d'or écrasé sous la férule du Barbare vainqueur.

Nous dirons quelques mots de Swedenborg. Il est malheureux que Chaho n'ait rien lu de lui. Emmanuel Swedberg, annobli en 1719 sous le nom de Swedenborg, pour l'éclat de ses travaux scientifiques spéciaux, possédait certainement l'une des intelligences les plus extraordinaires qui ait passé sur le globe. Il a jeté sur le monde le coup d'œil le plus complet et l'un des plus puissants que nous sachions. Nous avons une trop longue route à faire en compagnie de Chaho pour nous permettre à ce sujet une appréciation même légère. Nous dirons seulement qu'à nos yeux l'œuvre de Swedenborg est tâchée par un perpétuel mélange de surnaturel et de vérités grandioses ; l'illuminisme atteint chez lui son apogée. Cette méthode de faire parler et agir Dieu, sans cesse par des modes exceptionnels, en dehors de sa loi manifestée une fois pour toutes hors du temps et de l'espace, comme s'il s'agissait d'un peintre qui retouche à chaque instant son ébauche, cette méthode nous étonne, nous inquiète, nous attriste.

Ceux qui croiraient pouvoir juger Swedenborg sur les deux romans de Balzac, *Louis Lambert*, *Séraphitus-Séraphita*, commettraient une grave erreur. Ces fantaisies incombeant entier à la responsabilité du romancier ; elles ne se rattachent aux doctrines de l'illustre Suédois que par le souvenir de lectures, ou trop

légères, ou trop mal digérées ; cela dépassait la taille de notre grand peintre de mœurs, et lorsqu'on voit un critique éminent s'exclamer à propos de ces deux romans, parler du coup d'œil profond que Balzac avait jeté sur la métaphysique, du regret que l'on doit avoir pour la satisfaction de notre intelligence que ce grand esprit ne nous en ait pas appris davantage sur ces points difficiles, l'on se contente de sourire d'abord, l'on déplore ensuite et l'on dit : quel dommage.

Nous sommes d'autant plus à l'aise pour parler ainsi que nous sommes très grand admirateur de Balzac et que nous éprouvons une très vive sympathie pour le critique, auteur de tant de mots heureux, auquel nous faisons allusion. Mais à chacun sa spécialité.

Richer, l'interprète de Swedenborg et son traducteur, servira mieux la curiosité d'un lecteur sagace.

Nous nous contenterons ici de reproduire trois exemples d'interprétation de la sagesse antique, exemples que nous devons à l'obligeante communication de l'un de nos amis, le colonel D***.

Ces citations, résidus de la science primitive, rentrent par un côté dans le sens de la doctrine émise par Swedenborg ; de plus elles viennent à l'appui de l'existence d'une civili-

sation antérieure qui devait être bien développée pour permettre à l'image symbolique de renfermer un sens aussi profond.

Premier passage.

Les sages de la Grèce décrivaient le *soleil* qu'ils représentaient comme le Dieu de la sagesse et de l'intelligence, en lui attribuant un *char* et quatre chevaux. Le *cheval* était la correspondance de l'*entendement*, et le *char* celle de la *doctrine du vrai*, et cela paro que l'*entendement* a besoin d'être gouverné avec prudence ; celui-ci, comme l'autre, est sougueux et emporté, désirant quelquefois par courir avec trop de rapidité des rontos souvent remplies d'obstacles et d'écueils ; le *char* correspond à la *doctrine*, parce que toute *doctrine*, dans laquelle l'homme est comme assis, suit l'*entendement* dans toutes ses directions, comme le *char* et celui qui y est assis, suit le *cheval* dans toutes ses courses et ses détours. Enfin pour décrire la naissance des sciences de l'*entendement*, ils figuraient un *cheval ailé* qui, d'un coup de pied, faisait jaillir une fontaine auprès de laquelle habitaient neuf vierges ou *Muses*, car ils avaient retenu des anciens que le *cheval* désignoit l'*entendement*, la *fontaine* la connaissance du *vrai* d'où découlent les sciences ; les *ailes*, la puissance de s'élever dans la connaissance du *vrai* ; et le *pied*, dans son action, l'effort du raisonnement dans la recherche.

Quelle charmante épigramme contre ceux qui n'ont que de l'intelligence ! et la chute de Phaéton !

Deuxième passage. — Echantillon de la langue des sages, ou langue des correspon-

dances renfermées dans la mythologie ; histoire de Céphale et Procris.

Céphale chasseur époux de Procris rencontra l'Aurore dont il fut épris. Il passe quelque temps avec elle ; mais son attachement pour son épouse lui fit bientôt abandonner la déesse ; cependant il mit Procris à l'épreuve et la trouvant susceptible de se laisser corrompre, à force d'argent, il la répudia.

Céphale personnifie le raisonnement et Procris le préjugé (traduction littérale des noms grecs) ; la chasse est la recherche et l'aurore est le premier aperçu des vérités divines ; ainsi nous disons : le raisonnement marié au préjugé, allant à la recherche, fut ravi des premières vérités lumineuses qui vinrent s'offrir à lui ; il s'y arrêta quelque temps ; mais le préjugé qui le dominait les lui fit bientôt abandonner. De retour dans sa nature propre, il reconnut par expérience que le préjugé pouvait pencher du côté qui présentait les plus grands avantages ; alors il le répudia comme un guide infidèle.

Procris en quittant Céphale se retira chez Minos incommodé d'un mal contagieux et devint sa garde malade. Minos rendu à la santé récompensa Procris de ses services par le don d'une pique et d'un chien de chasse ; la pique atteignait toujours celui contre qui elle était lancée, à quelque distance que ce fût, et revenait teinte du sang de la blessure qu'elle avait faite ; le chien qui accompagnait cette pique était le plus alerte de tous les chiens :

Minos, juge des hommes, est un symbole du jugement humain ; lorsqu'il n'est pas sain, qu'il ne peut juger sainement les choses, il préjuge : aussi c'est Procris ou le préjugé qui vient à son aide. Quand à la pique, cette arme si

offensive ; si dangereuse entre les mains de celui qui pré-juge, c'est le soupçon qui blesse même les innocents. Le chien de chasse était pris pour la perception qui est un moyen auxiliaire de la recherche, le plus alerte de tous les chiens représente donc la plus subtile de toutes les perceptions, celle qui approche le plus de la vérité ; ainsi le chien de Procris désigne la probabilité la plus évidente, comme le démontre la suite de l'histoire.

Lorsque Thémis, déesse de la justice, eût perdu ses oracles qui découvraient les crimes et les criminels les plus cachés, il s'éleva dans son domaine un animal rusé qui causait de grands dégâts et qu'aucun chien ne pouvait atteindre ; on lâcha sur lui le chien de Procris qui le poursuivit de près, le harcela dans toutes ses fuites et ses détours, et au moment où il allait le mordre, ils furent changés en pierre ; l'un dans l'attitude de celui qui va saisir sa proie et l'autre dans celle de celui qui évite la morsure.

Ce renard est l'emblème de la ruse du criminel que la justice ne peut condamner faute de preuves ; la probabilité désignée par le chien que le préjugé met à sa poursuite, ne peut l'atteindre quoiqu'elle le présente comme coupable, et lui ne peut pas s'innocenter dans l'opinion publique quoiqu'il se soustrait au glaive de la loi. La statue de pierre est la correspondance de la faculté impuissante.

Procris se raccommoda avec Céphale, en lui faisant présent de sa pique et de son chien ; mais elle était excessivement jalouse de lui et épiait sa conduite ; un jour qu'il se reposait dans un bois et qu'il appelait à lui la fraîcheur du zéphir sous le nom de sa chère AURA (souffle léger), son épouse aux aguets l'entendit, et présumant qu'il s'adressait à une femme de ce nom,

elle se cacha dans un buisson voisin pour se convaincre de son infidélité. Céphale voyant s'agiter quelque chose dans le buisson, soupçonna qu'une bête sauvage s'y était réfugiée; il lança sa pique et tua son épouse avec l'arme qu'il tenait d'elle.

Ainsi périt toujours le préjugé doublement victime de la fausseté de ses propres lumières.

Chaque conte mythologique renferme ainsi une vérité susceptible d'interprétation. Il est curieux de comparer à cette leçon vieille d'au moins 5,000 ans les quelques conseils d'Herschel : « Les premiers soins de celui qui débute dans l'étude d'une science doit être de préparer son esprit à recevoir la vérité par l'abandon de toutes les notions imparties et adoptées à la hâte concernant les objets et les rapports qu'il va examiner.... C'est le premier pas de préparation vers cet état de pureté mental aussi nécessaire à la perception des harmonies physiques qu'à celle de la beauté morale.... »

Troisième passage. — Se rapporte à un hiéroglyphe Egyptien dont voici la description :

Un homme qui paraissait être un sage, d'une figure et d'une perfection de forme accomplie, ayant des ailes comme un ange, tenant dans ses mains un livre dans lequel il semblait lire, ainsi qu'une épée et une balance; derrière lui étaient deux vases, dont l'un plein d'eau et l'autre plein d'un feu ardent. Sous son pied droit une boule sur laquelle était représenté un cancre,

et sous son pied gauche un vase très-profound rempli de serpents, de scorpions et de toutes sortes de reptiles ; le couvercle de ce vase avait la forme d'une tête d'aigle.

Cet homme sage et accompli dans toutes ses formes était une représentation de l'homme régénéré, l'homme dont les intérieurs de l'âme sont dans la perfection de l'amour et de la sagesse ; *ayant des ailes*, signifie l'état angélique, les ailes signifiant la puissance qui est donnée aux sages de s'élever dans l'intelligence des vérités divines. *Tenant un livre dans lequel il semble lire* signifie l'attention constante de l'homme régénéré de s'enquérir de la vérité et de l'appliquer aux actions de sa vie. *L'épée* signifie la vérité prête à combattre les erreurs et les faux raisonnements. *La balance* signifie la juste appréciation du bien et du vrai par opposition au mal et au faux. *Les deux vases placés derrière lui* signifient la volonté et l'entendement naturels ; celui rempli d'un feu ardent désigne la volonté remplie de passions, de colère et de mauvais désirs ; l'autre rempli d'eau, l'entendement plein de faussetés ou d'apparences de vérités. *Placés derrière lui* signifie que l'homme régénéré rejette loin de lui tout ce qui lui est propre pour ne s'attacher qu'au bien, au vrai, et à la justice. *La boule sous son pied droit sur laquelle est représentée un cancre* signifie l'état de sujexion dans lequel on est placé par l'amour du monde ; *les pieds* signifiant les derniers de l'homme, sa volonté naturelle ; mais ici la volonté du bien naturel, *le cancre*, voulant signifier la mer, représente aussi les faux raisonnements de la passion, qui éloignent constamment l'homme du vrai bien, et indiqués par la marche rétrograde du *cancré*. *Le vase sous son pied gauche* signifie l'amour propre rempli de mille cupidités, vengeances et fureurs dont l'orgueil, signifié par la *tête d'aigle*, est l'auxiliaire puissant

qui couve toutes les abominations. *La boule et le vase sous les pieds* signifient que l'amour du monde et l'amour propre sont dans l'ordre chez l'homme régénéré, c'est-à-dire soumis à la puissance du bien et du vrai.

Nous nous arrêtons à cette courte limite qui nous a paru suffire à notre but; que l'on n'aille pas dire : ceci est bien cherché, peut-être heureusement trouvé, mais ceci n'offre rien de général. Que l'on ne s'y trompe pas : l'on peut créer de véritables dictionnaires de correspondances pour les différents genres de symbolismes, et toujours, dans tous les cas, les mêmes mots présentent le même sens mythique. Il y a plus ; ces dictionnaires de correspondances qui permettent l'interprétation des vérités anciennes, émaillent si bien d'un tronc commun, d'une seule et première civilisation, qu'ils ne diffèrent entre eux pour les différents symboles que comme diffèrent les dialectes d'une même langue.

Parmi les monuments antérieurs qui semblent avoir fourni aux premiers révélateurs de la renaissance antique leurs éléments de méditation, l'on peut citer le *livre des guerres de Jehovah*, nommé dans Josué et dans les Nombres ; Swedenborg prétend que ce livre subsiste encore dans la grande Tartarie et que c'est la dernière trace des premiers pas humains dans la sagesse, l'intelligence et l'amour. Son titre correspondait assez à cette

guerre de la science contre le mal ou l'ignorance, du bien contre le faux, d'Orsmuz contre AHRIMAN.

**

Le titre seul de l'ouvrage de Chaho, PHILOSOPHIE DES RELIGIONS COMPARÉES, montre que la matière de ses méditations touche à ce que les hommes appellent leur foi, leur croyance. Sur ces sujets, une extrême réserve est nécessaire. Celui-là, a toujours tort, doit être sévèrement traité, qui se permet de moquer, de traiter avec dédain, quelle chose que son voisin traite de sainte.

Nous ne pouvons d'ailleurs comprendre la liberté de la presse en général, qu'à la condition de considérer toute publication, livre ou journal, comme un banquet intellectuel, une fête des esprits, un véritable bal de cour. Pour ces solennités, même journalières, nous devons revêtir notre costume d'apparat, traiter nos adversaires comme la causerie traite chaque interlocuteur dans un salon respecté ; l'on peut tout dire avec franchise, l'on peut être naturel comme dans les fêtes du monde où l'on ne descend jamais jusqu'à l'expression boneuse de la rue. Réservons pour la causerie les formes plus ou moins rieuses ou pétillantes.

lantes, amusons nos amis par notre verve gauloise, rien de mieux ; mais respectons le public ; que notre main soit gantée.

Le spectacle dégradant d'une partie de la presse contemporaine où le droit à l'injure est l'annexe du droit à la liberté, nous fait comprendre les barrières d'une législation qui deviendrait certainement plus douce, sous les restrictions de la forme. C'est notre plus ardent désir.

Malgré toute la réserve dont nous désirons témoigner en face de nos lecteurs, il faut reconnaître que notre pays est peut-être le seul assez avancé pour permettre au penseur de formuler des recherches sur l'origine de toutes les cosmogonies, sur les superstitions dégradantes des faquires, sur la pression écrasante de la main des pontifes et des augures, sur le fanatisme meurtrier qui en est la conséquence.

Chez les Chinois, on serait lapidé par les Bonzes ; à Java, par les Talapoins ; au Thibet, par les Chamans ; en Russie, par les Popes ; dans l'Islam, par les Ulémas ; et il n'est pas bien sûr qu'à cet égard la libre Angleterre et la libre Amérique soient émancipées.

Chez nous seuls, trois cultes vivent au grand jour, côté à côté, en paix, sans se heurter. La liberté de volition est absolue ; mais sans le droit à l'injure, ce qui est bien.

Partout ailleurs c'est toujours le langage que nous concevons au temps de Julien :

Nous voyons ce beau jeune homme restant jusqu'à vingt-cinq ans dans les écoles d'Athènes ; là, sous l'œil des conservateurs du dépôt intellectuel des âges précédents, il s'instruit à toute la prestigieuse poésie des anciens, à la richesse allégorique, à la méditation de la sagesse des pères enveloppée sous la forme métaphorique. Puis il est brusquement arraché à cette vie de contemplation pour commander les armées romaines en lutte contre l'invasion des barbares. L'écolier d'hier, le rhétoricien, sait être le lendemain même, un général vainqueur, un grand chef. Il monte jusqu'au pouvoir, et les Muses en pleurs lui adressent cette prière :

« César, César, nos temples sont en ruines ;
• nos dieux sont méprisés ; les antiques croyan-
• ces qui ont guidé nos pères s'enfuient comme
• les fantômes du matin en face du soleil levant;
• César, César, les Egyptiens, les Grecs, les
• Romains, tous nos aïeux, avaient ces croyan-
• ces ; qui leur dénierait le titre de grandes na-
• tions ? Pourquoi rejeter, dédaigneux, la foi
• de nos ancêtres ? Pourquoi quêter dans l'in-
• connu des principes nouveaux ? N'est-ce pas
• manquer au respect filial que de porter
• une main hardie et destructive sur tous les
• symboles que vénéraient nos mères ? César,

« César, rendez nous nos dieux, notre poésie
« rayonnante qui sait animer la nature entière
« au souffle de ses enchantements ; rendez-
« nous le génie de notre race, le culte du
« passé, la promesse de l'avenir, etc. »

Julien, bercé par le charme de ses souvenirs, ne put entendre ces prières sans laisser battre son cœur ému. N'ayant pas de formule du mouvement social, il crut voir, dans la nouvelle aurore, la mort se substituer à la vie d'autrefois ; il ne put comprendre que le beau, que le bon, que le vrai, allaient s'asseoir rajeunis au banquet du spiritualisme illuminé des splendeurs de Platon.

Ilé bien, de nos jours, presque partout, ils sont les mêmes.

Ils ont changé les noms, mais ils crient comme Libanius et la muse de Julien.

Presque partout, depuis l'Inde jusqu'au Japon, l'homme préfère les souvenirs de son enfance, les hypothèses douteuses mais sérieusement affirmées, à l'honnête parole de celui qui dit simplement, avec candeur : jusques-là, je sais ; le reste, je l'ignore. Mais aidez-nous, travaillons tous, cherchons et nous apprendrons. Peu à peu nous arriverons à savoir et toujours l'horizon s'élargira devant nos yeux, et toujours nous léguerons à nos neveux de nouveaux trésors à dévoiler. Cela, jusqu'à la

limite extrême que notre race, notre humanité, peut avoir le privilège d'atteindre.

Ho ! le jour de grande et réelle et sainte tolérance qui se lèvera radieux sur toute l'humanité. Quel poète colossal saura le chanter ! — Ce sera un grand *Chrisna* !

Quelques-uns de notre âge entrevoient l'allée qui doit conduire au sanctuaire ; nous voyons dans un prochain avenir, les révélateurs se lever, se succéder, dévoiler la statue d'Isis et nous apporter, suspendue à leurs lèvres, la manifestation de l'éternel dans le vrai, dans la pensée, ce qui sera le dogme de la doctrine future ; la manifestation de l'éternel dans l'art, dans le beau, dans le sentiment, ce qui sera le culte futur ; la manifestation de l'éternel dans l'utile, dans le bon, dans l'acte, ce qui sera le régime du monument qui s'annonce.

Les hommes ont toujours pensé ainsi ; les débris informes de la première science ont été les germes de la plupart des dogmes, des cosmogonies, des mythes, des symboles. Nous restons sur la grande route de l'humanité, et suivant une belle parole de M. Saint-Marc Girardin, nous devons toujours suivre les grandes routes ; en frayant notre trace dans le sens vraiment général et large du passé, nous suivons le courant du fleuve. Ne nous heurtons point à ses bords.



Notre étude est exclusivement philosophique et littéraire ; vénérant et respectueux par nature, notre esprit nous éloigne de l'ironie et du sarcasme ; nous n'aimons pas l'irritante et inféconde polémique.

Nous considérons avant tout le côté littéraire de Chaho et nous croyons devoir insister encore sur ce mot de *littéraire*, par quelques explications gages de notre courtoise réserve.

Tout d'abord chacun conviendra qu'il était impossible de faire uniquement de l'art pour l'art à propos de Chaho ; quelque puisse être au jugement de chacun la portée, la puissance de son idée, la part de faux ou de vrai qu'il a pu confondre, il fallait tenir compte de cette idée.

Chaque homme juge ses propres *opinions* saines, sans quoi il en changerait ; si quelqu'un dit : mon voisin a le sens droit ; mon voisin a du jugement, traduisez : mon voisin a le même sens que moi, mon voisin juge comme moi. Cent personnages assemblés qualifient de monstrueuse l'opinion d'un cent-unième, tandis que l'un de ces personnages, orateur d'un jour dans une réunion de nombreux cent-unièmes, sera lui-même sévèrement traité. Si l'on cite un auteur, l'on s'abrite derrière un nom sonore ; mais on invoque une autorité que l'on sera le premier à discréderiter en tournant le feuillet.

Chacun, change, c'est-à-dire apprend ; suivant M. Droz ces deux mots sont synonymes ; mais c'est à son honneur que ce chacun apprend ; de prime abord il repousse comme entaché d'erreur, comme coupable, ce qui ne rentre pas dans sa foi, dans son dogme.

Ces réflexions, d'une justesse incontestable quand il s'agit du fond d'un écrit, perdent leur portée, si le littérateur vous séduit par le prestige de sa forme. L'on dit parfois : Quel dommage qu'un tel ait consacré pareil talent à ne pas soutenir nos jugements, nos idées, nos opinions ; mais l'on reste charmé.

Nul, parmi les adversaires intelligents de De Maistre ou Bossuet, ne contestera les qualités puissantes de style et de talent de ces hommes considérables. Et les plus ardents adversaires de Voltaire se surprendront à reflire en souriant *Zadig* ou *Micromegas*.

Aussi, pour les pages de Chaho qui auront éveillé en nous une admiration réelle, nous ne dirons point : elles sont belles. Nous les ferons comparaître devant le tribunal du lecteur ; nous voulons le charmer ; nous voulons même désarmer son hostilité, si d'aventure, le fond choquait ses convictions ; nous ferons toucher au doigt cette puissance d'imagination et d'évocation qui dans l'antiquité eut fait de Chaho un Apollonius de Thynnes ou une Pythonisse d'Endore.

Nous déclarons d'ailleurs, sans solennité aucune, mais nettement, que nous sommes loin de partager toutes les opinions de notre auteur. Aucune considération de prudence humaine ne nous arracherait cette déclaration si elle n'était pas exacte. La prudence, au reste, n'a que voir là où le danger ne saurait exister.

Nous ne jugeons pas un livre d'après la concordance absolue de ses thèses avec nos propres thèses. Si après avoir lu, nous nous sentons meilleurs, plus dégagé de toutes nos basses passions, de tout ce qui tient à notre enveloppe organique, de ce que Molière appelait notre *guenille*; si notre pensée s'élève, se purifie; si nous plongeons davantage dans l'infini de la pensée créatrice; ou bien, si la main sur le cœur nous nous sentons ému: l'ouvrage est bon.

Sans esprit d'école, sans préjugé de parti, de coterie, nous acclamons toute formule de l'intelligence humaine qui nous agrandit à nos propres yeux et nous rend fier de connaître l'idiome qui présida dès notre naissance à l'expression de nos premières sensations.

Il ne s'agit pas au début de discuter avec un auteur. Ouvrons à deux battants les portes de notre intelligence; accordons à la pensée d'autrui l'hospitalité la plus fastueuse; don-

nons la place d'honneur à la fête que nous offrons en son nom; entrons dans son intimité.

Plus tard nous jugerons sans colère, sans passion, avec sérénité. Nous apprécierons avant tout la droiture, l'élévation d'esprit de l'écrivain, d'après le témoin unique et isolé que nous tenons en main.

Ne laissons pas réagir sur nos jugements l'impression produite par les actes de la vie commune. De près, l'aménité du caractère, l'attrait, ce mot indéfinissable, constituent la base de nos relations et de nos appréciations; de loin, l'on doit juger seulement: ou l'artiste, ou l'auteur, ou le penseur.

Ceux qui ont superficiellement connu Chaho trouveront certainement ces dernières lignes à leur place et en sentiront la convenance. Quant à nous, jamais notre main n'a pressé la sienne; nous ne l'avons jamais vu; c'est un mort.



ANALYSE ET EXTRAITS

DE LA

PHILOSOPHIE DES RELIGIONS COMPARÉES.

1884

Chaho débute par un préambule dogmatique d'environ cent-cinquante pages ; le style est d'une coupe large ; il est très-pur, mais on y trouve peu de fleurs. Ce n'est pas encore l'attrayant écrivain qui doit nous éblouir.

Les lecteurs pour la plupart ne demandent point à s'instruire ; ils veulent être distraits ; si l'on voit écrit sur la porte d'un édifice : Ici L'ON APPREND ; ces trois mots suffisent à mettre en foite. Dans sa préface (page x) Chaho, sur ce point, s'exprime ainsi :

Les écrits d'une lecture attrayante, qui touchent les sens et flattent l'imagination, sont comme l'amour des courisanes ; ils font porter à l'âme des pensées de tristesse et de malédiction. La vérité est une vierge austère qui souffre violence : sa coupe de cristal est pleine d'une liqueur amère qu'on boit avec effort, mais dont l'après-goût est d'une douceur exquise et donne à l'esprit des ravissements sublimes, un enivrement délicieux.

Ce fut pour le repos de notre esprit et le ravissement de l'homme intérieur, qu'accablé de doutes pénibles nous entreprimes jadis la recherche de la vérité. Ce trésor porte avec lui sa récompense : il est la plus noble richesse et le premier des biens : et si, pouvant courir, comme tant d'autres, le grand chemin de la fortune et de la réputation, nous avons choisi la voie étroite de la philosophie : si, sans briguer les vains applaudissements des hommes, sans crainte de leurs solles colères, nous ouvrons notre cœur et dévoilons toute notre pensée à nos contemporains, — cela vient de la malignité des astres et de nos idées particulières sur le dévouement et le devoir.

Les prolégomènes n'offrent rien de très-saillant sous le rapport de la conception. L'allure dogmatique ne convient pas à la nature du talent de Chaho.

Dans la succession des premiers chapitres Chaho expose ses points de départ. Il distingue les trois états de l'esprit humain, ignorance, lumière et erreur : puis il définit les

Voyants, les Croyants et les Athées. Au mot de *Voyant*, dans le sens très-explicite de notre auteur, nous substituerions volontiers le mot de *Sachant*. Le premier mot comporte un faux air d'illuminisme que nous repoussons.

Nous devons, pièces en main, défendre Chaho d'une niaise accusation d'athéisme : ce mot d'athée, qui ne fut jamais à nos yeux que l'expression d'une fanfarounade des repas du dix-huitième siècle, sert maintenant de facile et banale injure, dans les cas les plus opposés. (V. 1, p. 7.)

Il y a ainsi dans le domaine de l'opinion quatre sortes d'hommes : les voyants, dont le nombre est bien petit; les croyants de tous les cultes et de tous les systèmes; les sceptiques ou sophistes ; enfin, les athées ou mécréants.

Le voyant est l'homme devant qui la vérité brille sans nuages, et dont l'œil intérieur est sans cesse ravi de sa splendeur divine. Le croyant est celui qui désespère de comprendre et se laisse convaincre d'autorité. Le sceptique s'imagine que la vérité n'est pas constante, immuable, universelle, et qu'elle est diverse, relative. Le mécréant, au contraire, se flatte que la vérité n'est point ; il prend pour elle ses noires erreurs. Le sceptique est l'homme du doute, l'athée l'homme de la négation, l'adorateur du néant.

Nous reviendrons sur ce point auquel nous attachons une singulière importance.

Il définit la religion naturelle. (V. 1, p. 12.)

Je définis la religion naturelle, la connaissance de tout ce qui est vrai et le sentiment de tout ce qui est juste, relativement à l'homme, dans ses rapports avec lui-même, avec ses semblables, c'est-à-dire avec la société ; avec Dieu et l'univers : enfin avec les êtres inférieurs, sur lesquels l'homme a obtenu la prééminence et la royauté, pour les consacrer à sa gloire, à son bonheur terrestre, suivant les lois établies par le divin créateur.

Il s'inscrit en faux contre l'opinion de Hobbes, Dupuis, Volney, qui pensèrent que la religion naturelle fut celle des fétiches.

Il voit cette religion naturelle atteindre un haut degré de perfection chez les premiers peuples et affirme que sa destruction fut le résultat d'un accident historique ou cataclysme social. (V. 4, p. 15.)

Aujourd'hui encore, après tant de siècles, la religion naturelle, dont les lois sont écrites non-seulement dans des codes saints et vénérés, mais surtout dans le cœur de l'homme ; dont les préceptes sont toujours vivants, indestructibles ; à qui le progrès de tous les arts, celui de la civilisation présente et des civilisations futures, permettrait d'instituer le culte le plus splendide et le plus grandiose : la religion naturelle serait suffisante pour ravir les populations, et souder la véritable catholicité, si le règne si long du Polythéisme, les révolutions religieuses qui se personnifient dans Moïse, Zoroastre, Confucius, Odin, Jésus-Christ, Mahomet et tant d'autres ; si la succession de

tant d'empires divers, de tant de littératures, de sectes philosophiques, de systèmes, enfantement anarchique d'une société instable et constamment fiévreuse, n'avaient produit une effrayante division dans les idées, les mœurs, les lois politiques et les croyances de l'humanité.

La chute de la première civilisation amène le polythéisme. (V. 1, p. 19.)

Quant au point de départ des perturbations sociales qui enfantèrent un ordre monstrueux et la superstition du Polythéisme, il faut le voir dans les migrations des hordes hyperborées, et dans les conquêtes d'invasion faites par plusieurs millions de Barbares.

Après Zoroastre, nous avons proclamé le premier cette vérité long temps mise en oubli; d'autres l'ont répétée à notre suite, sans indiquer la source où ils avaient puisé ce fait lumineux, qui éclaire si magnifiquement l'histoire et les institutions de l'antiquité.

La raison d'être du polythéisme se tire uniquement de la corruption momentanée de l'humanité. (V. 1, p. 20, 21.)

Les pontifes de l'Egypte, de l'Inde, de la Perse, les Druides, les Corybantes de Rome, et après Numa, les Scipions, les Metellus, Pompée et César, qui triomphaient au Capitole de l'asservissement du monde, ont pu dire le contraire, sans le penser; mais aujourd'hui, après la victoire du christianisme, on est généralement d'accord à reconnaître que le Polythéisme était une idolâtrie grossière,

un fétichisme puéril, relativement à la masse de la population, et qu'il consacrait un ordre politique inique, brutal, contraire à la vérité, à la liberté, à la dignité humaine, à la justice sociale et au droit des gens selon Dieu.

Le Polythéisme ne pouvait survivre à la société barbare et immorale qui l'avait produit.

Les prêtres du Polythéisme argumentaient en faveur de la religion, conservatrice de l'état politique, à peu près comme le clergé moderne ; ils ne se montraient pas moins intolérants, parce qu'ils n'étaient pas moins forts, et qu'avec la puissance sociale défréée aux patriciens pontifes, ils avaient encore pour eux l'ignorance et la superstition universelle.

Chahlo explique comment le polythéisme a successivement perdu son empire sous l'influence de Moïse et de Jésus-Christ. Là, il a une belle page. (V. 1, p. 29.)

Le Christ, âme de l'immense réforme qui couvait dans la Judée, fut impitoyablement sacrifié comme rebelle, négateur et séducteur des esprits.

Mais si le glaive resta un instant maître du sol envahi, l'église chrétienne, fille céleste, assembla ses derniers soldats, et, prenant pour Labarum la croix où expira son noble révélateur, elle fit rugir sa parole puissante, comme une lionne blessée, et se précipita dans le cœur même de l'empire.

Vaincu sur les montagnes de la Judée, Pierre apôtre, se présenta seul, avec sa croix, aux portes de la ville qui se prétendait éternelle, pour en faire la conquête.

Jean, envoyé aux mines, voyait dans un songe prophétique la chute de la ville aux sept collines.

Qui n'a admiré avec nous l'enthousiasme et la colère sublime du barde, quand il décrit, avec les plus terribles images, l'anéantissement de la prostituée au manteau d'écarlate ?

Que pouvaient l'ombre de Numa et de César contre l'autorité réunie de Moïse, de Jésus-Christ, à la décadence d'un empire colossal, livré à toutes les corruptions, en exécration à tous les peuples ?

La force n'a qu'un règne temporaire ; la vérité, longtemps comprimée, n'en jaillit qu'avec plus de force et d'éclat.

Dans un chapitre sur l'évidence, la certitude et l'autorité, Chaho insiste sur ce qu'aucune affirmation humaine ne peut prévaloir contre l'évidence ; mais qu'est-ce que l'évidence ? à nos yeux la sécurité des connaissances se base uniquement sur la prévision ou prophétie. Quand on ne peut rien prévoir et vérifier sur une certaine classe de phénomènes, ces phénomènes restent sous le joug de l'opinion, et ne se prêtent à aucune affirmation précise : Dans les au fait, remettons à une autre occasion ; mettons un point et passons.

Chaho parle ensuite des mystères et des miracles, et dit : (V. 1, p. 50.)

Toute apparence de prodige épouvante l'homme, parce qu'il croit y voir un symptôme de désordre dans l'harmonie de la création. Les vrais miracles brillent dans le spectacle de l'univers, ils sont tous naturels; et les prodiges accrédités par les cosmogonies ne sont à leur égard que des puérilités indignes d'attention. Ils donnent tout d'abord l'idée d'un effet bizarre, sans cause harmonieuse et médiate; ils effraient l'imagination et choquent le bon sens. De tels phénomènes, que l'on pourrait appeler artificiels, et qui seraient un désordre réel dans la nature, sont peu compatibles avec la lumière spirituelle et l'autorité morale d'une religion divine. Un boiteux guéri importe peu à la marche du genre humain, et la fable d'une cruche d'eau changée en vin, ajoute peu de force à l'évidence des vérités sublimes.

Puis il cherche à préciser les limites dans lesquelles la tradition peut être imposée, en insistant sur le cachet oriental et poétique de quelques expressions dont la lettre ne peut être acceptée.

Nous trouvons ici quelques lignes, que nous ne pourrions omettre sans dénaturer la physionomie du livre. Elles rappellent la célèbre phrase d'Henri Heine : « du plus grand des hommes ils ont fait le plus petit des dieux. » (V. 1, p. 64.)

si Jésus, comme tous les autres révélateurs, ne fut qu'un homme, sa gloire est la couronne du genre humain ; si, contre la vraisemblance générale, et malgré son nom juif, commun dans l'histoire à une foule d'autres bons et pauvres Israélites, Jésus a pu être, en chair et en os, l'incommensurable, l'Infini, l'Eternel, devant qui tout le cercle de la création embrassé par l'œil terrestre n'est qu'un imperceptible point, c'est une assez petite gloire au grand Etre que celle d'avoir fondé le papisme tel que nous le voyons dans l'histoire et autour de nous.

Il ajoute plus loin : « et nous aussi nous disons que Jésus fut pour le monde intellectuel, au milieu du paganisme, un soleil divin, comme notre soleil physique est pour le monde sublunaire l'un des soleils de Dieu. »

Voici la fin du chapitre : (V. 1, p. 74.)

Transportée aux générations qui suivent Adam, la révélation divine rentre dans toutes les conditions qui caractérisent l'hypothèse rationnelle : elle a encore pour principe d'autorité, comme à son origine, l'évidence dans le domaine spirituel, la justice, la convenance, la beauté, la perfection des mœurs et des lois, la sincérité dans celui qui enseigne, la confiance dans celui qui apprend, et, par-dessus tout, l'acquiescement absolu de l'intelligence et du cœur, l'approbation à la fois instinctive et raisonnée de la conscience : alors, comme aujourd'hui, la nature sublunaire étant toujours la même, Dieu toujours présent et la vérité toujours radieuse, immuable.

Il reprend encore la question de l'évidence au point de vue des règles du langage et cherche à faire comprendre la formation des langues. (V. 4. p. 84.)

Les hommes primitifs ne virent point Dieu sous forme humaine, ils n'apprirent point de sa bouche la parole humaine : ils se souvenaient, ils imaginaient, ils comprenaient, ils réfléchissaient et pensaient, comme font les sourds-muets de nos jours, sous nos yeux ; ils avaient en outre le sens de l'ouïe et un organe parfait de vocalisation : ils inventèrent le langage des signes et la parole articulée, chaque tribu à son berceau, chaque peuple dans sa patrie natale. Si l'on demande quels furent pour eux les premiers agents inspirateurs des idées, les premiers révélateurs de la vérité ; nous répondrons que ce furent Dieu et l'univers. Les formes splendides et variées de la création sont les signes frappants des pensées de Dieu ; les mille voix de la nature créée composent un verbe puissant, inénarrable, qui nous enveloppe de son harmonie.

Nous n'insisterons pas en ce moment sur ce difficile sujet ; nous y reviendrons dans des occasions plus propices, et surtout à propos du grand dictionnaire quadrilingue malheureusement inachevé.

Voici le point de départ de Chaho : l'invention de la parole humaine repose sur un principe unique d'imitation et sur des harmonies invariables ; les circonstances particulières qui

se rattachent à l'existence d'une tribu seconde ou primitive, peuvent et doivent occasionner une grande variété de dialectes. Chaho détermine d'abord la formation des mots qui sont des résultats purement onomatopéiques ; puis il passe à ceux qui représentent les objets inertes ou aphones ; enfin il indique la formation des mots qui se rapportent à l'ordre spirituel et métaphysique.

Dans un chapitre sur la mythologie, annexe du précédent, Chaho voit dans le mythe : (V. 1, p. 99.)

un mode sensible d'expression, un langage en quelque sorte élémentaire et matériel, emprunté aux êtres particuliers de la création, à la nature tout entière et à ses innombrables parties, prises à l'état de symbole et d'emblème : on peut même remplacer les êtres réels par une représentation artificielle, peinte ou sculptée, par des figures et des idoles qu'en termes d'école nous appelons des mythes.

Il ajoute plus loin : (V. 1, p. 100.)

chaque être sensible, dans sa contexture, ses nombres, ses formes, ses apparences, ses lois, ses qualités, résume une conception de Dieu, en même temps qu'il est une preuve de sa puissance créatrice. L'observation nous apprend encore que chaque animal, dans ses habitudes et dans sa manière d'être, révèle, une qualité particuliè-

re, un instinct prédominant dont il est en quelque sorte l'incarnation.

L'inconvénient du langage mythique réside en ce qu'il tend à personnaliser les idées qu'il exprime et que l'imagination du vulgaire attribue aussitôt une existence réelle au mythe représentatif :

Ainsi NEBÉE, *Cristal des Mers*; MERCURE, *Ruse*; MICHEL, *Force de Dieu*; GABRIEL, *Vertu de Dieu*; SATURNE, *le temps mobile, ou durée*, CHRONOS, *le temps immobile ou éternité*; etc., etc., sont devenus des personnages existants.

Les mythes et les hiéroglyphes ne sont qu'une traduction imparfaite, détournée, élémentaire, primitive de la vérité.

Nous indiquons en passant un chapitre sur le libre arbitre, chapitre un peu vague et qui nous a paru contenir plus de phrases que d'idées nettement accentuées.

Plus loin Chaho borne son sujet en montrant le nombre infini des vérités, et en insistant sur l'inconvénient de se risquer; « avec des ailes de cire », dans le champ des conjectures lointaines et perdues.

Chaho, partant de ce qu'il appelle le principe de l'évidence, expose le SYMBOLE des VOYANTS, dont voici les affirmations.

(V. I, p. 128, 129, 150.)

Première évidence de la doctrine : l'homme est une intelligence vivante.

Seconde évidence de la doctrine : l'intelligence de l'homme n'est qu'une cause seconde, un effet : elle émane d'une cause première, antérieure et plus parfaite, créative et conséquemment toute puissante, par-dessus tout, raisonnable, intelligente, puisque tout effet constaté participe de la nature de sa cause suprême.

Troisième évidence de la doctrine : il existe dans l'univers une intelligence supérieure, éternelle, dont l'esprit de l'homme n'est qu'un rayon affaibli, ou plutôt une ombre, une image.

Chaho n'est pas athée.

Quatrième évidence de la doctrine : les réalités spirituelles, les faits de l'ordre éternel, dont la notion ne dérive point immédiatement des objets sensibles; en d'autres termes, les idées pures fournissent toutes les vérités fondamentales ; et loin qu'elles puissent être d'incompréhensibles Mystères pour l'esprit humain qui les conçoit, elles ont pour nature et pour caractère essentiel, une évidence pleine et radieuse.

Sur les vérités qu'il appelle divines, il dit :
(V. 1, p. 151.)

J'en signale tout d'abord deux : le temps non mesuré que j'appelle l'Eternité ; l'espace non circonscrit par des formes créées et que j'appelle l'Immensité.

Le temps sans bornes et l'étendue sans limites constituent deux infinis ; ce sont là bien évidemment deux réalités perceptibles à l'entendement, deux faits de l'ordre spirituel . . .

Le temps immobile, éternel, qui dispense les siècles passagers, les heures fugitives, et l'étendue incomensurable, l'Immensité, dans laquelle se meuvent les espaces et les corps, sont donc deux infinis perceptibles ; les idées évidentes que l'esprit de l'homme en conçoit forment deux vérités fondamentales, éternelles, divines.

(V. 1, p. 154.)

Or, l'idée de la division du temps éternel, c'est-à-dire l'idée du temps mobile, c'est-à-dire encore l'idée de la durée des créations et des corps, parce, à l'aide des nombres, en siècles, en heures, en minutes, suppose des divisions régulières, un ordre magnifique, immense : elle révèle, jusqu'à la dernière évidence, la nécessité, c'est-à-dire l'existence d'une intelligence éternelle dispensatrice des nombres, réglant les harmonies multipliées du temps mobile, sur l'harmonie absolue du temps immobile et de son sablier éternel.

Chaho n'est pas athée.

De cette hauteur sublime de la doctrine, on aperçoit, avec évidence, l'absurdité de la théorie des sceptiques qui attribuent les lois harmoniques des mondes aux hasards éternels et aux combinaisons fortuites de ce qu'ils appellent la matière.

Plus loin encore :

Le hasard est le Dieu de l'ignorance.

Chaho n'est pas athée.

Enfin il entre dans le domaine du mythe, de l'allégorie et termine ainsi : (V. 1, p. 140.)

Mais, pour échapper à la monotonie du style didactique et réveiller en même temps l'attention du lecteur ; à la forme européenne, froide, compassée dans tous ses détails d'analyse, nous opposerons souvent la prosopopée orientale, les apostrophes, les suppositions poétiques, les allégories ; à toutes les avenues des questions qu'il s'agit d'éclaircir, nous reproduirons les tableaux les plus saillants de nos premières PAROLES qui, placées à leur véritable point de vue, malgré le tour un peu bizarre qu'on leur a si puérilement reproché, seront compréhensibles pour tous.

Il fait allusion aux PAROLES D'UN VOYANT,

première ébauche de sa doctrine, publiée en opposition aux PAROLES D'UN CROYANT.

De notre temps, tous les hommes qui participent au mouvement intellectuel d'une manière intelligente et saine, écrivent ou cherchent à écrire, qu'ils en aient la conscience ou non, les pages du livre général, impersonnel, que nous appellerons les PAROLES DU SACHANT, et qui exposera le dogme de la Religion qui se lève.



Nous devons, à ce point, pour guider avec plus de précision l'esprit du lecteur, résumer en six lignes tout l'ouvrage de Chaho : il a pour but d'expliquer toutes les cosmogonies, tous les textes des livres sacrés, en se basant sur une théorie déjà esquissée par Zoroastre dans le Zend-Avesta :

- 1° — Apparition de l'homme sur la terre.
- 2° — Cataclysme géologique par voie plu-tonienne.
- 3° — Renaissance de l'humanité et civilisation.
- 4° — Invasion, ou cataclysme social par voie de conquête féroce et brutale.

5° — Renaissance et ascension large des groupes humains vers Dieu.

.....
6° — Cataclysme final, géologique et platonien, prédit par toutes les cosmogonies.

Le lecteur qui aurait ces six lignes présentes à l'esprit serait sûr de toujours comprendre.

Le VOYANT reçoit de Benarès un petit roujean d'écorce d'arbre fermé avec une épingle d'or ; c'est la lettre d'un Bramine qui s'inscrit en faux contre la trinité de Dieu.

Chaho le VOYANT lui envoie sa réponse par l'office d'un ramier bleu des Pyrénées.

Il trace à grands traits les jalons de l'histoire, et termine ainsi : (V. 1, p. 144, 145, 146.)

.....
* Le Prêtre, à qui la science est échue par hasard, la conserve comme un beau diamant terni dont il ignore le prix, incapable qu'il est de lui rendre, par le travail, son premier éclat et ses vives lueurs pour l'enchâsser, dans un métal brillant.

* Il n'en était pas de même des *Voyants*, durant le premier Ago.

* Ces nobles Patriarches, d'origine méridionale, sont les mêmes que la tradition indienne désigne sous le nom d'Enfants du Soleil et de peuple de Dieu.

* L'Agneau-Chourien Krisna lui-même était le Prince de leurs Républiques fédérées.

« Ils n'avaient d'autres Prêtres que leurs vieillards, d'autre loi que la loi de *Grâce* et de vérité.

« Ils étaient heureux, libres et *Voyants*.

« Ils parlaient un dialecte plus pur et plus beau que le Sanscrit lui-même.

« Ils avaient improvisé la parole, inventé la musique et la science des nombres, calculé l'harmonie des astres : fait de la terre, par sa culture, un jardin riant et fertile; dompté les animaux domestiques, façonné les métaux précieux et coloré les étoffes soyeuses plus brillantes que les fleurs.

« Ils avaient imaginé l'écriture qui peint la parole, et la peinture qui reproduit la nature en tableaux.

« Hardis navigateurs, ils avaient, à la clarté des étoiles abordé aux plus lointains rivages de l'Occident.

« Ils avaient, enfin, sondé, par la science géologique, les profondeurs de l'Océan, découvert les racines des montagnes et fouillé les entrailles du Globe; lorsque, à la même époque et quarante siècles plus tard, les peuples hyperboréens, les Celtes et les Scythes, marchaient nus-pieds, la tête et les épaules converties de la dépouille des ours et des loups, conduisant le long de leurs steppes neigeux de maigres troupeaux, parlant des dialectes barbares, et ne connaissant d'autre art au monde que celui de la guerre, d'autre Dieu que les fantômes et les génies évoqués par le noir délire de leur esprit ignorant et superstitieux.

« Le Testament des Indiens et des Ibères civilisés, qui déshérite à jamais les Celto-Scythes ravageurs, a été conservé en Asie par les Buddistes-Samanéens, dans la Judée par les Chrétiens-Zélateurs, en Europe et dans la Catalogne par les Catholiques-*Voyants*.

« Tello est ma première réponse, ô Bramine !

« Une autre fois, je te dévoilerai le mythe ou Mystère de la Trinité de Dieu. »

Trois autres lettres développent la pensée :
(V. 1, p. 156.)

Courbe ton front vénérable, écoute avec humilité, afin qu'il te soit permis de dire : J'ai reçu le baptême de la Lumière, j'ai été délivré de l'obsession de l'esprit des ténèbres. Je suis libre et Voyant !

Gloire à Dieu, le Iao.

Tu m'appelles Samanéen et Buddiste occidental. Ce sont de beaux titres que j'ambitionne.

Je viens abolir la religion des Mythes, et je dis ainsi que Krisna, dans son Evangile :

« Le Samanéen instruit, le Voyant, est semblable à un homme qui prend un flambeau pour entrer dans une maison pleine de ténèbres ; l'obscurité se dissipe et il ne reste plus que la lumière.

« Le Samanéen est un miroir.

« Il est impassible comme le Su-Méru dans le ravissement de la vérité, et la loi de Krisna, pour lui, est comme la prunelle de l'œil. »

Chaho explique le mot primitif, selon lui, de IAO, appliquée à l'être suprême, d'où IAO-PITER, et IAO-ON-GOIKOA, Seigneur Dieu, très-haut et très-bon, chez les Euskariens.

Pour lui, la trinité représente les trois grands phénomènes de la création : LA VIE, L'INCARNATION, LA LUMIÈRE (lumière intelligente ou

esprit); les trois aspects du très-haut, résumé dans le verbe IAO, ne sont alors, à ses yeux, que comme un classement scientifique, analogue chez les voyants, à nos trois règnes au sein desquels se déploie l'activité humaine.

Ici Chaho tombe (certains lecteurs peuvent penser que Chaho ne tombe pas du tout) dans une hérésie analogue à celle de Sabellius, également partagée au fond par Swedenborg, malgré les efforts que les théosophes, disciples de ce dernier, ont fait pour dissimuler cette parité de conception. Sabellius, qui vivait au troisième siècle, voyait dans la trinité *le principe qui crée, le principe qui sauve et celui qui donne la grâce*; il fut anathématisé par les conciles qui jugèrent sans danger l'apparence de polythéisme renfermé dans le dogme trinitaire actuel de l'occident.

Le chapitre suivant est consacré aux Rénovations périodiques du globe terrestre, et à la recherche des traces cosmogoniques des cataclysmes, d'après Daniel, Isaïe, l'Evangile Chrétien, les Indiens, les Persans, les Scandinaves, les Arabes, l'Apocalypse, l'Edda.

Chaho s'exprime ainsi : (V. 4. p. 172.)

Toutes les analogies portent à croire que la création des planètes se rattache à une rénovation de chaque système. et que ces phases lointaines, soumises à des lois de plus

en plus générales, embrassent une infinité de systèmes planétaires.

Qui peut détruire le temps ? qui peut arrêter, suspendre ou ralentir l'entraînement de sa course ?

Et si la pensée de l'homme, impuissante à côtoyer le fleuve éternel, tombe mille fois de lassitude devant l'infini, l'harmonie de l'univers en devient-elle moins inaltérable, immuable, nécessaire ?

Qu'est-ce qu'un ordre particulier d'animation et quelques races perdues au sein d'un petit globe de boue et d'eau, imperceptible dans l'immensité du Grand-Tout ?

La création d'une planète et des êtres divers qui l'habitent n'a rien de plus merveilleux en soi que la création d'une feuille de chêne avec ses millions d'animacules.

Et les plaines du ciel, dans leurs saisons éternelles, se parsèment régulièrement d'astres étincelants, de planètes sans nombre ; tout comme on voit les champs de l'homme se couvrir, chaque printemps, de verdure et de fleurs.

Bien Chaho ; cela commence.

Il ajoute : (V. 1, p. 473.)

La Création, qui déroule éternellement ses formes variées et son incarnation prestigieuse, dans l'immensité de l'espace, s'alimente de vie et de lumière, et le Temps n'est rien autre chose que la durée, divisible à l'infini avec les individualités de l'Etre.

Il explique comment tous les phénomènes de la nature, depuis les grands corps jusqu'aux plus petits, sont assujettis à la loi de périodicité, (V. 1, p. 175 et 176.)

depuis la rénovation des continents terrestres par les *Cataclysmes*, jusqu'à la rénovation annuelle qui pare les arbres de leur feuillage et fait verdir la feuille de chêne avec ses familles d'insolitement petits.

C'est un monde aussi que la feuille de chêne !

Où ! qui pourrait dénombrer les générations qu'une seule de nos années voit se succéder sur cet univers agité par l'haleine la plus légère des zéphirs ! les âges divers qui passent sur ces peuplades imperceptibles ! leurs siècles de repos, d'abondance, de plaisirs, suivis d'horribles calamités, d'inondations, de sécheresse, de famine, de peste et de guerre ; par la seule variété des jours et des saisons qui font naître et mûrir les moissons de l'homme !

La feuille de chêne a son *Cataclysme* tous les ans, et les forêts durent bien des siècles ! Qui pourra dire combien la durée totale du Globe terrestre embrasse de *Cataclysmes*, et donner le chiffre exact de ces rénovations périodiques ?

D'après les aborigènes méridionaux, la périodicité des grands cataclysmes serait de soixante mille ans et leur durée de mille ans. Ces soixante mille ans forment la durée d'une humanité, ou d'un *temps*. (V. 1, p. 177.)

Les *Cataclysmes* séparent les années du Globe terrestre, qui sont de soixante mille ans, comme les années de l'homme sont de douze mois, les années des papillons d'un jour.

Il ajoute : (V. 1, p. 178.)

Les races humaines qui auront vécu dans les années de la jeunesse du Globe seront aux races de ses vieilles années, ce que les infiniment petits de la feuille d'un chêne jeune et verdoyant, sont aux infiniment petits de ce même chêne courbé de vétusté.

Il explique Noé, (mot qui signifie repos) Xixuthrus, Berg-el-Mer, Deucalion et Pyrrha, et dans une apostrophe à Daniel, il le félicite sur son allégorie de Nabuchodonosor, et rend témoignage que Daniel est vraiment BALTASSAR.

Pour mieux préciser sa pensée, Chaho met en scène une tribu de fourmis nées à la fin d'un hiver. Cette tribu prend pour l'origine de la création, le printemps de sa naissance et, pour la fin des mondes, l'hiver nouveau qui doit en quelque sorte annéantir sa race.

Ici nous ne pouvons que citer : (V. 1, p. 182, 185, 184, 185, 186.)

Par une soirée de la fin d'automne, au soleil couchant, les fourmis des Pyrénées, chargées de la moisson du jour, rentraient par milliers dans leurs cités souterraines.

La plus vieille des *pieds-menus* (tel est le nom que les Ibères montagnards donnent à ce petit animal) grimpa sur un brin d'herbe, comme une sibylle sur son trépied, soupira tristement, et, d'une voix prophétique, fit entendre ces mots :

* J'ai vécu deux cent vingt-cinq révolutions solaires de-
* puis la naissance de l'univers.

« J'ai vu les maux sans nombre qui affligen notre es-
« pèce, la plus intelligente et la plus importante de la
« création.

« Il existe des fourmis rouges, des fourmis noires, et
« des fourmis géantes qui habitent les grands bois.

« Nous recevons des ailes pour mourir.

« Notre âme, alors, dégagée de son enveloppe terres-
« tre, s'envole vers les régions éthérees, séjour d'une paix
« inaltérable et d'une éternelle félicité.

« Les fourmis qui n'auront point été sages et laborieu-
« ses dans cette vie, seront punies, dans l'autre, de leur
« paresse et de leur vices, avec une extrême sévérité.

« Elles souffriront une faim déverante au milieu d'un
« tas de grains dorés et parfumés, auxquels il leur sera
« défendu de toucher.

« Au commencement des temps, l'astre qui nous éclaire
« était encore terne et sans force; il se dégageait avec
« peine de l'ombre du chaos, sa course irrégulière s'éle-
« vait peu dans le ciel; un froid mortel planait sur la
« terre, dont la surface était couverte d'une matière gla-
« cée, éblouissante de blancheur.

« La multiplication de notre race est un mystère.

« Une fourmi mâle et femelle sortit d'un œuf divin; elle
« s'appelait *Adama*, c'est-à-dire *père et mère*: sa posté-
« rité peuple le Globe.

« Pour moi, je naquis durant le premier Age, et j'ai sur-
« vécu à la multitude de mes sœurs. Long-temps nous er-
« râmes misérablement dans les solitudes, et des siècles
« s'écoulèrent avant l'édification de nos villes et la forma-
« tion de nos sociétés!

« Mais enfin l'astre du jour triompha du génie des té-
« nèbres; le déluge des grandes eaux balaya la face de
« la terre; une chaleur vivifiante féconde ses entrailles;

* et Dieu, terminant ses créations, fit naître la verdure et
* les fleurs.

* Ils furent longs et brillants, ces jours d'abondantes ré-
* coltes, où le soleil, vainqueur des orages, traversait ra-
* dieux le milieu du ciel ! Une agréable fraîcheur tempé-
* rait là la chaleur des nuits, si belles avec leur astre d'opale
* et leur manteau bleu parsemé d'une poussière d'argent.
* Soir et matin nous nous abreuvions d'une rosée pure et
* limpide, et nous ne respirions qu'amour. J'ai souvent
* admiré Dieu dans ses œuvres : j'ai su dérober à la nature
* ses plus intimes secrets, et l'*Esprit* a éclairci, en ma
* faveur, les voiles qui couvrent l'avenir.

* Avec quelle profonde tristesse j'ai observé et suivi le
* refroidissement du soleil et le déclinement de sa course !

* Je ne vois partout que les signes précurseurs des
* plus horribles calamités !

* Les fleurs ont disparu, un poison mortel brûle la ver-
* dure, le feuillage des arbres jaunit et se dessèche, des
* vents piquants soufflent du côté du Nord, les cataractes
* du ciel donnent passage à des torrents de pluie froide.

* L'autre jour même, ô terreur ! tandis que la saison
* mauvaise vous retenait renfermées dans vos maisons, et
* que j'allais faire mes observations à travers les périls
* que l'amour de la science apprend à braver, j'ai vu tom-
* ber près de moi des tourbillons de cette matière blan-
* che et neigeuse qui couvrait la terre aux jours lointains
* de sa formation.

* Signes effrayants ! noirs présages !

* C'en est donc fait ! l'heure fatale et dernière va son-
* ner pour l'univers sorti du néant ! La grande nuit ap-
* proche !

* O toi ! soleil des fourmis, dont le rayonnement fu-
* jadis si beau ; toi, le plus sublime des astres ; qu'as-tu

« fait de ton vif éc'at ? D'où vient la pâleur de ton visage ?
« L'œil du monde va-t-il se fermer bientôt dans le som-
meil de l'éternité ?
« Bientôt, arrêté, dans sa course pénible, aux extrémités
de l'horizon, doit-ils s'éteindre, au sein des nuages, comme
le dernier regard d'un mourant !.. »

Allons lecteur, dis merci ; et vite, un bon point pour Chaho. Marque et remarque.

Prends la plume à ton tour, et puis intelligent chercheur, raconte ce qu'est un *parasite*, ce petit être presque imperceptible qui vit sur un plus grand être en participant à cette vie relativement immense, en suivant sur ce mobile théâtre ses propres entraînements. L'abeille a un parasite ! on le voit avec un puissant microscope.

Hé bien, lecteur, raconte en beau style les amours, les passions, les joies, les tristesses, les crimes du parasite de l'abeille ; dis-nous comment ils sont là, imperceptibles sous l'aile transparente de cet hyménoptère, à naître, à vivre, à finir leurs jours. Ou bien si tu veux descendre encore, sache que dans un pouce cube de tripoli, Ehrenberg a trouvé quatre cent mille infusoires qui tous ont vécu, qui tous ont aimé. Sache que notre planète dont nous sommes si fiers, que des aspérités colossales à nos yeux découpent en fractions variées, que nous recouvrons d'imperceptibles abris décorés des noms de palais ou de chaumière, sache

qu'elle est tellement lisse, tellement unie en sa surface, pour nous si rugueuse, que ses pics les plus colossaux, le King-Chin-Jin-Ga, l'Everest, le Dawalagiri, le Javahir, ne sont pour sa taille qu'une trace analogue à celle que laisse sur une bille d'ivoire, la craie d'un joueur : et cela, non par hyperbole, mais *mathématiquement*.



Chaho, cite et commente un passage d'Isaïe, ainsi que les paroles de Jésus sur la montagne des Oliviers, en faisant ressortir la concordance prophétique de ces textes avec ses propres explications ; il montre les Perses désignant l'intervalle du *temps* par trois jours ; l'Edda par trois hivers, et le Koran par trois anges. Ensuite, vient le cataclysme dont la durée est traduite ainsi suivant les races : *Ormusd* dormira mille ans; Brama de même; l'apocalypse fixe à dix siècles (en mois) la longueur de cette période; il en est de même de Mahomet.

L'on peut bien croire sans irrévérence qu'ils se sont quelque peu mutuellement copiés :

De tous ces livres l'apocalypse explique le mieux comment le *Grand Serpent*, ou feu intérieur, dévore le globe en n'épargnant que

les élus. Puis Jean annonce le ciel nouveau et la nouvelle terre ; c'est-à-dire l'humanité suivante.

Chaho se fait le narrateur lyrique d'un voyage du roi Scandinave Gylfe au pays d'Asgard, ou des sages ; se promenant incognito, sous le nom de Gangler, ce roi pose quelques questions, aux trois sages couronnés.

Voici deux de ces questions :

1.^e — Que pouvez-vous dire de la fin du monde et du dernier jour ?

Les sages citent l'Edda, et la mythologie Scandinave s'accorde avec l'explication cataclysmique.

2.^e — Qu'est-ce qui se passera sur le globe quand le monde aura été brûlé et que les dieux, les héros et les hommes auront péri ?

Les vieillards de l'Edda développent leur vues sur le déluge, l'âge d'or, l'invasion des géants, le triomphe de l'esprit, la fin du monde, et le monde à venir ou humanité suivante.

Ces concordances nous permettraient peut-être de croire que l'imagination des premiers peuples se basant sur des ébauches scientifiques a essayé l'explication complète des phénomènes naturels, et a légué aux successeurs les points de départ de ces diverses prophéties ; notre science actuelle n'est pas encore assez

avancée pour que l'on puisse affirmer ou nier avec certitude. Cette science moderne a-t-elle déjà dépassé, oui ou non, le point d'arrivée de nos précurseurs? — Moins heureux que les sages d'Asgard, nous ne pouvons point répondre avec autant de netteté à ces questions extrêmes; nous sommes plus réservés dans nos affirmations; notre esprit se repait moins de chimères et d'explications hardies mais hasardées, ou bien, nous sommes moins forts.

Dans les trois chapitres suivants Chaho revient encore et avec insistance, mais avec des formes toujours variées, sur les points qui précèdent; il semble toutefois s'attacher plus spécialement à la formation des langues et à l'ébauche de civilisation des hommes du premier âge.

Il débute ainsi : (V. 1, p. 203 et 204.)

L'homme, en côtoyant les rieus, remonte jusqu'à leur source et se plaît à leur donner des noms expressifs.

Pendant le jour, le cristal des eaux réfléchit la lumière du soleil, et, pendant la nuit, une vapeur bleuâtre indique le cours des rivières dont le tribut intarissable va se perdre dans le sein du profond Océan.

De même, l'*Esprit*, en remontant le cours des Ages, aime à découvrir, dans leurs sources les plus lointaines, les origines des peuples divers qui forment aujourd'hui la grande famille de l'Humanité.

Il insiste particulièrement sur la genèse de Moïse et sur les traditions juives.

Adam et Noé sont des personnifications mythologiques représentant les tribus du premier âge et l'humanité sainte et révélatrice qui a légué aux Voyants son *Verbe* et sa merveilleuse histoire.

Le mot *Adam* désigne l'humidité de l'incarnation terrene, et les barbares ou enfants de la nuit donnent à leurs ancêtres les noms de *Titans*, *Gétes*, *Géants* et *Kainites*, qui tous expriment un fruit de la terre.

Le soleil, Christ, Agneau, termes emblématiques, est la première incarnation de Dieu; notre globe est une incarnation de second ordre; et l'homme est l'incarnation suivante.

Chaho termine ainsi : (V. 1, p. 208 et 209.)

Adam ! Adam ! Vous êtes la plus belle et la plus parfaite des incarnations génésiques, l'abrégé de l'univers et l'image du Créateur.

Vous seul faites briller en votre personne les trois phénomènes de la vie, de l'incarnation et de la lumière spirituelle, qui constituent la trinité du Grand-Être.

Vous êtes Dieu fait chair, Dieu fait homme, vous êtes l'Homme-Dieu.

Votre image est l'un des mythes qui peignent le soleil, et votre parole, en quoi se réfléchit toute la création qui est à la portée de vos yeux, est l'écho de l'intelligence divine; c'est vous qui êtes le *Verbe* de Dieu.

Votre origine se cache derrière le voile du grand incendie, dans le lointain des Temps géologiques.

Les ignorants disent que vous avez vécu long-temps oisif, au bord du fleuve, dans le Paradis terrestre.

Moi je rends témoignage que vous avez travaillé seul plus que votre postérité ensière ; vos œuvres merveilleuses furent l'improvisation des langues et l'édition de la cité du Iao.

ABEL est le père céleste, le bon pasteur ; le nom de CAÏN signifie *le Géant* ; l'Édda nomme les géants les enfants de la gélée ; Zoroastre, les enfants de la nuit. — Seth ou Satan, ou le substitué, engendre Enos ou l'enfant de l'oubli et de la tristesse.

Noé, signifie *repos* et *oubli* ; Sem, le *civilisé* ; JAPHET, correspond à *beauté* ; c'est l'aïeul des Ibères et des Indiens primitifs, races antiques détruites par *Gog* et *Magog* ou le grand géant, Massagètes ou Grands-Scythes, Celtes et Galls, etc.

Puis Chaho se dresse fièrement dans son érudition et dans sa puissance lyrique. (V. 1, p. 214.)

Et maintenant qu'une parole véridique a évoqué dans le passé les images des Patriarches, et que leurs têtes vénérables se groupent avec majesté dans l'éloignement, entourées d'une poétique auréole, l'homme aux yeux faibles ne pourra contempler un instant ce vaste horizon sans

être frappé de vertige ; car il faut être aigle dans la science et favorisé de l'*Esprit de Dieu*, pour avoir une vision lucide et parfaite de l'histoire dans toutes les perspectives d'un Age aussi reculé.

Nous arrivons à la légende d'Aitor, morceau remarquable que nous regrettons de ne pouvoir reproduire en entier ; il vaut à lui seul la peine d'acheter le livre.

Ici la nationalité de l'auteur laisse percer ses plus secrètes préférences ; l'Euskarien est à ses yeux le seul reste de l'antique nation des voyants.

Le bardé Lara, dans une assemblée nationale, chante la création et Aitor, le grand ancêtre, le patriarche, le père de la race INDO-ATLANTIDE et le premier né des EUSKARIENS.

Lara parle au nom d'Aitor : (V. 1, p. 219.)

— « Le temps fuit, le torrent voyage, l'eau du fleuve poursuit son chemin. Mon peuple, dès son origine, fut semblable à un grand fleuve qui fait éclore sous le ciel les trésors de la fécondité terrestre. Aujourd'hui mes tribus ne sont plus que des gouttes limpides filtrant dans le creux d'un rocher, et que le premier souffle de l'orage semble devoir tarir. Cela devait être; Dieu l'a voulu : Dieu, le seigneur d'en haut, le *Iaon Goïkoa*. Ses mains jetèrent en profusion les étoiles dans les champs d'azur, comme le laboureur qui répand les grains à poignée le long des sillons, et la lumière, à sa voix, s'élança de la nuit éternelle. Mon peuple, sorti de la nuit, eut aussi son jour éclairé du

Soleil. Que nous reste-t-il de cette splendeur éclipsée ? une nuit sans étoiles. Mais la lune, dont les phases servent à mesurer les semaines et les mois, réfléchit doucement la lumière du soleil, caché derrière les mondes. Ainsi, dans la nuit de notre faiblesse, la mémoire des vieillards et le génie des bardes sont le miroir où se reflète pour nous la gloire si lointaine des premiers jours. *

Lara, sous ce nom emblématique et collectif d'Aitor qui caractérise la race entière, raconte la formation spéciale de la langue basque, de ses symboles hyérographiques et de son écriture ;

Aitor n'a pas vécu avant le cataclysme ; c'est le Noé *escualdun*; il assista à la transition de la première humanité à la seconde. (V. 1, p. 229.)

Le dernier de la race antique, le premier du siècle nouveau, je porte, comme mes pères, le nom de patriarche : souche d'une postérité plus nombreuse que les étoiles du ciel, l'ouragan dévora mes aieux sur toute la surface de la terre ; il en échappa bien peu. Les bardes comparent ce petit nombre aux olives qui restent sur l'olivier après la récolte, aux grappes qui pendent des pampres jaunis et dépouillés, après que la vendange a été faite. Ce sont eux, c'est moi que les générations appellent les parents par excellence, les grands parents ; vous remarquerez que le mot *Askazi*, consacré à la parenté dans notre langue, est la même chose que *Askoazi*, c'est-à-dire semeure originelle ou du commencement.

Voici comment Aïtor peint une forêt pendant la durée du cataclysme géologique. (V. 1, p. 256.)

• • • • •

Il faut avoir été témoin, comme moi, de ce spectacle étrange pour s'en faire une idée. Il faut avoir vu les quadrupèdes, les oiseaux, tous les êtres vivants de l'ancien monde, et l'homme lui-même, s'abriter, s'entasser, se presser par masses et comme en troupeaux, sur quelques points resserrés, dans quelques forêts, sur les flancs et au haut des montagnes épargnées par l'ouragan. Il faut avoir entendu, comme moi, hurler, rugir, siffler, gronder, glapir ou se plaindre des millions de voix à la fois ; lorsque dans le fracas assourdissant de tous ces cris divers exprimant sur les notes les plus stridentes, les plus horribles, la souffrance, la faim ou l'effroi, rien n'était perdu, pas même le bourdonnement des insectes mêlés en tourbillons parmi les nuages.

Puis Aïtor prophétise une catastrophe finale, comme saint Jean. (V. 1, p. 256, 257.)

• • • • •

Enfants de mon sang et de ma pensée, écoutez une prophétie que mon expérience du passé légue à l'avenir : quand le fleuve arrêtera son pas cadencé, quand les torrents cesseront de couler, et que, dans les vallées, les sources amoindries, élèveront les premières vapeurs occasionnées par la fièvre du feu interne qui travaillera le globe ; ce sera un signal, et la preuve que la dernière goutte de la clepsydre générésique aura marqué la fin du Temps. Alors, courez au plus haut des montagnes, faites-

vous une arche ; le dragon déchaîné ne tardera pas à rugir dans le puits de l'abîme, et le jugement du Très-Haut ne sera pas loin.

Aitor invente les sciences, l'astronomie entre autres, et montre l'institution du prêtre ou du mieux *Voyant*. (V. 1, p. 269.)

Il fallut relever du labeur manuel les hommes d'élite doués d'un esprit heureux, qui consacraient leurs veilles savantes à des études d'un ordre supérieur.

Ce poème, car c'est une petite épopée et de premier ordre, se termine par un chant en l'honneur du très haut. (V. 1, p. 284.)

Le matin avec l'aurore le soir avec les astres de la nuit, il chantait l'hymne de l'éternel, *Béthikoa*, et c'est alors qu'enivré de son bonheur, exalté par la reconnaissance, l'œil inondé des clartés du ciel, et l'esprit de la véritable lumière, il proclama l'être suprême par un cri inspiré, le plus beau, le plus expressif des noms divins : *IAO !* qui résume à lui seul toutes les puissances de la parole, toutes les harmonies du verbe : nom sacré, resplendissant, dont les Barbares adorent le symbole trinitaire et qui est resté pour les enfants de ma race prédestinée un cri de jubilation, un cri national auquel les Infidèles reconnaissent le guerrier de la montagne, l'Euskarien, comme le chasseur reconnaît le lion du désert à ses rugissements sublimes ! —

Pour la dernière fois, Chaho n'est pas athée.

Les chapitres suivants paraissent plus spécialement destinés à faire ressortir la grandeur de la civilisation primitive, Ibérienne, Indienne, et Egyptienne.

Chaho fait évidemment allusion à Rousseau dans ces lignes. (V. 4, p. 290.)

Le bien et l'ordre n'ont pu se révéler à l'intelligence de l'homme que sur des rapports existants; car l'intelligence juge les faits, mais ne les imagine pas.

La loi est donc primitive, naturelle, nécessaire, divine, universelle, et, dans son application à l'ordre social, bien loin de dériver du contrat, elle régit le contrat lui-même.

Il expose le synchronisme de toutes les chronologies et l'âge qui résulte de ces chiffres pour notre humanité semble nous placer dans des conditions de développement analogue à celui d'un enfant de six ans; le chiffre actuellement adopté par les astronomes est de 6573 en 1860. Mais un chiffre de ce genre, un peu supérieur à celui de Chaho, n'a guère de sens à nos yeux; une date qui se rapporte à un événement précis, comme la naissance ou la mort d'un homme, se conçoit clairement; mais à quel moment exact du temps commence cette première année 6573? Quel est le repère, l'occasion, le fait précis, qui caractérise le point de départ?

Chaho expose ensuite la classification scientifique des voyants. C'est ici que l'on peut vivement regretter l'absence de savoir naturel de ce brillant esprit. La classification septennaire qu'il indique a quelque analogie avec celle du précepteur de Pantagruel ; ce qui d'ailleurs n'est point une épigramme. Le passage de Rabelais, auquel nous faisons allusion et qui se rapporte à l'éducation du jeune prince, est, sous une forme burlesque, d'une force extraordinaire pour l'époque de François I^e.

Cette classification suffirait seule pour informer notre confiance dans cette exagération du savoir des premières générations. Ce savoir est loin, suivant nous, d'atteindre le point relativement élevé où nous sommes déjà parvenus depuis notre renaissance bi-séculaire.

Voici le passage de Chaho : (V. 1, p. 301.)

1^o La lumière du *Verbe*, résumant toutes les œuvres de l'intelligence adamique, toute littérature : l'ode, l'épopée, le drame, l'histoire, l'Écriture et les hiéroglyphes.

2^o La science géodésique comprenant la connaissance des lois de toute incarnation sublunaire, et des règnes divers qui composent la Nature dans notre Globe.

3^o La science des nombres qui embrasse le calcul et la mesure des corps, la géométrie et les mathématiques

4^o La science de l'harmonie musicale, du chant, de

la danse et de tous les arts consacrés à la joie et au plaisir.

5° Le science des harmonies célestes, l'astronomie, flambeau de l'agriculture et de la navigation.

6° La médecine et toutes les connaissances qui règlent l'hygiène physique de l'homme.

7° La science de la Loi, de la politique, de la morale et de la Religion, hygiène sainte de l'homme spirituel et principe de toute justice entre les hommes et les peuples.

Pour préciser notre pensée et développer sur ce point, d'une manière nette et intelligible, les prémisses de notre introduction, il nous faudrait intercaler ici des explications que nous préférerons reporter à notre conclusion.

La constitution de l'encyclopédie saine et méthodique, constitution contenue en germe dans la puissante mais indigeste élaboration du 18^e siècle, est précisément, à l'heure où nous écrivons, le travail du jour; ce sera l'œuvre capitale, caractéristique, de notre siècle. En ce moment, cette encyclopédie se fait, elle se coordonne, elle s'apprend, elle s'impose. Encore aujourd'hui à l'état de vérité non reconnue, partage de quelques esprits d'élite, elle s'infiltre lentement, elle gagne la masse, et demain elle sera classée parmi les vérités banales.

La classification des voyants aurait du

moins l'avantage d'expliquer une foule de termes de l'Apocalypse, de l'Edda, etc., etc. Ainsi : « les sept branches du Chandelier ; les « sept cornes de l'Agneau Christ et Chourien ; « les sept fleurets Scandinaves, etc., etc., ne seraient que des allusions scientifiques.

L'on pourrait peut-être en dire autant sur les sept planètes et sur la plupart des harmonies numériques Pythagoriciennes ou autres de l'antiquité.

En général, un esprit juste et réservé doit grandement se dénier des interprétations de ce genre. Le vague de la corrélation permet de trouver ce que l'on veut dans des concordances qui résident plus encore dans l'esprit du chercheur que dans la lettre des textes.

Quand on veut à tout prix voir une chose, on finit toujours par se persuader qu'on la voit.

Les hommes du premier âge faisaient quelque peu comme ceux du nôtre. Ils induisaient, avec une hardiesse souvent effrayante, des harmonies connues à celles incognues, en considérant comme certains les résultats de ces inductions hypothétiques.

De nos jours l'on induit beaucoup ; c'est le propre des grands esprits, des grands chercheurs, des grands révélateurs. L'on pourrait presque même assimiler comme synonymes les mots de INVENTION-INDUCTION. Mais ceux-là

qui méritent l'hommage réfléchi de la foule, ceux-là surtout dont les noms sont consacrés par la postérité, sont ceux qui vérifient leurs hypothèses par d'autres procédés qui ne se prêtent que rarement à la découverte, mais qui servent à la légitimer.

Le progrès consiste, à ce point de vue, non pas à enrayer l'élan de l'imagination, mais à n'accorder de créance à ses inspirations qu'après le contrôle de notre seul élément inébranlable de certitude qui est la prévision. À ce titre, nous devons chez nos anciens trouver beaucoup plus de rêves que d'éléments sains et à conserver comme tels avec une entière sécurité.

Que le lecteur n'aille point dire : la prévision, seul criterium de certitude que vous sachiez admettre, est un criterium trop étroit ; certains phénomènes échappent à ce contrôle.

Lecteur, réfléchis mûrement : les phénomènes auxquels tu fais allusion sont contrôlés par la prévision, non d'une manière *immédiate*, mais d'une manière *médiate* ; en d'autres termes, ils se relient toujours à d'autres phénomènes dont nous pouvons pondérer la vérité par la balance de la prévision.

Chaho revient encore sur la formation du verbe humain . (V. 4, p. 305.)

Tous les dialectes sont primitifs en tant qu'improvisation radicale; ils sont formés des mêmes éléments expressifs, qui se réduisent à une douzaine de notes vocales, et à une trentaine de modifications consonantes : l'influence du climat et du degré de civilisation occasionne seule la différence et la variété qui se remarquent dans les mille dialectes du *Verbe adamique*.

Puis rappelant la célèbre et « folle » expérience de l'enfant à la chèvre, il ajoute : (V. 4, p. 306.)

Autant vaudrait faire germer un gland dans quelques gouttes d'eau, au fond d'une bouteille, et conclure que le brin d'herbe étiolée qui languira dans cet étroit espace ressemble au grand chêne dont les mille racines noueuses s'enfoncent dans les profondeurs de la terre, dont la cime superbe, voisine du ciel, brave les vents et les tempêtes; le chêne orgueilleux destiné à vivre plusieurs siècles, à nourrir les hommes et les animaux de ses fruits, et à répandre autour de soi les semences d'où naîtront de hautes futaies et de sombres forêts, semblables à celles où les Druides faisaient leurs sacrifices.

En effet, l'homme isolé ne peut rien; l'homme groupé, l'homme humanité, seul, invente et apprend. Telle est la loi créatrice.

Chaho expose comment le Patriarche-Voyant inventa l'écriture. (V. 4, p. 507.)

L'écriture ayant pour but de reproduire les sons de la voix, deux moyens se présentaient aux patriarches pour atteindre ce résultat.

L'un, de dessiner le jeu des organes au moment où ils rendent le son que l'oreille perçoit; l'autre de peindre à grands traits l'objet extérieur que le mot désigne ou signifie.

Ce qui donne lieu à l'écriture hiéroglyphique d'une part, et de l'autre à l'écriture alphabétique qui est bien supérieure. Tout cela est d'un haut intérêt, mais ne se prête pas à l'analyse. Le texte même du livre est un résumé bref et dense.

Plus loin, Chaho parle de l'astronomie primitive et du haut point où elle dût arriver. Dans ce chapitre, la perfection du style ne suffit pas à nos yeux, pour tout faire passer; les expressions techniques ne sont pas toujours employées avec une heureuse précision.

Quand Chaho annonce que la mesure du globe terrestre par les voyants ne diffère que de six toises de la mesure moderne, il peut éveiller le sourire et voici pourquoi :

De tous les arcs méridiens mesurés sur la terre, celui qui va de Dunkerque à Barcelonne, et qui se compose de quelques 10 degrés, est celui qui a été mesuré avec le plus de précision; or, le chiffre de la mesure

après les calculs énormes des triangles géodésiques, n'a pas permis, par le contrôle de la base de vérification, d'arriver à une précision de plus de 2 à 6 toises.

Les modernes ne connaissent donc pas la grandeur de la terre à 6 toises près. Tant s'en faut !

Il y a plus; une précision de ce genre serait puérile; si nous commandons un coffret d'encoignure à un ébéniste, nous tenons à une précision d'un millimètre; s'il s'agit d'un mur à faire construire, nous sommes au décimètre près; s'il s'agit de la route de Paris à Bordeaux, le kilomètre nous importe seul, et encore! Que dire d'un voyageur qui marquerait en millimètres la distance de Rome à Pékin? 1500 lieues indiquées pour le rayon de la terre dit autant à l'esprit que 6,366,199 mètres.

Nous sommes loin de rejeter l'esprit de précision; mais ne l'exagérons pas et surtout sachons l'utiliser en son lieu. Au reste, la théorie des *approximations* est un des faits les plus larges de la science humaine, et nous faisons un effort en ce moment pour ne pas ouvrir un gros chapitre personnel.

Nous arrivons à l'affirmation la plus saillante et la plus grave sans contredit, et qui

peint le mieux la pensée de Chaho. (V. 1, p. 518 et 519.)

Le perfectionnement de la parole, de la musique, de l'astronomie et de la science géologique, chez les Aborigènes méridionaux, est un fait qui ne saurait être révoqué en doute.

Les *Voyants* avaient parcouru, d'un œil investigateur, tous les feuillets du livre vivant.

Peu de phénomènes naturels échappèrent à la sagacité de leurs observations.

Mais, après avoir soumis tous les faits à la précision rigoureuse de l'analyse et du calcul, ils ne se bornèrent point à classer leurs découvertes dans la spécialité d'un cadre stérile; et, ramenant toutes les lois particulières à l'unité de l'harmonie universelle, ils créèrent ces théories prophétiques, qui, renouvelées, dans l'Age suivant, par d'illustres civilisateurs, ont fait depuis lors et font encore dans leur poésie symbolique toute la Religion des Barbares.

L'avenir est-il là?

La science constituera-t-elle le dogme? l'art, le culte? et l'industrie, le régime?

Une religion plus haute, recueillant toutes les saintetés de ses précurseurs, est-elle à son aurore?

Lecteur : la solution de cette question grandiose dépend peut-être du mode par lequel tu dépenses tes facultés de ton intelligence. A

l'œuvre tous, pour l'œuvre de tous. — Penser à autrui !!.

Nous pénétrons avec Chaho dans l'appréciation de l'art antique. Il débute par une lettre à un mandarin sur la musique ; aidé de l'ouvrage du « savant musicien Roussier » il donne les chiffres caractéristiques de la gamme moderne, et la trouve inférieure à l'antique gamme des voyants.

Nos lecteurs savent qu'au moyen du *sonomètre*, ou de la *roue dentée* de Savart, et autres instruments, on produit un son que l'on harmonise, ou que l'on met en *unisson* avec une note quelconque dont on veut apprendre la *hauteur* ou *acuité*. L'un des instruments fait ensuite connaître avec précision la valeur numérique de la note dont il s'agit. C'est ainsi que l'on a pu convertir les sons en nombres, et ramener à une question mathématique l'étude des rapports harmoniques.

La gamme nous offre une succession de notes dont les rapports sont fixés avec la précision même des chiffres. Cette succession de notes a-t-elle sa raison d'être rigoureuse dans les lois même de notre organisation ? ou bien pouvons-nous comprendre que l'habitude, l'éducation, nous a imposé, comme ayant un cachet mélodieux, une échelle de sons qui ne se rattache en rien, d'une manière absolue, à

notre organisme ? Y a-t-il, pour notre oreille, une sensation analogue à celle que nous offre la vue pour les questions de mode ? Ainsi, nous trouvons ridicules, dans les gravures, les modes d'il y a 50 ans, et nos neveux à leur tour riront peut-être de ce qui nous charme en ce jour. Y a-t-il quelque analogie, même éloignée, entre ces deux ordres de sensations ?

Nous n'avons rien à décider sur ce point délicat. Les lecteurs peuvent consulter l'ouvrage du comte Camille Durutte, celui de Barbereau, etc., etc.

Mais actuellement, que la succession des nombres qui forment notre échelle diatonique soit un résultat de nos habitudes qui nous portent à ressentir une impression de plaisir, ou bien que cette succession de nombres se rapporte à une loi primordiale analogue à toutes les lois de la vie organique, nous devons rejeter dans un avenir bien lointain, toute possibilité de changements en face des chefs-d'œuvre qui ont charmé les deux dernières générations.

Pourra-t-on de gaité de cœur sacrifier les noms et les pages immortelles des Mozart, des Gluck, des Beethoven, etc.?

Qui de nous se refuserait à entendre Donizetti, Bellini, Rossini, Meyerbeer, Halévy, Verdi, etc. sous le prétexte d'un change-

ment nécessaire dans les rapports numériques entre les notes de la gamme?

Celui qui oserait tenter une pareille innovation serait traité comme un sacrilège. Cela n'a rien d'absolu cependant. Personne ne voudra nous faire parler tous en grec, parce que Homère a écrit en grec. La question est plus haute encore dans le cas précédent, parce que la langue musicale est essentiellement *religieuse*, générale, humaine, sans restrictions patriotiques.

Pareille question ne peut se débattre en quelques pages, et la pensée de Chaho n'eût rien perdu de sa puissance par la suppression de ce passage trop écourté et même insignifiant.

Les pages sur la peinture et la sculpture des anciens sont des plus brillantes; il faudrait tout citer. L'auteur témoigne à chaque ligne d'un sentiment exquis et profond du beau, d'un culte épuré de l'art.

S'il s'agit des premiers essais artistiques, voici comment Chaho s'exprime : (V. I. p. 326 et 327.)

C'est en se promenant sous le dôme des forêts que l'homme conçut la première idée réalisée dans les monuments de Palmyre et dans les colonnades des temples grecs. De lui-même il apprit bientôt à tailler le marbre avec un ciseau capricieux et à tirer d'un bloc de grès

des guirlandes de verdure aussi hardiment découpées que le feuillage de l'acanthe, aussi légèrement festonnées que les lianes et les fleurs qui grimpent le long des ruiues. Ce fut en imitant la forme des fleurs qu'il cisela sa coupe des libations, son calice des festins; qu'il modéla des vases élégants, avec leurs anses pareilles à la courbure gracieuse d'un cou de cygne. Tous ces modèles d'argile ou de granit, d'or ou de bois, devinrent encore pour lui les types d'une imitation nouvelle : plus heureux néanmoins dans l'art d'approprier à son usage l'œuvre de la nature que dans celui de corriger et d'embellir la création de Dieu. Jardins somptueux de Babylone ! l'arbre géant, qui multipliait ses rameaux vers le ciel pour aspirer la lumière féconde, sa chaleur vivifiante et la douce rosée qui donnent aux fruits leurs coloris et leur saveur, apprit dans votre enceinte à courber docilement vers la terre ses mille bras torturés ; il se fit ombre à lui-même afin que sa tête rabougrie fut de niveau avec le front languissant d'un sybarite, et que le dédaigneux promeneur n'eût qu'à ouvrir sa débile main pour cueillir la pomme des Hespérides !

Pour les petites civilisations à peine sorties des entraves du besoin : (V. 4, p. 334 et 335.)

* * * * *

Partout où l'art prisonnier a pu surprendre une occasion de déployer à demi ses ailes, partout où il a pu jouir de quelque liberté, il a immédiatement révélé sa destinée progressive, dans des œuvres dignes d'admiration : semblable à une plante captive qui profite du moindre rayon de lumière et du plus petit espace de terrain

pour développer sa végétation soiffrante et faire éclorer ses fleurs étiolées.

Puis voici les Grecs : (V. 4, p. 538 et 559.)

Combien de lutteurs et d'athlètes n'avaient point possé sous les yeux de l'artiste avant que son ciseau eût taillé et les jambes d'Hercule qui dépassait à la course le daim aux pieds d'or, et les bras puissants du demi-dieu, qui étouffèrent Antée, et les mains terribles qui détournaient les fleuves de leur chemin, qui déchirèrent le lion de Némée : rassemblant tous ces merveilleux caractères de force indomptable, d'agilité surhumaine, de noblesse et de divine majesté, sur un torse qui dépasse à peine la stature ordinaire de l'homme ! Et quand Phidias, cherchant un type encore plus surnaturel, après avoir étudié les têtes des héros de son pays et des rois de son siècle, eut interrogé la nature sauvage, pour découvrir dans les yeux fulgurants de l'aigle et dans la face mouvante et ridée du lion, les traits qui frappent l'homme d'une impression de terreur et de respect, il lut avec enthousiasme le portrait que le vieux père de l'épopée, le prince des bardes, avait tracé du fils de Saturne, dans le ravissement du génie : et Phidias, frappé à cette lecture d'une vision ineffable, courut tailler sur le front de son Jupiter colossal l'arc grandiose de ces sourcils homériques dont le moindre mouvement faisait osciller le firmament et chanceler l'Olympe ; puis, consacrant sur l'autel son ciseau à jamais illustré, il dita aux Grecs : Mortels, prostornez-vous, adotez cette image auguste : voici le roi des dieux ! — Et la Grèce entière répondit à cet appel du génie : ce n'était

qu'un cri de toutes parts : « Allons à l'Olympie voir le « Jupiter de Phidias, puisque c'est un malheur d'avoir « vécu sans admirer le chef-d'œuvre de ce grand « homme. »

Plus loin Chaho parle de l'impossibilité artistique de peindre le Dieu moderne. (V. 1, p. 341.)

Toutes les formes que la création terrestre présente à l'imitation ne sauraient en donner la plus faible image ; sa nature incorporelle et ses attributs incommensurables échappent à toutes les combinaisons artistiques : soleil resplendissant qui ne brille que devant l'œil intérieur de la pensée, et embrasse dans son cercle ineffable la durée éternelle, l'espace sans bornes, en tout sens Piosini.

Il ajoute plus bas : (V. 1, p. 341.)

Le génie de l'artiste intelligent est un miroir qui a la faculté de réfléchir et de polariser la beauté répandue sur les êtres, à peu près comme un prisme brillant concentré, dans un espace réduit, les rayons colorés du spectre solaire : l'image que projette le miroir optique représente les créations de l'art.

Cette image est malheureusement altérée par la présence de deux mots techniques mal employés :

Polariser ; le prisme qui *concentre* ; c'est dommage.

Polariser est un terme d'optique qui veut dire.....

— *Polariser*, s'écrie un lecteur qui nous coupe la parole.

— *Et concentrer?*.....

— *Disperser.*

Et puis il s'agit encore de Phidias. Encore!!
(V. 1, p. 343.)

Mais le cheval du Parthénoa, que pensez-vous qu'il représente? Peut-être un coursier numide respirant le si-moun, de ses naseaux brûlants, et dépassant à la course le vent qui fait tourbillonner le sable du désert? Non : le hennissement de cette bête divine doit être plus fort que le cri du lion : ses oreilles hardies écoutent des bruits plus lointains, plus formidables que celui des instruments de guerre, ou que les ouragans du désert. Ce n'est pas le sang d'un cheval terrestre, mais bien le feu ravi par Prométhée, qui circule dans ses veines sous cette peau très-ssillante ; c'est un feu céleste et dévorant qui sort de ses naseaux dilatés. Phidias, non content d'avoir étudié les chevaux thessaliens et numides, et les coureurs olympiques, cherchait son modèle dans le ciel : il s'inspirait de la lecture d'Homère, suivant le char du Soleil dans sa carrière géante, et reproduisait au vol l'immortel Bootès franchissant un horizon à chaque pas, dans les plaines de l'air, et secouant son ondoyante crinière comme un incendie.

Il ajoute : (V. 1, p. 345.)

La renommée d'Apelles vivra autant que celle d'Alexandre, et les beaux jours d'Athènes, victorieuse à Salamine et à Platée, seront aussi bien rappelés par le nom immortel de Phidias que par celui de Périclès.

Bien Chaho ! bien ! A chacun sa place ! La première à l'art immortel ! Vous tous qui usurpez les noms vénérés de gloire et de splendeur, place et à genoux !

Chaho parle de la Grèce saccagée par Rome, et dit : (V. 1, p. 346.)

Sa défaite prouva qu'il est plus facile d'embraser une ville que d'édifier une belle statue; de mettre tout un peuple au désespoir, de verser le sang par torrents et d'arracher des plaintes séculaires à l'univers consterné, que de graver sur un bronze à la Phidias l'empreinte d'une douleur sublime, que de répandre sur la physionomie enchanteresse d'un portrait de Phryné l'expression fine et délicate, le rire naïf et les grâces légères qu'on voyait éclore sous le pinceau d'Apelles.

Voici la fin de ce remarquable chapitre : (V. 1, p. 352.)

Les progrès de l'éducation publique formeront seuls parmi nous, dans l'avenir, une multitude éclairée et des artistes savants, capables de frapper, comme les Anciens,

avec force et justesse, sur l'âme et l'intelligence universelle; immense clavier dont l'harmonie puissante forme le concert d'une grande civilisation.

En face de l'instruction actuelle et de l'existence anti-intellectuelle que mène la jeunesse élégante, l'on ne peut s'empêcher de frémir en songeant à toutes les forces vives perdues.

Cela nous remet en mémoire l'histoire du vicomte de Noailles cité à Paris en 1780 pour la *largeur* de ses mœurs, non moins que pour son esprit. Ignorant à 23 ans comme devait l'être un homme d'un grand nom, il se prend tout-à-coup à penser; il change d'existence, se livre au travail et, quand sonna la grande heure de la Constituante, il se montra digne de siéger à côté des Maury, Barnave, Cazalès, Lameth, d'Epresmenil, Malhouet, Mounier, Sieyès, Thouret, Mirabeau.

Quel enseignement, quel exemple, pour la jeunesse dorée !



L'invasion du Midi par le Nord, c'est-à-dire la lutte victorieuse des peuples moins avancés contre les nations mieux favorisées

par les circonstances climatériques, semble être le but principal des chapitres suivants. (V. 1. p. 353.)

Voulez-vous savoir les choses futures ?

Evoquez sur la grande eau les souvenirs du passé, quand la vague, au soir, s'aplanit, et prête à s'endormir, brille comme un cristal aux rayons du soleil couchant.

« Suivant les Persans, Ormusd mit trois mille ans à créer la nation sainte des Péris ; l'invasion d'Ahriman termine son règne céleste. Giam, miroir solaire, tombe sous les coups de Kaïamors, chef des géants. Les Véders ou hommes des bois détruisent dans l'Inde la race illustre du Soleil ; et en Egypte, le brillant Osouris expire sous les coups de Typhon, le destructeur et le méchant. »

Puis vient encore une véritable petite épopée pour peindre l'invasion des Celto-Scythes.

Voici le début : (V. 4, p. 359.)

Quand une ruche d'abeilles est trop pleine, les jeunes essaims s'envolent aux rayons du soleil matinal et s'en vont plus loin fonder des colonies au bord des clairs ruisseaux, parmi les fleurs dont elles aiment le sucre.

Quand les sauterelles, ayant dévoré toute l'herbe fraîche,

che, ne trouvent plus rien à manger aux lieux de leur naissance, elles s'élèvent au même instant par volees bruyantes, poussées vers le septentrion, comme des nuées épaisses, par le souffle brûlant du désert.

C'était un printemps du premier Age, dès le matin.

Au Midi, le ciel était pur, l'air tempéré, la terre verte et parée, et par moments la grande voix mystérieuse de la nature, confondant ses harmonies en vagues murinures, en brises d'amour, faisait soupirer les jeunes filles, et un feu secret se glissait dans leurs veines et leur cœur battait plus vite.

Et au Nord, l'ours dormait dans son antre, les lacs couverts de neige étaient glacés, le ciel tendu d'un voile grisâtre; un souffle aigu, balançant les pins funèbres, leur arrachait en passant des frémissements plaintifs, puis la terre des Géants reprenait son silence.

Au Midi, les blés étaient entassés dans les greniers du Patriarche et les greniers craquaient sous leur poids, les celliers regorgeaient de fruits, les tonnes réunies d'huile y étaient rangées avec ordre; un pain délicieux couvrait la table du maître, il buvait son vin dans des coupes d'or, et ses troupeaux, conduits par des bergers comme des armées, se répandaient innombrables dans les plaines.

Et au Nord, l'hiver rigoureux avait frappé de mort les troupeaux du Scythe; ses enfants étaient maigres et affamés, et ils pleuraient et criaient; et dans des cabanes ensuées la noire écorce des arbres était le seul pain des Géants.

En ce moment le soleil se leva, salué au Midi par le chant des petits oiseaux et par la voix du barde sublime qui, le premier, fit entendre sur la montagne l'hymne des *Voyants*.

Et la terre des Géants ne vit point la face de l'astre ; elle ne rompit point son silence de mort, le ciel resta nébuleux, et la tempête ayant soufflé, les nuages s'épaissirent et la neige tomba.

La femme du Géant l'engage à la lutte, à la conquête ; le Géant convaincu brandit sa hache de fer,

Et le cri guerrier relentit de cabane en cabane dans la terre des Géants, et jusqu'à la nuit et durant la nuit, on n'entendit que ce cri mêlé au bruit des tempêtes : Allons !

Et le lendemain cent mille partirent ; et, le neuvième jour, neuf millions de Géants étaient en marche pour l'lude, pour l'Ibérie et pour l'Afrique.

Et à la tête de chaque armée marchait un Géant fort et puissant qui s'appelait Roi ; mais les Géants étaient encore des hommes libres.

Et à chaque halte, ils plantaient une épée nue en terre ; et s'assemblant autour du Roi, ils délibéraient en commun comme des frères.

Puis, quand ils se remettaient en marche, les dogues agiles bondissaient joyeux, et courant en troupes devant eux, hurlant et aboyant, répondaient aux cris des Barbares.

Et il se livra des combats, homme contre homme, Géant contre *Vogant* ; il y eut des massacres et des batailles.

Tout champ du Midi fut couvert de sang et de ruines, tout fleuve roula dans ses flots des cadavres.

Il y eut des vieillards sans défense égorgés dans leur

lit, des femmes enceintes ouvertes par le fer et des têtes de petits enfants écrasées contre la pierre.

Il y eut des maisons brûlées, des villes prises d'assaut et dévorées jusqu'au ciment par l'incendie.

La conquête produit Typhon, Satan, Ahri-man, Chub, incarnations ou représentations du mal ; en opposition aux noms divins de l'Esprit, Ormusd, Osiris, Chourien et Christ.

Il ajoute : (V. 1, p. 365 et 366.)

Les souvenirs de la longue existence des peuples méri-dionaux vivaient encore dans la mémoire de leurs vainqueurs ; les poètes les célébrèrent dans leurs chants, en y mêlant, sous l'inspiration de leurs préjugés religieux, d'aimables fictions et d'ingénieuses allégories.

L'histoire, plus tardive, ouvrit par ces traditions cosmogoniques, le cours de ses nobles récits.

Ainsi, bien au delà des familles hyperboréennes, dont les physionomies se groupent avec les siècles dans le cadre de l'Age ancien, baignées de sang et de pleurs ou rayonnantes d'une odieuse gloire, la noble et majestueuse physionomie du peuple primitif apparaît dans le lointain poétique, embellie des plus riantes images d'innocence et de félicité.

Chaho, plus loin, cherche à préciser la corrélation entre les castes comme résultat, et la conquête comme origine. (V. 1, p. 571.)

Le fer vainqueur éleva seul une barrière sanglante

entre le peuple cerf, ilote, et ses maîtres vaillants et nobles.

Les siècles firent entrer dans les mœurs ces distinctions que l'abus de la victoire et de la conquête avait établies.

La superstition eut le secret de les rendre sacrées, pour les perpétuer au profit des classes privilégiées, et s'unit étroitement au despotisme dont elle assurait l'empire.

La Royauté prêta au Sacerdoce l'appui du glaive : souvent même un pouvoir unique revêtit ces fonctions impo-santes. (Angleterre et Russie.)

Toute science vint du chef de la Religion, comme toute noblesse venait des rois.

S'il s'agit des Grecs : Chaho voit fleurir l'âge d'or sous le sceptre paternel de Saturne ; puis Jupiter détrône son père, et dote Pandore ; Astrée remonte aux cieux ; la vérité se cache dans un puits (la vérité géologique est au fond de la terre) ; Phaëton tombe, et Prométhée, enchaîné, appelle avec dédain Jupiter le jeune roi des nouveaux dieux. (V. 1, p. 375 et 376).

Avec plus d'exaltation dans le caractère et une raison moins froide, Socrate eût tenté dans la Grèce l'œuvre avortée de Budda et de Zoroastre, reprise avec tout aussi peu de succès par le Samanéen de Nazareth.

Socrate aimait ses concitoyens, respectait sa patrie ; il

parla le langage sérieux de la raison, et obtint pour récompense les huées du théâtre, un procès injuste et la mort.

Pauvre Chaho ; comme le buveur de cigüe, tu n'as pas autour de ton front une auréole prestigieuse vieille de 2,400 ans, ton nom ne fera peut-être que glisser dans l'oubli; mais ne pensais-tu pas à ta vie austère en écrivant ces lignes ?

Adam, symbole des populations du premier âge, apprit à parler en conversant avec Dieu, manifesté par les merveilles de la création. (V. 1, p. 377 et 378.)

Le *Verbe* de l'homme est l'incarnation sociale de l'*Esprit* divin, et la première, la plus sublime Révélation de Dieu.

Il a été dès l'origine du *Temps*, et sera dans les siècles jusqu'à la fin, la lumière de toute chair et de tout homme venant au monde.

Le plongeur adroit va chercher la perle au fond des mers; il voit luire le diamant comme une étoile, dans les noires profondeurs de l'Océan.

L'argent pur se cache dans un plomb grossier, le cuivre recèle un or brillant; mais il faut creuser bien avant dans la terre, ou descendre au sein de l'onde, pour conquérir les bijoux et les métaux précieux.

Ainsi, l'esprit de l'homme en creusant la paroie, au moyen de l'analyse et de la définition, vient à bout d'en

extraire des élincelles lumineuses et des rayons inspirateurs.

Après avoir décrit les splendeurs du second âge, Chaho montre l'invasion. (V. I, p. 381.)

Il y eut chose, il y eut guerre, il y eut invasion ; et ce furent les hordes boréales dont le torrent dévastateur sema partout le sang et les ruines, la servitude et l'ignorance, depuis les froides steppes de la Seythie jusqu'au désert brûlant du Sahara.

Et alors fut la *Nuit*, alors *Babel* : c'est à dire anarchie, confusion d'idées et de langues, vains efforts pour lancer la réorganisation d'une société nouvelle, universellement harmonieuse et civilisée : magnifique édifice qui devait monter jusqu'au firmament, ayant à son faîte d'or le soleil, et qui partout se trouve encore inachevé, partout en ruines, en Orient comme en Occident, au Nord ainsi qu'au Midi.

Chaho explique la naissance de la littérature allégorique et de la mythologie ; il en montre les dangers. (V. I, p. 387 et 388.)

La pensée des *Voyants*, en changeant ainsi d'expression, subit une métamorphose d'allégorie, qu'il faut signaler pour bien saisir l'esprit de la religion scientifique des Barbares.

Dans tout verbe primitif, le parallélisme des rapports physiques et des relations morales s'établit sur les nômes radicaux.

Chaque mot porte avec lui sa définition matérielle et sensible, et ce langage vivant est aussi parfait et vrai qu'il est simple et naturel dans l'homme créateur.

Que le *Voyant* exprime avec le même mot légèrement modifié, le soleil, le jour, la lumière, la vérité, et qu'appliquant une même épithète au blanc soleil et à un agneau, il dise *Agneau ou Christ*, au lieu de *soleil*, et *soleil* au lieu de *vérité, lumière, civilisation*, il n'y a point là d'allégorie, mais des rapports vrais, saisis et exprimés avec inspiration.

Mais quand les Enfants de la *Nuit*, disent, dans leur dialecte incohérent et barbare, *soleil, jour, lumière, vérité, agneau*, le rapport savant, si nettement exprimé par le verbe primitif, s'efface et disparaît, et par la simple traduction, l'agneau et le soleil deviennent des êtres allégoriques, des symboles.

Remarquez, en effet, que le mot *allégorie* lui-même signifie, en définition celtique, *changement de discours, traduction*. L'observation que nous venons de faire s'applique rigoureusement à tout le langage mythologique des Barbares.

Les *Voyants* se servaient du même radical inspiré, pour exprimer la *nourriture* et l'*instruction*. La science de la vérité n'est-elle pas la nourriture de l'âme ?

Ainsi, le rouleau de papyrus ou de biblos dévoré par le prophète Ezéchiel; le petit livre qu'un ange fait manger à l'auteur de l'*Apocalypse*, les festins du palais magique d'Asgard auxquels Gangler est convié par *Har* le sublime; la multiplication merveilleuse de sept petits pains racontée par les évangélistes nazarıéens; le pain vivant que Jésus-Christ fait manger à ses disciples, en leur disant, *Ceci est mon corps*; et une foule d'autres traits mylénologiques ne sont qu'une répétition de la même allégorie,

Il explique Zoroastre, les prêtres égyptiens, les Brames, les Mages et les Droides, en montrant les allégories et les rapports savants exprimés par les mots pris à la lettre et donnant lieu à la mythologie.

Tu aimes bien l'allégorie, Chaho ! et cependant, tu as su de main de maître expliquer les inconvénients de cet habillement de la pensée !

Ainsi, le Globe terrestre étant représenté par un œuf, et les prêtres de l'Egypte ayant placé cet œuf sur les lèvres du dieu Kneph (intelligence), comme symbole, « le barbare s'imagina que Dieu avait vomi l'œuf monde par la bouche. »

Le nom Kneph signifie *plume*, emblème de la fugacité aérienne.

Plus loin, à propos des superstitions, Chaho s'exprime ainsi : (V. 4, p. 396.)

Que faut-il faire pour aller au Ciel ? demande l'Indien sur les bords du Gange. Prendre la queue de la vache, répond en ricanant le Brame imposteur.

Que devient l'*Esprit* de l'homme après sa mort ? demande encore l'Indo-Seythe. Il revient à sa source, qui est le sein de Dieu même ; il rentre dans l'unité de la vie éternelle, répond le Sômanéen, disciple de Budha.

Le Barbare, sans se douter que cette belle expression

désigne la plénitude de la spiritualité divine et l'activité féconde du principe lumineux, se représente aussitôt une existence individualisée, sous une forme distincte, en dehors de l'incarnation générale.

Les récits poétiques de la virginité terrestre, les souvenirs du premier Age, la prophétie de la transfiguration sociale que l'humanité doit subir, achevant d'exalter et d'égarer son imagination, il rêve des cieux plus lointains, une lumière plus pure, d'autres soleils.

L'Iroquois transporte dans ce séjour enchanté, son canot imperméable, son casse-tête et ses manitous; le Grec et le Romain leurs palestres, leurs chars, leurs fêtes olympiques; le Calédonien sa lance et son bouclier, son dogue fidèle, les chants ossianiques de ses bardes, mêlés au murmure des bruylères, aux brises sonores de l'oréan, et les batailles fantastiques des ombres dans la région des nuages.

Et puis toujours glorifiant le *Midi*, il ajoute :
(V. 1, p. 398.)

Mais si l'homme artiste du Midi, personnifié dans *Pygmalion*, devint éperdument amoureux de la nymphe virginale, éclose belle et vivante sous le ciseau du sculpteur, jamais on ne le vit trembler devant son œuvre, et dégrader, par un culte fétichiste, la puissance de son génie créateur.

Cherchant à suivre les transformations du polythéisme, il montre successivement: Moïse, puis Zoroastre, fils de Dogdo la chaste ma-

trone, dont il raconte la vie, etc., et il ajoute : (V. 1, p. 414.)

A côté de Zoroastre, au dessus de Krisna, de Mahomet et de Moïse, les *Voyants* placent Jésus-Christ.

Au sujet de la démonologie, Chaho s'exprime ainsi : (V. 1, p. 420 et 421.)

Les déités infernales allégorisent fréquemment les passions viciées que le contact d'un milieu social corrompu met en fermentation chez l'homme ; et ce point de vue fait mieux ressortir encore l'étrangeté d'une erreur qui peuple le ciel et la terre de vains fantômes, pour expliquer les phénomènes que le sentiment, l'observation et l'intelligence nous montrent si visiblement, soit comme causes, soit comme effets, dans l'homme social et dans l'harmonie de la *Natura*.

Le Voyant, ainsi que Zoroastre et Jésus-Christ, a le pouvoir de chasser les diables et de guérir les possédés d'esprit. Il lui suffit pour cela de lire le livre de vie et de science, dont il a tracé les premiers feuillets ; il n'a besoin que de prononcer des mots véridiques. En d'autres termes, les démons s'envolent de l'imagination au bruit de la parole divine, les diables s'évanouissent devant l'explication de la haute mythologie, par les langues, par la science et par l'histoire.

Il précise l'explication de nos mythes occidentaux, et revient ensuite aux prophéties

des voyants, c'est-à-dire aux indications résultant de la science de cet âge. (V. 1, p. 433, 434.)

L'Esprit avait dit aux *Voyants* que le genre humain et l'homme sont soumis aux mêmes lois, bien que le premier ne soit qu'un être collectif; et que les phases de leur existence, traçant des cercles inégaux, ne laissent pas de conserver entre elles toute l'exactitude d'une proportion géométrique,

N'ont ils pas la même naissance et la même fin?

La société a pour mère la nature et se couronne de fleurs au berceau : sa mort est la dissolution, et l'abîme du feu central, sa tombe.

Mais avant de mourir elle aura déposé sur divers points du Globe les germes de la société à venir, qui doit naître des montagnes, peuple primitif d'Aborigènes et Patriarches, ou de Géants, enfants de la terre.

Pour l'homme et la société l'enfance est la même, âge d'ignorance aimable et de naïveté sublime, où la pensée se fait jour et s'exprime par la parole.

L'enfant apprend de sa mère à parler, la société se crée un langage inspiré de la nature. Pour tous deux il est un âge de fermentation morale où l'intelligence, faute d'étude et d'observation, s'alimente des rêves d'une imagination mobile, déréglée, un âge de passions orageuses qu'il faut traverser pour entrer dans l'âge viril.

La vie de l'un et de l'autre est en rapport exact avec le temps de sa croissance.

L'homme met à croître vingt ans, et peut durer un siècle; la vie de la société embrasse, d'un Cataclysme à

un autre, une durée de soixante mille ans : le genre humain entre, par conséquent, à douze mille ans révolus dans son âge d'homme, après quatre ères parfaitement égales, qui sont les quatre lustres de sa jeunesse.

Et voilà sur quelle inspiration de l'*Esprit* les *Voyants* s'appuyèrent pour calculer en prophètes que le rétablissement de l'ordre social et le triomphe définitif de la lumière sur les ténèbres s'accomplirait au quatrième Age.

Ces quatres ères ou quatres âges sont prédits par Daniel, dans le songe du Roi de Babylone, et dans deux visions. Zoroastre, sur ce point, est très-précis.

Nous ne pouvons que recommander aux futurs lecteurs de Chaho une extrême instance sur tous ces points considérables.

L'apocalypse en entier n'est que le commentaire allégorique, poétique, au tour oriental de toutes ces vérités.

Ne faut-il pas se défier énormément de ces fantastiques échafaudages d'une science trop jeune pour avoir pu tout préciser et doit-on accorder créance à des rêves, quelqu'accords qu'ils puissent offrir ? que le lecteur réponde.

A ce point nous trouvons une affirmation fort grave qui peint bien le tour un peu illuminé de l'esprit de Chaho. (V. 1, p. 455.)

La Vérité ne saurait attendre, pour s'ériger en corps

de science, que la Lumière renaissante nous ait éclairés, à l'aide des siècles, sur les lois providentielles de l'humanité.

Nous ne saurions laisser passer inaperçue des lignes aussi graves. Nos pas sont réguliers et sûrs depuis 200 ans à peine, précisément parce que les hommes ont reconnu la nécessité d'en référer à chaque instant, pour la vérification des conceptions les plus puissantes, à la pondération lente et séculaire de la précision. Ne quittons point le sentier étroit, rocailloux, pénible, qui assure la sécurité de notre marche si lente, pour recourir à des moyens ailés et prestigieux, mais qui souvent ont égarés nos pères.

Voici, du reste, ce que Chaho prête aux VOYANTS, et nous disons *préter* avec intention : (V. 4, p. 458.)

Aux *Voyants* seuls qui ont signalé, des hauteurs divines, sur les lointains de l'avenir et du passé, le point de départ et le terme du pèlerinage terrestre, et découvert entre les précipices et les écueils une route commode et fleurie, il appartient de rallumer le flambeau et de marcher à grands pas, bardes et prophètes, devant l'humanité.

Toute synthèse rationnelle ou symbolique a pour sommet de doctrine la solution allégorique ou positive des questions suivantes :

Quelle est la loi de l'individualité générésique ou terres-

tre, dans l'ordre de sa création, de sa conservation et de ses rénovations périodiques ?

Quels sont les rapports et les parallélismes de cette loi générale du Globe avec le cercle d'animation qui lui est immédiatement inférieur et subordonné, c'est-à-dire avec l'espèce humaine considérée comme être collectif ?

Quelle est la loi naturelle, nécessaire, primitive, organique, divine, de l'homme et de l'humanité ; et comment faut-il définir ce dualisme d'harmonie et lumière sociale qui résume le Bien ?

Que faut-il comprendre par la chute de l'humanité dans la servitude et les ténèbres ? en d'autres termes : Qu'est-ce que le Mal ?

Sous quelle forme doit s'accomplir la transfiguration sociale ou régénération, et sur quelle base de chiffre tellurien faut-il établir le calcul proportionnel des prophéties patriarciales sur les Ages humanitaires ?

L'humanité, considérée comme individu social et collectif, n'a-t-elle point une vie déterminée, avec ses périodes d'enfancement, de renaissance, de jeunesse, de virilité et de décrépitude ; et, dans ce cas, quel est le chiffre de cette vie, subordonnée aux rénovations périodiques du globe terrestre ?

Enfin, sur quel point précis de l'espace et du Temps gravite l'humanité de notre Age ?

Ces questions fondamentales de la plus haute généralisation philosophique, tout seul et le premier, le Voyant les a posées et résolues au point de vue rationnel.

Cette page seule témoignerait de la hauteur des vues de notre brillant écrivain.

Notre réflexion de plus haut semblerait vo-

lontiers s'accorder du voisinage de cette autre citation ; il s'agit de l'homme : (V. 1, p. 464 et 465.)

Il ne sait voir que la société actuelle, les hommes qui l'entourent et le petit nombre de siècles dont son histoire embrasse les souvenirs souvent imposteurs. Il se prend lui-même comme un fait immuable, et place le vrai et le possible des destinées humaines entre le passé qu'il ignore et l'avenir qu'il ne sait point prévoir.

Semblable à ces insertes éphémères, dont la vie est une révolution de soleil ; qui croiraient l'univers livré au néant et au désordre, pour quelques vapeurs dont se serait obscurcie la lumière du grand astre, pour un orage qui aurait troublé la sérénité de ce jour fugitif marqué par leur fragile existence.

C'est encore la fable des fourmis.

Et pouvons-nous sans multiplier les précautions, accorder quelque créance à chaque révélation particulière de cet être si fragile et si mobilisé ?

Plus loin, à propos de la fin de l'homme, Chaho parle ainsi de l'inquisition : (V. 1, p. 471.)

Les bûchers qu'ils allumèrent dans la patrie des anciens Ibériens n'ont-ils pas dévoré plus de quarante mille victimes ?

Cette horrible institution était une contradiction fla-

grante avec leur Dieu qui punit et récompense dans l'éternité de l'avenir.

A propos de l'exagération du mysticisme :

* * * * *

Sois pauvre, humble, résigné, souffreteux; bénis les plaies, réjouis-toi de ta lèpre, et ne détache point tes yeux de l'Elysée éternel qui t'est promis en récompense d'une vie de misère et de douleurs.

Il analyse, à son point de vue, le livre de Job. Ici nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer le lecteur au travail de M. Ernest Renan.

* * *

Les chapitres suivants sont formés par une succession d'allégories, petits poèmes isolés, séparément complets, mais incompréhensibles en dehors du point de vue particulier de notre auteur. Ces allégories, sous des formes toujours neuves, des images splendides et variées, ne font que reproduire toutes les explications précédentes.

A ce point, notre tâche se simplifie beaucoup; nous citerons en n'ayant que l'embarras du choix; nous ne craignons pas de choisir mal; tout est beau.

Dans un coup d'œil général, Chaho reproduit les explications relatives aux concordancess des symboles antiques : « les mots *mythes* et *matérialisation* sont synonymes dans les dialectes des enfants de la Nuit. » (V. 2, p. 4)

Les *Voyants* avaient étudié d'un œil investigator les lois des êtres dans l'ordre de leur individualité, et l'enchaînement de leurs rapports avec l'harmonie du Grand-Tout.

Ils s'étaient élevés ainsi jusqu'à la loi universelle, la cause permanente, première, qui est Dieu, le Iao.

Le Barbare, frappé de cette admirable variété de phénomènes naturels dont il ignorait les lois intimes et le jeu mystérieux, déisia les causes secondes : il en fit autant de *dews* ou de génies, depuis le *dew*s qui gouverne le tonnerre jusqu'au *dew*s qui fait éternuer, et que le Persan invoque dans ses prières.

Tout *dew*s idéal, ramené à la corporeité du mythe, déclle un emprunt fait par les prêtres des Barbares au verbe méridional primitif.

La preuve de cette assertion sera quelque jour, de la part du Voyant, l'explication comparée de tous les mythes connus dans la religion universelle.

Il voit l'homme, ouvrant par la science l'œuf géodésique et montrant au Barbare, à la place du dragon, le lac du feu intérieur. (V. 1, p. 8.)

Et ce sera là la victoire d'Œdipe sur le *Sphinx*, dont le prix est une couronne.

Et l'esprit du Barbare étant illuminé, sera délivré du Serpent; le diable, le dragon, sera tué, mourra, s'évanouira dans son imagination. Où l'erreur n'est plus, la vérité reste : allégorie imaginée par Budda l'Indien, renouvelée par l'école israélite et dont le Voyant s'est fait l'application à lui-même, pour mieux en faire ressortir le sens caché.

Puis, plus loin, il semble faire allusion, sans le citer, à ce livre des *Guerres de Jéhovah*, dont nous avons déjà parlé. (V. 2, p. 8.)

Le livre de la Loi, le livre de vie dont il est souvent fait mention dans les anciennes cosmogonies, désigne la littérature des *Voyants*.

La Bible des Juifs, les Védams indiens, le Zend des anciens Parses, les Evangiles saïmanéens et chrétiens, le Koran lui-même, ne sont que des abrégés allégoriques puisés à des sources primitives par les civilisateurs des Enfants de la Nuit.

L'allégorie de l'*orphelin* est encore un poème véritable, coupé de temps à autre par des digressions, où Chaho semble se mettre hardiment en scène sous une forme orientale.

L'*orphelin*, sûr que la vérité est cachée dans les entrailles de la terre (géologie ou ori-

gine de l'histoire, ou source des prophéties apocalyptiques), creuse avec ardeur, malgré *Chub* et les *Darwands* ou les *dews*. (V. 2, p. 10 et 11.)

Il avait juré, dans son cœur d'enfant, de chercher la vérité pour la dire aux hommes jusqu'à mourir, et mourir de toute mort.

Il n'ignorait point que le présent est comme l'air subtil qui n'a point de consistance, et que les choses à venir ne peuvent se réfléter aux yeux de l'homme que dans les profonds lointains du passé.

L'orphelin trouve enfin la vérité, la délivre du dragon emblématique, et reçoit le baiser d'amour qui est le prix de son destin. (V. 2, p. 15.)

Tu écriras (c'est la vérité qui parle) sur mes genoux le livre de vie, et tu laisseras tomber dans la nuit de l'Age, comme un météore agréable aux yeux, le symbole des *Voyants*

Au nom de Dieu.

A tous les enfants des hommes qui peuplent la terre, paix, lumière et liberté.

L'eau du fleuve poursuit son chemin, le temps s'écoule, le troisième Age depuis le Déluge a dépassé la moitié de son cours... il roule, pénible... Heureux l'avenir !

Que celui qui lit comprenne bien ce qu'il lit : le règne

de la vérité commence, les prophéties des *Voyants* vont s'accomplir.

Enfants de la *Nuit*, le Septentrion est noir, mais le Midi se fait moins sombre. *Ormusd* darde ses flèches divines sur *Ahriman*,

Les flèches d'*Ormusd* tracent dans les ténèbres des sil-
lons lumineux : chacune d'elles perce un *dewā*, et reste
sur lui comme un point de clarté.

Les ombres roulent comme des vagues amoncelées :
un souffle puissant les resoule de plus en plus vers le
Nord.

Enfants de la *Nuit*, le temps approche : les *Voyants* vont entrer dans leur gloire, et, colombes légères, les messagers de l'esprit ont glissé dans les oreilles intelligentes des mots mystérieux. Soyons prêts.

Le sépulcre d'*Osiris* s'agit et trémble avec des frémissements aériens, comme le tissu soyeux où le papillon se débat impatient de sortir au jour et de déployer ses ailes.

L'œil de *Brama* s'est ouvert : le feu jaillit de sa pru-
nelle. *Brama* a dormi son sommeil.

Il n'est plus ce ciel fantastique et noir où pendait, immobile, un fanal morne et sanglant, un soleil d'erreur autour duquel les oiseaux de la nuit voltigeaient d'une aile pesante.

Le jour se lève, le vrai ciel apparaît haut et serein ; le vrai *Christ*, le *Christ* de nos pères, l'agneau des bergeries célestes inonde la terre d'ineffables clartés.

Oh ! que la *Nuit* a semblé longue et cruelle au petit nombre des *Voyants*, lorsque enveloppés du manteau noir ils erraient tremblants dans les ténèbres, et que le pâle fanôme du crime, avec des hurlements entrecoupés et des

rires d'enfer, marchait à leurs côtés et pas à pas les suivait, armé du fer et du tison !

Lorsque solitaires dans la patrie des ruines, cachés sous les tombeaux de leurs aieux, ils soupiraient après la délivrance et mesuraient la longueur des heures aux clepsydres du souterrain !

Salut, fraîche aurore du jour nouveau ! Le coq chante, les *dews* ont fui, le chien nocturne de *Hela*, l'aboyeur rentre dans sa caverne.

Dans plusieurs passages déjà, Chaho avait attaqué avec force les paroles d'un Croyant ; ici nous avons à regretter le ton amer de son agression qui termine un paragraphe intitulé *les Martyrs.* (V. 2, p. 17, 18, 19 et 20.)

Si vous voyez un homme chargé de fers, bâillonné, torturé, puis brûlé vivant sous le soleil au bruit des cautes, par les prêtres, ne dites point avec les enfants de la Nuit : Celui-là était un méchant qui voulait abolir les autels du Christ, les autels de la patrie.

Car peut-être est-ce un agneau qui est entré en jugeusement avec les loups, et s'est vu condamné parce qu'il ne s'asseyait point aux banquets de l'erreur et se nourrissait du pain de vie en science et en vérité, comme tous les hommes sont appelés à le faire au jour de la régénération, quand ils auront été faits voyants et enfants de Dieu par la lumière du vrai Christ.

Là où il n'y a pas de liberté, il n'y a pas de patrie : là où sont les autels, il n'est point de liberté. Les voyants ont en horreur la nuit et les mystères du temple.

Si, durant les guerres de religion, vous voyez le fer

pris sur l'autel sacrifier tout un peuple comme un seul homme, et des prêtres forcenés exciter les combattants au carnage et crier : Tuez ! tuez ! puis les chiens se repaître à l'écart des cadavres de jeunes filles... ne dites point : Ce peuple était un peuple sacrilége, impie, qui a mérité son sort.

Car peut-être est-ce la nation vierge et pure des *Voyants* qui a resurgi de la nuit comme un flambeau pour éclairer dans l'avenir la régénération sainte des peuples par la lumière et par la liberté.

Tout est *dews* sur la terre hormis le Dieu des *Voyants*, le *lao* sublime ; et si dans le *Christ* vous voyez autre chose que le soleil, vous adorez un *dews*, un fantôme, comme tous les enfants de la *Nuit*.

Il y eut dans l'Age passé une ville fière de ses lumières ; et ses habitants étaient intelligents, spirituels et braves.

Et ils se vantaient d'être vraiment libres : mais ils ne l'étaient point ; car ils n'avaient chassé que les tyrans.

Et dans cette ville vivait un homme de bien et de paix, irréprochable dans sa vertu, ami de ses frères et de son pays, un *Voyant* appelé Socrate.

Il méprisait les *dews* que les prêtres faisaient adorer au peuple et adorait en son cœur le vrai Dieu : il ne faisait point de sacrifices et ne déposait jamais d'offrande sur l'autel.

Comment aurait-il échappé à l'implacable ressentiment de ceux qui ont fait l'autel, qui le servent et qui en vivent ?

Le juste se vit mis en jugement et condamné par ses concitoyens à boire la ciguë, suivant les *lois de la République*.

Où courent-ils donc ces hommes stupides qui suivent un faux prophète parce qu'il a dit : Mort aux Rois !

Y a-t-il d'alliance possible entre la lumière et les ténèbres, entre *Ormusd* et *Ahriman* ? et qu'espère la liberté de ses plus mortels ennemis ?

Brûlés dans leur chair, sous les tyrans, les *Voyants* au^{*} ront-ils pour breuvage la cigüe, dans la libre servitude des *Enfants de la Nuit* ?

Est-ce donc là le Progrès ? et jusqu'à quand sera différé le salut ?

Qu'il nous apprenne, le *Croyant*, en quoi nos prêtres christicoles diffèrent des autres dont le Nazaréen a dit : Race de vipères !

Et s'il ne pent nous l'apprendre, qu'il mette sur son cœur sa main d'homme..., qu'il songe au Nazaréen..., à Socrate..., puis change d'habit ou se taise, sans blasphémer la liberté.

Hélas ! il s'est tu et a changé d'habit. Nulle croix ne marque sur la fosse commune la place où reposent les restes du vieux prêtre !

Plus loin. (V. 2, p. 21.)

Les *Voyants* marchent au grand jour des civilisations populaires ; ils proclament d'une voix d'airain les droits des nations et de l'homme, la loi des sociétés, et déroulent au soleil le drapeau sans tâche de leurs ancêtres.

Le bardé s'enthousiasme. (V. 2, p. 24 et 25.)

Réjouissez-vous, peuples! Enfants de la terre, chantez!

Le jour de la lumière approche. L'heure de la liberté va sonner.

Déjà, sanglants météores, brillent dans le ciel les signes formidables qui annoncent les saisons de l'humanité.

Le troisième Age doit finir par la *Tempête* et le *Jugement*.

L'alliance des hommes forts et lumineux enfantera le salut.

Les *Voyants* ont reparu. Le peuple de Dieu ressuscite.

Des Bardes et des Prophètes se lèveront sur les Pyrénées, au haut de l'Atlas et sur les montagnes d'Orient et d'Occident.

La voix de Makana s'est déjà fait entendre, une voix d'Europe a répondu.

La patrie de Budda et celle de Zoroastre gardent encore le silence.

L'Amérique attend son Libérateur.

Ecoutez gronder dans le lointain les murmures avant-coureurs de l'ouragan.

Ne sentez-vous pas le vent du Ciel?

L'*Esprit* va descendre.

Pense-t-on que la tourbe impure des Pharisiens et des sophistes soit digne de recevoir et d'incarner ses langues de feu?

Plus les éclairs qui sillonnent notre horizon nébuleux seront vifs et larges, plus, au milieu des visions fanfaronnes dont une longue barbarie a fatigué les peuples, il faut craindre une grande perturbation des âmes et un grand éblouissement des intelligences.

C'est aux têtes les plus sublimes qu'il appartient de concevoir la vérité.

C'est des fronts olympiens que la sagesse doit sortir toute armée, comme autrefois *Minerve* du cerveau de *JUPITER*.

KRISNA le *bon* et **CHUWA** le *méchant* vont entamer la lutte. (V. 2. p. 30, 31, 32 et 33.)

KRISNA. — Que me veut le génie des ténèbres ? Qu'il s'éloigne, et mandit soit-il.

CHUWA. — Le ciel créa les deux génies. *Krisna*, c'est la mort que je t'apporte, c'est la guerre.

KRISNA. — *Krisna* est immortel, sa gloire impérissable ; son nom lumineux est écrit au firmament.

CHUWA. — Le Dieu suprême t'a donné la beauté, *Krisna* ! J'ai reçu la force en partage. Tu as produit le bien, je ferai le mal. Tu es surnommé le *Bon* et je suis appelé le *Méchant*. Mon nom est inscrit aux *Enfers*.

Maintenant je viens habiter la terre des hommes. Je serai Roi.

KRISNA. — Un bouclier fragile est le trône où tu vas l'asseoir; ton sceptre est un glaive qui sera brisé. Ton règne n'embrassera pas deux Ages. Fuis, va t'ensevelir dans les ténèbres qui furent ton berceau, et ne suscite point la guerre ; tu seras détruit.

CHUWA. — Après le triomphe, le néant. L'orgie effrénée, puis le sommeil de la grande nuit. L'ivresse du sang et de l'orgueil, por à foison, le plaisir par torrents, la suprême puissance, enfin la mort; tel sera mon destit : il est digne d'euvie.

A moi donc ta place, ô Krisna! A moi la femme, objet de ton amour.

KRISNA. — L'étoile de mon cœur brille parmi les astres, ton souffle impur ne l'obscurcira point.

CHUWA. — L'étoile de ton cœur n'a-t-elle point nom *Marie*? Les peuples de ta race ne l'appellent-ils point *Ouriz*?

KRISNA. — Le père du mensonge a dit vrai cette fois.

CHUWA. — J'aime la vérité quand elle est cruelle et la lumière quand elle est blessante, ô Krisna!

Réponds-moi.

Le nom de *Marie* ne désigne-t-il pas la mer dans la langue de mon peuple? Celui d'*Ouriz*, donné à la femme dans le dialecte de ton peuple, ne désigne-t-il pas l'élément fluide et l'eau? N'est-il point écrit que *Vénus* sortit de l'écume de la mer, et le nom de la déesse n'exprime-t-il pas l'Océan?

KRISNA. — Le père du mensonge parle encore selon la vérité.

CHUWA. — Tu le vois, ô Krisna! j'ai pénétré la nature de la femme terrestre. J'ai démêlé ses instincts et les tendances de son incarnation.

La femme ressemble à l'élément fluide dont elle porte le nom.

L'onde perfide s'agit sans cesse et obéit à tous les caprices du vent; elle cède à toute impulsion et se répand de tous côtés.

Elle réfléchit tous les objets, et chacun peut s'y mirer avec complaisance.

Tantôt elle brille au soleil unie comme un cristal, puis soudain se trouble et devient orageuse.

L'astre des nuits exerce sur elle une influence magnétique.

L'onde fugitive glisse entre les doigts qui ne peuvent la retenir. Un grain de sable qui tombe à sa surface la pèse jusqu'au fond.

Telle est la femme, ô *Krisna*!

Je m'endormirai pour une nuit sur le sein de cette mer trompeuse. J'enfanterai les monstres qui peupleront ses profondeurs.

KRISNA. — Ma bien-aimée est comme une goutte de rosée. Son cœur a toujours été transparent pour moi.

Je suis sans inquiétude; tes menaces ne me troublent point.

Ma bien-aimée est une colombe lumineuse. La puissance séductrice du serpent n'agira point sur elle; elle vaincra le magnétisme de son regard fascinatour.

Ma bien-aimée est une blanche brebis qui porte les clochettes du Bon-Pasteur, et leur tintement harmonieux chasse les *darwands*, enfants de la Nuit.

Ma bien-aimée est une chevrette sans tache qui n'éprouve point de vertige. Je la compare aux gazelles d'Orient, qui tombent à la première brutalité qu'on exerce sur elles, et qu'un sentiment triste fait soudain mourir.

Ma bien-aimée est la femme forte et parfaite. Si jamais elle sent avec effroi son âme qui se trouble et sa pensée qui s'égare, l'instinct d'un amour céleste viendra l'éclairer. Elle entendra la voix mystérieuse de son *Christ*, et se prosternera devant le Dieu.

Ma gazelle se précipitera dans le noir abîme, plutôt que de devenir la proie d'un loup infect et ravisseur comme toi, *Chuwa*!

Ma colombe tombera morte sur la terre ou prendra son vol vers les cieux.

Voyons, lecteur, est-ce beau?

Tu me remercies; c'est bien. J'accepte tes actions de grâce, je les mérite.

Mais, entre nous, si tu lisais tout le livre? D'honneur, les beautés y fourmillent!

L'orphelin prend la parole : (V. 2, p. 34.)

• • • • • Bardé né sur la montagne, il chante la république et la civilisation des anciens jours.

• Sa bien-aimée est un fruit délicieux, une incarnation parfaite et sans tâche. Son front pur brille d'un doux éclat, comme l'étoile matinale sur l'horizon des mers. *

Et la Vérité lui dit : (V. 2, p. 35.)

• • • • • J'aime mon bien-aimé, j'en suis aimée.

• Sa raillerie est cruelle comme le bec tranchant du vautour, et l'inspiration est pour son esprit comme la juventut divine du Prophète, la blanche *Elborak*, toujours prête à recevoir son cavalier.

• Sa course dévore l'espace.

• Les siècles devant lui sont comme des grains de sable semés sur son chemin; chacun de ses pas géants égale la distance qu'embrasse une vue perçante; chacun de ses élans franchit un horizon. *

Qui de nous ne se rappelle les vers du poète :

« Il n'a qu'à dire un mot pour couvrir leurs voix grêles,
Comme un char en passant couvre le bruit des ailes
De mille moucherons. »

L'orphelin résiste au conseil d'un faux sage qui s'exprime ainsi : (V. 2. p. 29.)

Des intentions louables, une mission noble et sainte, un enseignement vrai; voilà donc les roseaux fragiles sur lesquels tu mets ton appui?

Jeune imprudent, tu'as mérité déjà la robe blanche et le titre de fou.

Je te dirai ce qu'Alexandre-le-Grand écrivait à son maître Aristote, le plus célèbre des philosophes qui professait la doctrine intérieure :

— « N'enseigne pas au vulgaire les vérités qui sont notre partage exclusif; car, si tu fais participer la plèbe à ces hautes initiations, en quoi lui serons-nous supérieurs? »

C'est ainsi qu'un musicien distingué disait à M. Chevé : Hé ! mon Dieu, Monsieur, vous voulez apprendre la musique à tout le monde ! Mais quel mérite y aurait-il alors à être musicien si tout le monde pouvait l'être ?

Au faux sage, l'orphelin répond : (V. 2. p. 40.)

— « Les vents sifflent au haut des montagnes et sur

les grands bois, comme des dragons se livrant un combat furieux.

La mer riante et paisible tire de son sein profond des brises qui remplissent l'air et des soupirs qui montent jusqu'aux astres.

L'Océan irrité couvre du bruit de ses vagues et du fracas de ses ouragans les éclats redoublés du tonnerre.

Le petit ruisseau gémit et murmure sur les cailloux argentés.

Ainsi tout être dans la création a son verbe et son harmonie; et l'homme, doué d'intelligence et de parole, ne saurait rester muet.

L'aigle crie au plus haut du firmament, et le roitelet file, à l'ombre d'un petit buisson, des gazouillements harmonieux que l'on distingue à peine.

Le rossignol qui chante, la nuit, à la cime d'un peuplier, prend-il garde si la mélodie de sa voix attire les hiboux dont il devrait craindre la serre infeste et le bec crochu?

Ainsi j'ai dans la tête un oiseau lumineux que je ne puis empêcher de déployer ses ailes, et dans la poitrine un chanteur divin qui ne se taira qu'à la mort.

Tout est à lire, tout est remarquable de lyrisme; sous chaque phrase l'on sent battre un cœur chaud et l'on ne peut qu'admirer une conviction aussi ardemment servie par un talent aussi pur et une érudition aussi complexe.

Nous avions promis de ne jamais dire : Ces pages sont belles! — Lecteur, sois bon et pardonne.



Chahé s'occupe ensuite, et cette fois avec ordre, de l'analyse des moralistes et penseurs chinois. Ici nous ne pouvons juxtaposer une seconde analyse sur le travail déjà condensé de Chaho. Chaque lecteur pourra facilement se procurer ce que l'on connaît de Confucius et Mencius. La traduction de M. G. Pauthier a servi à notre auteur.

Nous nous contenterons d'extraire quelques pensées choisies, de nature à éveiller l'intérêt et la curiosité, à propos de ces penseurs Chinois antérieurs à notre ère de plus de 500 ans.

Dans une lettre à un mandarin, préambule de son analyse, Chaho s'exprime ainsi : (V. 2, p. 59 et 60.)

Je pose donc, comme pierre angulaire de l'édifice social et politique, le travail, la production et l'industrie; au second degré, l'art, la poésie et l'enthousiasme, dont l'incarnation guerrière participe abondamment; au troisième ciel je place la vérité, l'intelligence, la science, c'est-à-dire l'autorité de la Loi, le Gouvernement.

Mon édifice régulier compte donc trois gradins : le premier, en partant du bas, s'appelle *l'Utile*; le second s'appelle *le Beau*; le troisième s'appelle trois fois *l'Utile*, trois fois *le Beau*, trois fois *le Vrai*.

Appliquant cette division à chaque individu, je la résume en trois mots : aptitude, moralité, intelligence.

Sage Mandarin, je plante mon échelle sociale en terre,

je l'appuie sur le firmament et sur l'épaule de Dieu ; les hommes *Voyants* et libres que j'ai faits s'en servent pour monter et descendre, comme les Anges dans le songe mystérieux et dans la vision du Patriarche.

Le lecteur pourrait-il nous blâmer si nous osions parler de la magnificence de ce langage ?

Voici quelques pensées : (V. 2, p. 71.)

•
* Celui dont le cœur est droit et qui porte aux autres
* les mêmes sentiments qu'il a pour lui-même, celui-là
* observe la loi morale imposée aux hommes par leur na-
* ture rationnelle : il ne fait pas aux autres ce qu'il ne
* voudrait pas qu'on lui fit. » (Confucius.)

(V. 2, p. 76.)

•
* Il n'y a dans l'univers que l'homme souverainement
* saint qui, par la faculté de connaître à fond et de
* comprendre parfaitement les lois primitives des êtres
* vivants, soit digne de posséder l'autorité souveraine
* et de commander aux hommes ; qui, par sa faculté
* d'avoir une âme grande, magnanimité, affable et douce,
* soit capable de posséder le pouvoir de répandre des
* bienséits avec profusion ; qui, par sa faculté d'avoir
* une âme élevée, ferme, imperturbable et constante,
* soit capable de faire régner la justice et l'équité : qui,
* par sa faculté d'être toujours honnête, simple, grave,
* droit et juste, soit capable de s'attirer le respect et la
* vénération ; qui, par sa faculté d'être revêtu des orne-

« monts de l'esprit, et des talents que procure une étude assidue, et de ces lumières que donne une exacte investigation des choses les plus cachées, des principes les plus subtils, soit capable de discerner avec exactitude le vrai du faux, le bien du mal. » (Confucius.)

(V. 2, p. 79.)

• • • • •
« J'aime et je chéris cette vertu brillante qui est l'accomplissement de la loi naturelle de l'homme, et qui ne se révèle point par beaucoup de pompe et de bruit. » (Confucius.)

• • • • •
« La pompe extérieure et le bruit servent bien peu pour la conversion des peuples. » (Confucius.)

(V. 2, p. 88.)

• • • • •
« Ce que vous ne désirez pas que l'on vous fasse, ne le faites pas à autrui. Faites aux autres ce que vous voudriez que l'on vous fit. » (Confucius.)

Chaho ajoute, en faisant remarquer que Confucius n'est que l'interprète d'antiques traditions. (V. 2, p. 96.)

• • • • •
A quelle haute et lointaine civilisation Confucius ne rapporte-t-il pas notre pensée, lorsque, six siècles avant l'ère

chrétienne, il invoque avec tant de vénération ces sages de l'antiquité chinoise, dont il ne fut après tout que l'humble traducteur ou le servile copiste !

(V. 2, p. 109.)

• • • • •
« Va, lui disait l'homme aux vertus éminentes, éclaire
les populations, montre-leur le droit chemin; fais
qu'elles y accourent d'elles-mêmes et répands sur elles
de nombreux bienfaits. » (Mencius.)

(V. 2, p. 121.)

• • • • •
« Par la loi du ciel et l'ordre des créations, la nature
de chaque chose créée est déterminée et parfaite; elle a
son but providentiel.

« L'eau ne distingue point entre l'orient et l'occident;
mais elle cherche son niveau et coule toujours de haut
en bas, en vertu de sa pesanteur et de sa fluidité.

« La nature de l'homme est essentiellement bonne; tout
homme, naturellement, est bon, comme l'eau coule na-
turellement de haut en bas.

« Si vous comprimez l'eau avec la main, vous la faites
rejaillir jusqu'à lui faire dépasser la hauteur de votre
front: qu'un obstacle la fasse refluer vers sa source,
vous lui ferez franchir les montagnes, d'un jet capri-
cieux: vous pourrez la lancer jusqu'aux nues. Appel-
lez-vous cela la nature de l'eau? Non; c'est de la
contrainte et de l'art. » (Mencius.)

(V. 2, p. 132.)

• Cherchez et vous trouverez; négligez tout et alors
• vous perdrez tout; c'est ainsi que chercher conduit à
• trouver si nous cherchons en nous nos trésors, l'hu-
• manité, la civilité. » (Mencius.)

Nous nous bornons à bien peu.

..

Les chapitres suivants sont consacrés plus particulièrement aux doctrines et aux livres sacrés de l'occident.

Nous savons par Cooper comment les Indiens du nord de l'Amérique se donnent des noms caractéristiques et symboliques. Depuis Augustin Thierry, nous savons aussi que tous les noms propres des guerriers francs ne sont que des appellations dans le genre de Cœur-Dur, Renard-Subtil, Oeil-de-Faucon, Bras-d'Acier, etc. De même les noms de tous les Anges, Génies, Dews, Darwands, etc., sont des qualificatifs.

Voici quatre ou cinq exemples :

“ *Aldeel*, le serviteur du père; *Adiel*, la couronne du père; *Esriel*, l'auxiliaire du

* père; *Jediel*, la joie du père; *Nathanaël*, le présent du père, etc., etc. *

Voici pour l'évangile : (V. 2, p. 146, 147, 148.)

Bien des siècles avant les Galiléens, le génie de la révélation persane avait dit à Zoroastre : *Au commencement étaient la lumière et la parole inerrée.*

Mais si le Grand-Tout éternel, dans l'harmonie de ses parties innombrables, reflète constamment les conceptions et les pensées de la sagesse infinie, chacune des créations particulières qui incarnent les idées divines, ne jouit que d'une existence limitée et passagère, dans le domaine du temps fugitif. Notre monde sublunaire n'existe point de toute éternité; il a en son commencement, il aura sa fin, comme tous les êtres créés qui naissent et vivent pour mourir. Dieu lui seul est éternel, et avec lui la succession des mondes qui passent comme les vagues d'un fleuve au cercle infini, ou d'un océan sans rivages.

Imaginons un instant le Globe, sorti vierge des mains du créateur. L'homme, tout brillant de santé, de beauté, de jeunesse, dieu sublunaire, auge terrestre, affermit ses premiers pas sur cette terre, berceau fleuri qui deviendra sa tombe; il se recueille, il voit, il écoute: et soudain, quel torrent de sensations! que de merveilles frappent ses yeux étonnés et ravis! quel sublime concert enchanté son oreille! L'oiseau parle, le flot murmure, la forêt profonde jette aux échos les mille cris qui sortent de son sein, mêlés au bruit des vents et des feuillages; au soleil illuminateur du premier jour succèdent les astres silencieux de la nuit; et l'homme, silencieux encore comme le ciel, mo-

dite sur le phénomène de son existence; et dans la nuit de son entendement, où les ténèbres font place à la clarté, la pensée allume ses flambeaux, étoiles mystérieuses du firmament intellectuel qui reflète déjà comme un prisme l'idée de l'immaiusité de Dieu; et l'homme, ivre du sentiment de sa double existence, jette son premier cri d'adoration, sa première parole : cette pensée qui l'éclaire, ce verbe exprimant la lumière qui s'est fait jour en lui, qu'est-ce autre chose sinon la lumière et le *Verbe* de Dieu?

Ainsi, l'Evangeliste, par rapport aux origines éternelles aussi bien que par rapport à l'origine particulière de notre monde, a rendu un témoignage vérifique et facile à comprendre pour quiconque réfléchit : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement avec Dieu.*

La chute de l'homme, dans les idées de Chaho s'explique par la conquête; barbarie ou guerre, conquête ou déchéance sont synonymes. (V. 2, p. 154.)

L'invasion hyperboréenne, qui introduisit la guerre dans l'état social et couvrit le globe entier de sang et de cadavres, n'offrit-elle point dans la lutte des tribus celtiques et méridionales, l'image des bêtes féroces qui se déchirent et se dévorent mutuellement.

L'abrutissement de l'homme déchu, cette ivresse du sang et du carnage qui l'assimilait aux bêtes, furent plus tard envisagés sous un autre aspect, quand la force des armes eut été érigée en droit, quand le vain mot d'une impie et fausse gloire servit à colorer les iniquités les plus criantes,

les atrocités les plus noires, les cruautés dignes de la malédiction séculaire.

Pour reconnaître jusqu'à quel point le démon de l'ambition, des richesses et de l'orgueil, avait égaré la conscience de ce peuple, il suffit de mettre en parallèle le Verbe de ses pères, et les chants forcenés par lesquels les bardes septentrionaux excitaient les Rois et les armées à de vastes conquêtes, à d'horribles et sanglants combats.

Il voit une image et un magnifique symbole dans le mystère de la Vierge-Mère. (V. 2, p. 165.)

Le *Krisna* indien précéda d'environ onze siècles le *Christ* galiléen : sa mère était vierge aussi; et, comme Marie, la lumière d'en haut la rendit féconde. Il est évident que la fable indoustanique, pas plus que la fable juive, ne doit être prise à la lettre.

Ceci nous rappelle cette remarquable pensée des poésies bretonnes :

« Comme la lumière des cieux traverse le pur cristal sans le troubler, de même la maternité traversa la vierge sans la ternir. »

Chaho termine son livre en se drapant fièrement dans son ardente et poétique condition. (V. 2, p. 166.)

Mais, la main sur le livre sacré, prêt à ouvrir les sceaux

qui le rendent si mystérieux, si incompréhensible, nous avons jugé que le moment des dernières révélations n'était point encore venu : d'autres questions de morale politique qu'il importe de résoudre avant tout, nous ouvrent d'ailleurs un beau champ de controverses : et nous laisserons fermés, quant à présent, quelques-uns de ces sceaux terribles qu'aucune main du siècle ne lèvera ou ne brisera sans nous.

Pauvre vaincu ! En face de cette bouffée d'orgueil que certains hommes peuvent avoir le courage de blâmer, nous transcrivons quelques lignes modestes et timides perdues dans la préface : « Et aujourd'hui que nous marquons, d'une main tremblante, les derniers plaus de l'édifice intellectuel, nous rougissons de le voir si mesquin, si imparfait. »

Le gladiateur vaincu, se dressant dans le cirque pour affirmer sa puissance et sa force, nous aurait paru toujours beau. Toujours en face de ce spectacle, César dans le cirque, nous eussions baissé les pouces.



Le second volume se termine par des extraits de la polémique de Chaho.

Cette défense de la philosophie des religions comparées est écrite avec une grande

verve ; mais le travail sent la hâte et la rapidité. Quoique ces pages ne soient point, à quelques égards, dignes de la prestigieuse poésie des pages précédentes, nous citerons quelques passages.

Voici pour l'inquisition : (V. 2, p. 173.)

Maintenant, au sein d'une nation civilisée et que la superstition n'aurait point abrutie, exaltée, mise hors de sens, condamnez un homme au dernier supplice pour une parole, pour une pensée; amenez-le sur la place publique, et brûlez-le, faites-le rôtir vivant. Quel spectacle ! Et qui pourrait le souffrir ? Bourreaux, celui qui va mourir est un homme comme vous, un frère ! Les démons n'entendent point la voix de l'humanité; le bûcher s'allume, une noire fumée s'élève, se dissipe, et laisse voir la victime dans la gêhenné de feu. Entendez-vous ces chairs qui crépitent, ce sang qui fume et bouillonne, ces muscles qui se crispent, se retirent, se rompent sous les âpres morsures de la flamme plus destructive que la dent des dragons et le tranchant de l'acier : voyez-vous cette face convulsive où mille poignants aiguillons marquent en traits visibles l'excès d'une douleur suprême; ces yeux égarés qui roulent sanglants dans leurs orbites, cette bouche d'où sortent des soupirs de feu, un râle étouffé, des cris qui n'ont plus rien d'humain, et ce cou gonflé se tordant sous une noble tête vivement secouée qui frappe l'une et l'autre épaule ?... C'en est fait. Celui qui fut un beau jeune homme, celle qui était une bonne jeune fille n'est plus qu'une statue de charbon.

Qui donc aurait assez peu de cœur pour ne pas applaudir à pareille flétrissure?

Plus loin, Chaho s'exprime ainsi : (V. 2, p. 193.)

L'enfant qui poursuit les papillons dans les prairies, le savant qui étudie la loupe à la main les merveilles de la création divine des infiniment petits, le génie qui devine par la force du calcul la marche des planètes dans les lointains encore inexplorés du firmament, l'artiste dont la main enfante des chefs-d'œuvre imités des chefs-d'œuvre de Dieu, le poète qui improvise des vers sublimes, celui qui les chante, le juge sur son tribunal, le soldat mourant au poste d'honneur pour sa patrie, la jeune fille qui sourit à son bien-aimé, le philosophe plongé dans des méditations austères, l'ouvrier à son atelier, l'écrivain dans son cabinet, tous les travailleurs de la ruche sociale, vous penseur, moi, nous tous, nous sommes les apôtres, les fondateurs, les prêtres, les prophètes de la véritable religion.

Ce sont des pensées de cet ordre qui nous ont enchaîné à la lecture de Chaho.

La beauté du langage, la puissance du style, ne proviennent elles pas de la splendeur du vrai ?

Il parle ainsi à son adversaire : (V. 2, p. 215.)

Vous et moi nous sommes sur la voie de la lumière;

hommes de paix et de bonne volonté, nous savons que quand la vérité descend sur la terre, ce n'est point au fracas des armes, au bruit des clamours, ni sur la flamme des bûchers, ni sur les champs de bataille baignés de sang, jonchés de morts; elle inspire les sages dans le récueillement de leur retraite, — et voilà comment on la peint, nimbe radieux, colonne éthérée, brillant sur le front des saints et des philosophes du désert.

Voici la profession de foi de Chaho, en réponse à son antagoniste : (V. 2, p. 442.)

• • • • •
« Philosophe, articulez donc vous-même, nous le voulons bien, votre nom scientifique :

— Mon nom est le *Voyant*, c'est-à-dire l'ennemi de l'avouable foi, le partisan de la raison pure, le champion de l'évidence.

« Dites-nous quelle est l'idée dont vous êtes l'apôtre ?

— Cette idée est celle de la civilisation naturelle, rationnelle, l'idée de la civilisation primitive qui renait aujourd'hui de ses cendres et brillera sur l'avenir.

« Quelle est la cause auguste et sacrée dont vous êtes le champion :

— La cause de la liberté ; liberté de la pensée, liberté de la conscience, liberté civile, politique et religieuse.

« Quelle est la doctrine qui subjugua votre conviction et vous arma pour sa défense. »

— La doctrine de la vérité.

Cette profession de foi, quoique un peu vague, est splendide par le fond comme par la forme !

Et plus loin, Chaho ajoute : (V. 2, p. 444.)

Et c'est vous qui ploierez le genou devant l'humanité sainte, fille céleste, jetant son dernier cri de liberté et de gloire, écho du Verbe éternel.

Voici les dernières lignes. (V. 2, p. 518.)

Depuis cinquante siècles l'humanité s'égare, à la clarté mystique des lampes du sanctuaire, dans ces régions d'erreur et d'épaisses ténèbres où plane l'ombre de la mort, en attendant le retour du grand soleil et de la véritable lumière. La nuit est le temps du sommeil, des rêves séducteurs et des cauchemars pénibles; elle évoque les spectres imaginaires, les apparitions vaines, et sème avec ses noirs pavots la léthargie ou le délire des folles terreurs. Ainsi l'humanité a dormi, rêvé et marché tremblante, dans le somnambulisme mystique, armée d'une torche prise sur l'autel, durant la longue nuit de sa barbarie, niant avec ses prêtres le soleil et la lumière de Dieu !

Chaho ! Chaho !! Chaho !!!



2012.11.10

CONCLUSION.

Quoique nous n'ayons envisagé qu'une seule des faces du talent de Chaho, quoiqu'il nous reste à rendre compte de ses romans, de ses travaux spéciaux sur les langues, de ses nombreux travaux inédits, le lecteur a maintenant les éléments suffisants pour juger la cause que nous avons évoquée devant son tribunal.

Avons-nous eu tort en affirmant que Chaho était un maître en l'art de bien dire, un maître incontestable et de premier ordre?

Y a-t-il dans l'écrit si important que nous venons d'examiner, assez de preuves de puissance, de sève, d'originalité, d'érudition, de verve, de poésie, de cœur, d'intelligence, pour

que ce soit avec justice que le nom de Chaho soit relevé de l'oubli ?

Chaho doit-il rester ?

Les lecteurs prononceront sur tous ces points. — Ces lecteurs, nous en sommes sûrs, sauront tous, en se rappelant la fable de Procris et Céphale, dégager leur esprit des entraves imposées par les passions, les préjugés, les habitudes, avant que de formuler leur jugement.

Il s'agirait maintenant pour clore cette étude, après avoir écarté la question de la forme, d'établir quelles sont les affirmations acceptées ou émises par Chaho qui paraissent devoir être consacrées par l'occident; c'est-à-dire quelles sont les affirmations pleines de sécurité, satisfaisant à toutes les conditions de l'évidence et de la certitude, qui devront faire partie de ce grand livre impersonnel, humain, œuvre de notre race entière, travail commun, résultat de l'accumulation des efforts de tous, livre que nous appellerions volontiers le **SYBROLE DES SACHANTS**.

Ce livre, philosophie générale, coordination complète de tous les éléments qui font partie de la création, synthèse du vrai dans toute son ampleur, tenant compte, nous le répétons encore, de tous les éléments de la création sans exception, les utilisant tous, sans en né-

gliger aucun, sous peine de fausser la synthèse, ce livre sera, non plus le *CREDO* de l'homme, mais le *AFFIRMO* de l'homme. — Il s'agit de remplacer la foi aveugle en lutte contre une autre foi aveugle, par l'affirmation scientifique, sereine, inaltérable, et ne comportant aucune possibilité d'opposition.

Ce que les hommes les plus éminents d'une époque distante de quinze siècles, ont fait sous le nom de *SYBOL DE NICÉE* monument scientifique considérable pour le moment de sa construction, les hommes les plus éminents de notre époque doivent le refaire avec toutes les ressources puissantes d'un perfectionnement quinze fois séculaire.

Ce livre, dont de nombreux feuillets sont écrits ça et là, dont la richesse est déjà considérable dans les détails, qui ne sera *jamais* terminé, même au moment reculé où notre race arrivera à l'apogée de sa force, de son éclat, de sa virilité, ce livre n'a pas été jusqu'ici l'objet d'une exposition méthodique, dogmatique, doctrinale, pour la partie sur laquelle nous pouvons déjà nous appuyer avec une entière sécurité. D'heureux essais, des tentatives considérables, ont ouvert la voie, et le siècle ne se passera pas sans que les fondements de l'édifice *DOGME* ne soient basés d'une manière inébranlable sur un sol formé de toutes les réalités par lesquelles Dieu se manifeste à

tous, se révèle à tous, d'une manière inégale mais commune.

S'il fallait citer quelques noms modernes, nous montrerieons Descartes voulant écrire un livre intitulé : le *Monde*. Nous montrerieons Swedenborg réunissant tous les côtés de la création dans une vaste synthèse qui malheureusement est envahie par l'élément surnaturel, élément élastique et en face duquel l'homme ne peut plus être que le jouet de ses propres chimères. Nous montrerieons Humbolt écrivant le *Cosmos*, livre admirable où l'Aristote allemand se fait le narrateur éloquent des phénomènes naturels, mais sans lien, sans coordination, sans système. — Ce chef-d'œuvre est plus encore un chef-d'œuvre aux yeux des gens du monde, qu'aux yeux de l'opiniâtre travailleur qui veut résolument se placer en face du problème général de l'univers.

Nous montrerieons enfin Auguste Comte, prenant la question dans toute son ampleur, et construisant un monument profond, quoique encore incomplet. Nous ne pensons pas que la doctrine d'Auguste Comte soit léguée aux siècles futurs sous sa forme actuelle. Nous le répétons encore, le livre dont il s'agit est l'œuvre d'une race et non d'une personnalité, quelque puissante que soit cette personnalité ; ainsi, nous serions tous dans l'impossibilité de reporter à des étiquettes de noms

propres, les diverses parties de la synthèse scientifique connue sous le nom de **SYMBOLE DE NICÉE**. Ce symbole était le résultat de tous les efforts antérieurs. Auguste Comte restera comme un ferment généreux, un engrais puissant, un exemple fécond, comme l'origine de travaux considérables et en quelque sorte impersonnels.

De même que pour étager les niveaux des divers points du globe, on rapporte ces niveaux à celui de l'Océan, de même pour apprécier un système quelconque, nous aurions dans ce *livre des hommes*, dans l'exposition de la synthèse du vrai, un repaire infaillible qui nous permettrait, par une simple confrontation, de juger avec sécurité ce qu'il convient d'accueillir, ce que l'on doit rejeter sans plus attendre, ou ce que l'on doit reléguer encore dans le domaine provisoire des rêves et des hypothèses douteuses.

Chaque homme, dans ses jugements, compare ainsi la foi, la croyance, le sentiment des autres, à sa foi propre, sa croyance propre, son sentiment propre ; cette base personnelle, incertaine, le conduit à affirmer avec le cœur, et la plupart rejettent, sans vouloir même y réfléchir, toutes les paroles d'autrui qui ne semblent pas s'accorder avec leurs tendances instinctives.

Quoique mille considérations nous restreignent pour développer, ici, d'une manière suffisante, les matières de ce grand cadre, nous essaierons de dessiner les premiers plans du monument philosophique, d'en indiquer la face générale, l'aspect. Nous esquisserons à grands traits la base déjà resplendissante, sur laquelle les générations suivantes pourront s'appuyer sans crainte pour continuer l'édifice intellectuel de l'humanité entière.

Nous désirerions volontiers la réunion d'un véritable concile œcuménique, ou plutôt occidental, qui puisse formuler à notre époque la somme des vérités acquises; de pareilles réunions, établissant le vrai tel que l'homme d'un temps peut en avoir la conception, donneraient une succession de *Symboles* qui seraient le fil véritable de l'histoire et de la philosophie. Ce serait d'ailleurs la copie d'un haut exemple malheureusement interrompu.

Notre introduction avait pour but, en dehors même de l'analyse des ouvrages de Chaho, de préparer le lecteur à suivre ces conclusions. Nous ne nous sommes point occupés de ce frère brillant d'autre tombe, seulement pour lui, seulement pour sa sympathique personnalité, mais pour le côté de ses idées qui pouvaient étayer nos idées.

En ce sens notre thèse est plus générale que le livre de Chaho; malgré cela, nous ferons

tenir à cet auteur, dans nos réflexions, une place peut-être plus large que la place qui lui serait acquise de droit dans une autre occasion.

Sous ce rapport, en dehors de l'habillement personnel de la pensée, nous ne rechercherons aucune question de priorité; nous voyons simplement, dans l'ouvrage que nous venons d'examiner, une doctrine incomplète à nos yeux, et qui peut se résumer dans la négation du mythe et son explication par l'histoire. Nous ne demandons pas si cette doctrine appartient en propre à Chaho.

Nous ne chercherons point si Chaho le premier a su lire une page du grand livre de Jéhovah, ou si l'initiative d'une intelligence antérieure a primé l'initiative de sa vive intelligence. A des époques comme la nôtre, où le groupe social représente un mineraï en fusion, où il y a désarroi intellectuel, absence de formule qui puisse rallier les esprits, où chacun proteste plus ou moins, le penseur a plus à faire pour trier les éléments nombreux et dispersés qui s'offrent à sa vue, et en composer sa propre personnalité, qu'à sortir de son cerveau une création spéciale. Le travail particulier qui sert à établir les convictions fortes est un travail de classement plutôt que d'invention. L'en doit, en conséquence, tenir compte du groupe d'idées coordonnées par un

auteur, sans rechercher d'une manière absolue quelles peuvent avoir été les sources originelles de ces idées détaillées. La coordination, par elle seule, a une énorme valeur ; c'est elle, qui constitue la personnalité.

Pour nous-mêmes, si l'on voulait faire notre humble part dans les lignes qui vont suivre, nous dirions nettement que nous nous préoccupons beaucoup plus de penser *juste* que de penser *nouveau*.

I.

Aux yeux de tous, partout apparaît la loi ; partout l'ordre se témoigne ; partout se dévoile la trace de Dieu.

Aux yeux dessillés de celui qui sait, le caprice est chassé de l'univers.

La règle immuable, éternelle, immense, se manifeste par une création permanente, par un prodige incessant, par une action persistante et continue.

Jamais il n'y eût de miracle, c'est-à-dire d'exception, c'est-à-dire de caprice.

Jamais le Jéhovah n'eût le souci de corriger son œuvre, de remanier les mondes, de désorhiter en quelque sorte les lois de leur route toujours pure et correcte, pour les redresser

et agir, au jour le jour, suivant les besoins du moment; semblable ainsi à l'aide fidèle du berger qui vient, ça et là, forcer la brebis qui s'égare à suivre le droit chemin.

Au sein des lois du nombre, de l'espace et du temps, le Jéhovah a placé la matière.

Cette matière se frayant sa route sous l'empire des lois précédentes, sait aussi, d'après la loi fondamentale de sa propre constitution, se grouper, s'agréger en soleils qui constellent les cieux.

De ces soleils sans nombre, se détachent les planètes qui forment autour de chaque étoile un monde spécial, et qui dessinent dans l'espace leurs orbes réguliers.

Sur chacune de ces planètes assujetties, comme leur centre d'évolution lui-même, à la grande loi générale de naissance, progrès, déclin, mort, viennent s'agiter les éléments organisateurs qui forment la vie à ses divers degrés.

Au degré le plus élevé, nous voyons l'organisme le plus complet qui, à son tour, reçoit de la loi suprême le don précieux de l'intelligence.

Ces soleils, ces planètes, ces organismes, ces hommes, s'allument et s'éteignent au sein de la loi, sans que jamais, nous insistons encore, le miracle ancien, c'est-à-dire l'except-

tion, vienne troubler la régularité providentielle.

Cette idée antique du miracle, ou intervention de l'ordre naturel des choses en faveur d'autres choses, doit être reléguée parmi les rêves de notre jeune humanité.

Le dernier être, l'homme, miroir de la divinité, subit sa loi propre qui le force à se constituer en groupes sociaux : et sous l'empire des lois qui président à cette agglomération formant une humanité : Cet homme apprend à aimer, cet homme invente les langues qui sont un don du Très-Haut comme toute loi. — Ces langues, moyen d'expression ou de communication des hommes entr'eux, exigent la multiplicité des efforts, la formation antérieure du groupe social élémentaire ; ces langues sont l'œuvre d'une race et non pas d'un homme isolé ; ces langues se développent parallèlement aux découvertes relatives à l'art, à l'industrie, à l'ascension continue de la science. — Cet homme commente l'univers, explique la loi, l'applique à un lointain avenir, et monte dans l'échelle de la connaissance jusqu'à la limite que Dieu lui-même a posée à sa race, suivant les conditions stellaires, planétaires, vitales, suivant le point de l'espace, suivant le moment du temps.

L'homme apprend ce que Dieu lui révèle par ses œuvres, sous l'influence d'une loi

spéciale de communication, par l'intermédiaire des organismes humains les plus complets sous le rapport de la quantité d'amour, d'intelligence et de puissance d'action. — Ce sont les révélateurs.

D'après une loi générale relative aux milieux, ces révélateurs, d'abord clairsemés parmi les peuples, réagissent avec force sur l'engourdissement général de la masse humaine, savent faire germer dans un nombre plus considérable d'hommes, les notions plus précises qu'ils ont pu dévoiler sur le beau, le bon, le vrai. — Le milieu général s'améliore, les révélateurs augmentent en nombre, jusqu'au jour marqué par la grande loi, où tous les êtres de l'agrégation intelligente d'une planète, ont la conscience lucide de la splendeur de l'incréé. — Puis ensuite le déclin.

Voilà le premier plan du **SYMBOLE DES SACHANTS.**

II.

Il ne s'agit pas de panthéisme. Ce mot souvent lancé d'une manière banale et vague n'a que faire en cette occasion ; nous y reviendrons ailleurs en ramenant son origine à l'idée du fétiche.

Si à propos de ce Dieu qui rayonne et qui

nous éblouit, l'on nous demandait plus de précision, notre embarras serait cruel. — Que le lecteur en juge.

Si un objet lointain s'offre aux regards de trois hommes aux vues inégales, l'un voit nettement, le second distingue mais avec confusion, le troisième ne voit rien. — Si l'objet se recule, le second ne voit plus et le premier distingue à peine. — Il sera toujours une distance où la vue la plus perçante ne sait plus rien apprécier.

L'homme, ingénieux à s'étayer des lois secondes, augmente la puissance de sa vision; armé de précieux instruments, il parvient à distinguer des apparences nettes, là où tout à l'heure il n'y avait que confusion ou apparence de néant. — L'homme peut progresser encore, reculer encore la limite de son horizon, — mais il sera toujours une distance où la vue la plus perçante, aidée de toute la puissance du génie inventif, ne sait plus rien apprécier.

Ce qui, pour l'œil physique, s'appelle distance infinie, s'appelle Dieu pour l'intelligence.

Il est pour nos efforts des bornes infranchissables.

Si quelqu'un envisage la face de Notre-Dame-de-Paris, ce quelqu'un aura, dans ses souvenirs, la conscience de l'existence du

monument. Celui qui aura fait le tour de l'édifice, qui aura pénétré dans l'intérieur, en aura une idée plus précise. Celui qui, à son tour, aura scruté chaque détail, qui aura minutieusement examiné chaque point, qui aura pénétré dans l'intimité de l'architecte, dans la pensée symbolique, celui-là connaîtra réellement le temple, et mieux que les autres il pourra en raconter les grandeurs.

Hé bien ! ces hommes à la vue inégale, ces visiteurs qui scrutent avec plus ou moins d'attention un monument remarquable, nous représentent les adorateurs de Dieu, loi suprême. Les plus faibles voient l'édifice, devinent un contour indécis. Puis, si l'on monte dans l'échelle de la connaissance, l'on est plus fort en Dieu, l'on est plus puissant théologien, l'on sait mieux admirer les splendeurs colossales du firmament non moins que les imperceptibles infusoires, l'on connaît Dieu par un plus grand nombre de ses faces innumérables.

Mais si, en terme d'école, l'on veut des idées *adéquates* de la divinité, que l'on demande à l'homme une organisation plus haute....., et quelque haute que notre imagination puisse la concevoir, cette prétention *adéquate* nous éternisera le sourire aux lèvres. — L'infini se contemple et ne s'embrasse pas !...

III.

Une école philosophique célèbre et puissante, sous l'impulsion de laquelle s'est développé l'occident, qui jouit encore d'un grand prestige et d'un crédit considérable, tant par le nombre de ses adhérents que par l'éclat du mérite des hommes éminents qui ont fondé, commenté, développé, propagé ses doctrines, a cru pouvoir affirmer que la Genèse des cieux avait été produite en vue exclusive de l'homme et de notre terre.

Nous devons tenir compte des doctrines de cette école beaucoup plus que de tout autre, puisque c'est elle qui domine encore les masses de l'occident.

Cette école, d'ailleurs la plus haute, sans comparaison, de toutes les écoles qui ont fleuri jusqu'à ce jour sur notre planète, a cru devoir accepter une exception à la plus générale des lois, en faisant surgir sous la main de Dieu, par un acte spécial, *l'homme humanité* dans un état absolu de perfection, de puissance et de force. Sans naissance, sans accroissement, l'humanité, à son apogée, dès son origine, possède la science dans sa plénitude, l'amour dans son abnégation et son dévouement.

ment, l'industrie dans tout son éclat, la langue dans son complet épanouissement. Puis, cette humanité ne fait que déchoir comme si un ver rongeur s'attachait à sa racine, et enfin elle tombe si bas, étant en quelque sorte viciée par le principe de la volition, qu'elle a besoin pour ne pas sombrer dans le mal, de subir comme un choc incalculable, de retomber sous la main rénovatrice du Jé-hovah. Cette nouvelle impulsion, véritable rature dans le manuscrit de la création, donne à l'homme un second legs divin qui lui apprend de suite, sans progrès ultérieurs, sans période d'accroissement, sans qu'il lui soit possible de s'efforcer vers le mieux, tout ce qu'il doit connaître, aimer et appliquer. Le livre de l'humanité est fermé; tous, nous devons nous endormir dans la contemplation de la chute, dans la contemplation de cette généreuse intervention qui nous sauve, et, indolents faquirs, aspirer à une nouvelle vie en sacrifiant toute loi, toute tendance divine, toute impulsion venant d'en haut, à notre *sauvetage personnel*.

Cette école mérite, pour son passé, la reconnaissance et l'admiration de tous les penseurs. Elle a donné à notre jeune humanité, dans les détails, une masse énorme de révélations pour tout ce qui tient à la loi d'amour ou de cohésion. C'est grâce à elle que les

seconds âges de barbarie n'ont pas éteint la première flamme, et nous aurons dans ses croyances un nombre considérable de points qu'il s'agira de classer, de coordonner, de conserver et d'inscrire au **SYMBOLE DES SACHANTS.**

Cette école a pour elle le prestige des aïeux ; elle s'exprime suivant un langage pareil au langage des muses de Julien. D'ailleurs, tout a été dit : l'humanité n'a pas eu de jeunesse ; elle ne doit pas avoir de virilité. Les efforts des hommes sont superflus ; Dieu en personne est descendu sur la terre pour apprendre à la foule humaine tout ce qu'elle devait aimer, tout ce qu'elle devait savoir. — Le livre de la création est fermé.

Cette école a groupé, classé, englobé, tous les résultats des intelligences qui ont précédé son avènement.

Elle a formulé sous le nom de *Dogme* toute la somme des vérités acquises au moment de sa constitution.

Elle a concentré dans son *régime* toute la force de cohésion qui pouvait résulter de la sagesse des anciens.

Elle a, par son *culte*, pénétré jusqu'aux profondeurs les plus intimes du cœur de ses adhérents.

Le Dieu qu'elle accepte est encore un Dieu capricieux et variable, agissant par exception,

faisant des miracles ; mais c'est déjà le Dieu unique.

Cette école a coordonné le monde entier autour de l'homme individu, en sacrifiant même à ce point de vue particulier le point de vue général, humain. Elle a cependant projeté une tentative magnifique au point de vue de l'enseignement des masses ; mais cette tentative est restée stérile et n'a pu qu'avorter en face de l'immobilité d'une doctrine qui ne peut comprendre la loi du temps franchi, la loi de l'espace envahi. Son enseignement est resté ce qu'il était il y a 15 siècles.

Cette école a une puissance énorme pour tout ce qui tient à la famille, et sur ce côté spécial, elle ne renferme que peu d'erreurs.

Elle sait répondre affirmativement sur un grand nombre de questions à propos desquelles les SACHANTS ne peuvent encore rien affirmer, à propos desquelles ils avouent nettement leur ignorance, en léguant à la suite des siècles le soin de la réponse.

Le prêtre ou inspirateur de l'avenir dans les premiers siècles de notre ère, fut, pendant la brume épaisse de l'âge moyen, pendant la longue durée de la grande invasion guerrière, un phare tutélaire dont l'éclat rayonnant a guidé la marche de la jeune humanité dans tout l'occident.

En ce jour, les prêtres ne guident plus, ils

sont entraînés ; ils ne sont plus le fer de lance qui doit entr'ouvrir le flanc de la divinité pour en faire jaillir des flots de lumière, sang éthéré de l'esprit.

Ne dirigeant plus le mouvement occidental, ils l'enrayent.

Leur hostilité au mouvement est fondamentale ; cette hostilité est la conséquence forcée d'un dogme qui émane directement de l'absolu en face duquel le temps n'existe pas. — Le temps ou le mouvement.

Une révélation qui s'impose comme le résultat d'une empreinte divine et exceptionnellement soustraite à l'empire de la loi générale, ne peut pas être constamment progressive.

Cette école a cependant suivi la loi générale de naissance, croissance, éclat viril, et nous assistons à son déclin. L'on peut concevoir les regrets en face de ce grand monument intellectuel qui glisse sur la pente de l'histoire. Nous pouvons réciter encore à ce propos la prière des muses de Julien ; mais il n'est donné à personne le pouvoir de nier les faits, de ne pas reconnaître les apparences de la caducité, et surtout de ne pas entrevoir les splendeurs du monument nouveau qui succèdera à la grande école de nos pères, comme cette grande école a succédé elle-même à l'école polythéique de nos antiques aïeux.

Ce n'est pas avec le sourire ébréché de Voltaire, non plus qu'avec de gracieux apologues, que l'on peut combattre les doctrines de cette grande école.

Combattre, c'est mal dit; le mot traduit mal notre pensée; nous repoussons et le mot et l'idée.

Nous montons vers le vrai.

Nous allons à l'idée du *Dieu-loi*.

Nous imitons nos pères; nous complétons notre science; nous expliquons, nous marchons vers le dogme plus haut; nous faisons effort pour léguer à nos fils un plus grand nombre de mystères dévoilés.

Nous parcourons les degrés de l'échelle de Jacob; nous quittons un gradin pour nous hausser au suivant.

Si nous ne montions pas vers la lumière, nous personnellement, nous resterions dans le sein de la grande école qui eût notre première ferveur, et qui a conservé notre profonde admiration.

Nous devons recueillir l'héritage de nos pères dans tout ce qu'il a de sain, et repousser, d'un main forte, tout ce que le temps a flétrî de son aile.

Dans ce travail de transition, nous voyons :

D'un côté le passé, de l'autre l'avenir,

D'un côté l'inertie, de l'autre le mouvement.

D'un côté les froides approches de la mort, de l'autre la sève bouillonnante de la vie.

D'un côté la croyance et la foi aveugle, de l'autre la science et la certitude sereine.

Des deux côtés, nous voyons des convictions droites et sincères, des convictions respectables et honorables.

Mais avant de juger, poursuivons notre route.

IV.

Passons au second plan du SYMBOLE DES SACHANTS.

Traçons un programme général, ample, qui ait pour but, non seulement l'explication des doctrines de la célèbre école, mais l'explication de tout ce qui bruit et palpite dans le vaste univers.

Nous répétons encore, que l'omission d'un seul détail, ne fosse que le char de Jagernauth et la dégradation du faquir indien, ou bien fausse le système, ou bien prouve notre ignorance. — Le faux d'un système provient toujours du manque d'ampleur de ce système.

Supposons une sphère immense qui représente en image les lois du nombre, de l'espace et du temps.

En dedans de cette sphère se trouve une seconde sphère qui représente en image les lois de la matière.

Au dedans de cette seconde sphère se trouve une troisième sphère qui représente en image les lois de l'être organisé.

En dedans de cette troisième sphère, l'homme s'agit, aime et pense.

Avec la pensée, l'homme contemple les liens généraux qui l'enlacent, liens à la puissance desquels il ne peut jamais se soustraire, ces liens étant eux-mêmes saisis par les chaînes inflexibles de liens plus généraux, plus abstraits.

Déjà, dans notre introduction, nous avons indiqué ces bases en les caractérisant par le mot de RÈGNE, allusion à une systématisation ancienne et incomplète, et nous avons insisté avec force sur les lignes de démarcation extrêmement tranchées qui imposent l'obligation de construire la synthèse totale d'après ces repères.

Dans les nomenclatures zoologiques on voit avec surprise l'homme signalé comme le genre *primate* dans la classe des *bimanes*. Les classifications divergentes, mais analogues, des divers auteurs, avaient déjà soulevé quelques

protestations ; dernièrement encore, le fils d'Etienne Geoffroy St-Hilaire se rangeait parmi ceux qui veulent pour l'homme une place spéciale.

L'on peut bien considérer l'homme comme un animal par certains côtés de son organisme ; mais en le prenant dans son ampleur, cela devient impossible.

Il est certain qu'il y a un abîme entre le fait *matière* et le règne précédent.

Qu'il y a un abîme entre le fait *organique* et la matière.

Qu'il y a un abîme encore plus grand peut-être, plus profond encore, entre le fait *pensée* et le fait *organique*.

Ces quatre plans de l'échelle des êtres sont impossibles à confondre entr'eux, et de l'un à l'autre, nous le répétons encore, il y a un abîme ; même en acceptant les transitions extrêmement délicates qui permettent de passer de l'un à l'autre de ces plans.

En partant de ces grandes divisions dans l'ensemble des choses, et en indiquant les principales grandes classes contenues dans chacune de ces divisions, on forme le tableau de la philosophie générale ou synthèse du vrai.

SYNTHESE GÉNÉRALE.

- | | |
|----------------------------------|--|
| 1° — Les Mathématiques | Le Nombre ou l'Ordre.
L'Espace ou la Forme.
Le Temps ou le Mouvement. |
| 2° — La Matière | Les Astres.
Les Forces Physiques.
La Composition des Corps. |
| 3° — L'organisme | Les espèces cristallines.
Les espèces végétales.
Les espèces animales. |
| 4° — L'homme | L'Humanité.
La Patrie.
La Famille.
L'Homme. |

Nous avons présenté ce tableau général avec les mots qui nous ont paru les plus propres à pénétrer jusqu'au fond de l'esprit des lecteurs ; nous avons fui les expressions techniques qui, d'ailleurs, sont un amas confus de mots empruntés à toutes les langues, sans lien et sans ordre.

Si nous avions cru pouvoir user du néologisme, voici comment nous aurions fait :

On a l'habitude dans l'occident de former les mots scientifiques en tirant du latin, et le plus souvent du grec, les radicaux exprimant le fond du sujet, et de faire suivre ces radicaux d'un terminatif qualifiant le côté spécial par lequel on peut envisager ce sujet. Ainsi l'on dit : *zoo nomie*, *zoo taxie*, *meso logie*, *géo graphie*, etc. D'autres fois, l'on forme de véritables hybrides moitié grecs, moitié latins, moitié français. En acceptant la première méthode, nous chercherions, dans le grec, les radicaux qui correspondent aux quatre grandes divisions et aux treize grandes classes, et nous les ferions suivre de l'expression *logie*, lorsqu'il s'agira de l'ensemble scientifique ; de l'expression *nomie*, lorsqu'il s'agira des lois qui président à chaque ordre scientifique, lorsque nous prendrons pour but la *loi* en elle-même ; de l'expression *graphie*, lorsqu'il s'agira du côté descriptif de la science : de l'expression *technie*, lorsqu'il s'agira de l'in-

dustrie ou utilisation qui se rapporte à chaque science, etc., etc.

Toutefois cette méthode, en dehors de l'étrangeté des noms ainsi formés, étrangeté qui ne provient que d'une question d'habitude, offre l'inconvénient d'employer, dans un sens normal, des termes qui déjà ont eu une acceptation particulière et qu'il s'agirait alors d'abandonner pour cette ancienne acceptation.

Ainsi *l'astro-nomie*, serait parfaitement nommée, quoique dans un sens plus restreint; *l'astro-graphie*, *l'astro-technie*, seraient des termes nouveaux, et *astro-logie*, le terme le plus général, réveillerait une idée ancienne, abandonnée, discrépante à juste titre, et sans rapport avec notre objet.

En dressant nos tableaux, nous avions pris moins de précautions; nous nous étions contenté pour notre usage, depuis plusieurs années, de former d'affreux barbarismes composés de mots français liés par le procédé synthétique des Grecs, procédé qui est en désaccord avec la tournure analytique de notre langue.

Nous avions saisi dans les diverses faces de l'être humain les faces les plus générales, et nous avions construit cinq tableaux, en dehors du tableau général qui se rapportait à la science dans son ensemble. Pour ce tableau nous aurions choisi volontiers le terminatif

mathémie (science) en réservant l'expression de *logie* pour l'histoire ; cela présentait plus d'inconvénients encore à cause d'un grand nombre de mots déjà reçus et pour lesquels la finale *logie* caractérise le côté le plus général. Ainsi, *bio-logie*, *zoo-logie*, etc.

Nos cinq tableaux en réservant la *logie* se rapportent à la *nomie*, à la *graphie*, à la *technie*, à la *istorie*, à la *callie* ; il y aurait un inconvénient grave à multiplier ces tableaux, et l'on peut suffire à toutes les nuances en se bornant à cinq.

On peut même se contenter d'indiquer les trois principaux tableaux qui se rapportent à la *loi*, ou à la pensée, ou au vrai, *nomie*, *DOGME* ; à l'*industrie*, ou application, ou à l'*utile*, ou à l'*acte*, *technie*, *RÉGIME* ; à l'*art*, ou au beau, ou au sentiment, *callie*, *CULTE*.

Le tableau général serait alors ainsi construit.

PAN—LOGIE	1° — Mathéma—logie.	Taxi—logie. Morphe—logie Cinésis—logie.
THEO—LOGIE	2° — Ulé—logie.	Astro—logie. Physi—logie.
or	3° — Organo—logie..	Morio—logie. Crystal—logie. Phyto—logie.
SCIENCE GÉNÉRALE.		Zoo—logie.
		Géné—logie. Patri—logie. Oiko—logie. Andro—logie.
4° — Anthropo—logie.		

Ce n'est pas dans un but de singularité que nous avons présenté ce tableau ; nous n'ignorons aucun des inconvénients du néologisme, qui lutte directement contre l'usage, c'est-à-dire contre la base des conventions qui permettent aux membres d'une race de s'entendre entre eux.

Nous n'avons pas d'ailleurs la prétention d'imposer une nomenclature ; il faudrait pour cela une autorité qu'un long passé, même un grand passé, peut seul léguer.

Nous désirerions la convocation d'un véritable concile appelé à formuler son opinion sur la constitution des mots principaux de la langue scientifique, ou plutôt sur la base de cette constitution.

Mais toutes les fois qu'il s'agit d'une question de précision, toutes les fois que nous entrevoyons un moyen quelconque de traduire notre pensée de façon à rendre impossible tout embûche, toute équivoque, nous sacrifions toutes les autres considérations.

Nous avons à faire une série de réflexions sur ce tableau :

L'expression de *pan-logie* se rapporte bien à la science du *tout*; on eût pu dire, dans le même sens, *cosmo-logie*, en élargissant l'acception de Humbolt. Le mot de *théo-logie* convient encore mieux à notre objet. Lorsque

le mot de Dieu est cité dans les livres de la grande école, depuis le remarquable catéchisme, germe élémentaire de toutes les classifications d'ensemble, première ébauche de la science générale, jusqu'aux livres les plus mystiques, nous pouvons accepter la plupart des expressions et les reconnaître comme saines et justes, pour peu que l'on veuille comprendre ce mot de Dieu dans le sens où nous l'entendons.

Nous devons connaître Dieu par l'intelligence ; c'est le but de l'enseignement. Nous devons aimer, adorer Dieu par le cœur ; c'est le but de l'art. Nous devons servir Dieu par le travail, par notre bras ; c'est le but de nos actes. Et toutes les fois que nous manquons à ce service, que nous manquons à la connaissance, que nous manquons au sentiment, nous sommes punis.

Aussi avons-nous pris pour épigraphe : **DEUS SUPREMA LEX.**

L'expression de *mathéma-logie* est vicieuse ; nous nous sommes laissés entraîner à désigner les trois premières classes sous un nom commun, parce que l'on a l'habitude de le faire sous le nom de *mathématique*. Ce mot, science des sciences, nous paraît décerner un honneur exagéré. Les trois classes qui découpent cette grande division sont en réalité irréductibles entre elles ; le temps et l'espace sont

deux faces tranchées de la synthèse, séparées par des intervalles aussi larges que ceux qui distinguent les autres grandes divisions. A la rigueur, il eût fallu admettre six grands RÈGNES au lieu de quatre. Nous dirons tout-à-l'heure pourquoi nous avons resserré ce nombre.

Ulé-logie désignera l'ensemble des spéculations sur la matière.

Organo-logie nous paraîtrait préférable à *bio-logie*, terme accepté depuis peu, et consacré sous les auspices d'Auguste Comte. Ce mot de *bio-logie* touche indirectement à la question du vitalisme ; il a l'avantage d'être connu ; mais son annexe *bio-graphie* est employé dans un sens sans rapport à notre objet, tandis que le terme *organo-graphie* a déjà presque la signification désirée.

Anthropo-logie prend une acception nouvelle sans rapport d'ampleur avec l'ancienne acception ; mais le mot ne présente aucun inconvenient.

Passons aux classes.

La *taxis-logie* désigne cette science de l'*ordre* en lui-même, science que l'on a désigné par l'expression vicieuse et amphibologique d'*analyse*. Le terme *arithmos* ne peut qualifier qu'un des genres de cette classe. La science de l'*ordre* utilise des notations hieroglyphiques qui ne sont autre chose que l'expression abrégée de signes d'*ordre*, servant à désigner

succinctement la succession, la gradation. *Taxi-nomie* diffère alors par le sens de *taxonomie*, terme connu qui sert à désigner les lois qui président à la classification des espèces végétales ou animales, et qu'il faudrait abandonner.

La *morphe-logie* s'occupe des propriétés des *formes*, et ce mot présenterait peut-être bien des inconvénients; *morpho-logie* s'emploie déjà dans un sens autre. Les questions de ce genre sont rendues difficiles aussi parce qu'il est nécessaire de s'occuper de l'euphonie du mot; en tout cas, le mot de *géo-métrie* ne pourrait pas être conservé; il donne une idée complètement fausse de cette classe scientifique.

La *cinési-logie*, ou science du mouvement aurait pu s'appeler *chrono-logie* ou science du temps; mais ce dernier mot a une acceptation tranchée pour désigner la succession des dates; cela se rapporte à l'histoire. Le mot de mécanique rationnelle ne nous paraît pas pouvoir être conservé pour caractériser cette classe.

L'astro-logie serait un bon terme à la condition de rejeter dans l'oubli l'ancienne signification qui n'est plus qu'un souvenir de nos aïeux.

La *physique*, terme précis, n'aurait qu'à changer son affixe, et deviendrait *physi-logie*.

La *chimie* devrait alors s'appeler *morio-logie*.

La *cristal-logie* ou *minéra-logie* seraient deux bons termes.

Phyto-logie et *zoo-logie* sont déjà reçus; ces noms acceptés sont même la seule autorisation qui puisse permettre d'essayer la construction des autres noms.

*Anthropotèle*s qui désigne l'humanité étant un terme impossible, nous avons pris le mot qui signifie race, et *géné-logie* ne peut présenter, comme inconveniant, que le voisinage du mot *généa-logie*, qui se rapporte à la succession des ancêtres personnels, ou histoire d'une famille isolée.

Patri-logie, *oiko-logie* ne présentent aucune difficulté, sauf la nouveauté, et parfois aussi la rudesse et le manque d'euphonie des autres composés; mais à cet égard, l'on peut toujours modifier, ou supprimer même une syllabe, pour donner au mot un son agréable.

Andro-logie, ou lieu d'*aner-logie*, nous paraîtrait précisément plus convenable pour l'oreille; ici il était nécessaire de distinguer la CLASSE du RÈGNE dont dépend cette CLASSE, c'est pourquoi *anthropo-logie* ne pouvait pas convenir.

Toutes ces sciences se succèdent avec ordre en suivant une progression de généralité dé-

croissante. Les lois des classes antérieures règlent l'évolution propre des classes suivantes qui, en dedans de la règle plus large, développent leurs modes particuliers d'action.

Pour chaque classe, la recherche du vrai qui correspond à cette classe exige l'application des procédés généraux qui s'utilisent pour toutes les autres, et exige en outre des procédés spéciaux qui affectent pour chaque classe un mode, singulier caractéristique.

Chaque ordre d'étude dépose sur l'esprit une couche indélébile qui éclaire, en quelque sorte, la face correspondante de l'intelligence.

L'esprit n'est pas équilibré avec le vrai, l'esprit n'a pas le *droit à l'opinion* sur l'ensemble des choses, si un jour exact sur chacune des grandes zones de vérités ne vient point pondérer les écarts de l'imagination et du sentiment.

Il ne s'agit en aucune façon de posséder sur l'encyclopédie totale des notions de détails qui puissent s'utiliser; nous le répétons encore avec insistance, il s'agit de connaître l'aspect général de la synthèse du vrai.

D'ailleurs chaque science étudiée isolément fausse l'esprit en développant, d'une manière anormale, une faculté au détriment de ses sœurs. De même que le lapidaire dont le bras droit tourne la meule à polir, voit ce bras ac-

quérir un développement anormal tandis que le bras gauche se dessèche et s'ankylose ; de même nous ankylosons les facultés qui ne s'utilisent pas, pour grossir démesurément la faculté qui s'exerce. L'étude des classes scientifiques très abstraites, fausse l'esprit plus facilement que l'étude des classes plus concrètes. Ainsi le mathématicien exclusif doit, en général, avoir l'esprit faux.

Toutes les sciences se succèdent par des points d'union souvent difficiles à déterminer, et le nom de chaque science appartient à la moyenne des phénomènes sur lesquels l'erreur d'appellation n'est guère possible. Cette remarque est importante en ce qu'elle montre l'impossibilité d'étudier isolément une science, en dehors même de l'infériorité de l'esprit du travailleur qui n'a point développé toutes ses facultés par la culture de la branche scientifique qui se rattache plus spécialement à chacune de ces facultés. Ainsi pour étudier une classe, il faut au moins connaître la précédente et la suivante.

Les hommes, dans les époques de paix et d'ascension vers le bien, ajoutent et accumulent sans cesse leurs travaux sur toutes ces branches d'étude, et la somme de toutes les vérités acquises à une époque constitue, pour cette époque, la valeur du **LIVRE DES SACHANTS** ou **SYMBOLE DES SACHANTS**.

L'une des précautions les plus grandes que chaque génération doit prendre, consiste à ne léguer aux générations suivantes que des choses sur lesquelles il ne soit plus possible de revenir et qui soient pour toujours insérées sur le grand **LIVRE DES HOMMES**.

Malheureusement, cette sage précaution a été omise dans le passé, et la plupart des embarras d'une époque proviennent du déblaiement à faire dans le legs des aïeux. Sachons dire carrément *j'ignore*, quand nous ignorons et ne cherchons point à bercer d'illusions faciles les oreilles de nos auditeurs. Ainsi sur la quatrième classe, nous savons peu ; nous avons déjà de nombreux matériaux entassés ; mais les matériaux sont là, gisant, sur le sol, épars et sans lien. Ces matériaux attendent un constructeur.

Nous devons surtout résolument déclarer notre impuissance sur la plupart des questions de but et d'origine.

Si quelqu'un tient un mètre à la main, il ne lui vient pas à l'idée de chercher d'où vient l'un des bouts, et où peut aller l'autre bout ; s'il s'agit du temps, nous savons qu'il est inutile de chercher quelle est la première heure de l'éternité, quelle sera la dernière de ces heures.

Ces questions de but et d'origine, oiseuses, inaccessibles dans l'absolu, pour les cas élé-

mentaires et simples, deviennent encore plus inaccessibles à propos des phénomènes complexes.

Nous sommes posés sur une immense échelle de Jacob ; nous comptons les échelons ; nous jalonnons leur espacement ; nous marchons de proche en proche ; nous nous élevons par la prévision à la connaissance des gradins antérieurs et postérieurs ; mais nous ne pouvons rien affirmer sur le premier et sur le dernier gradin. Guidés par la loi, nous éclairons nos alentours, mais nous avons une impuissance radicale à lutter contre l'infini.

De notre temps, les uns, sous le manteau rétréci d'une philosophie prise au point de voe restreint d'un détail, — comme si l'on pouvait scinder en deux parts le savoir humain, — cherchent à sonder l'infini, l'absolu, avec le raisonnement : les autres, sous le nom trois fois saint de religion, proclament à juste titre l'impuissance des premiers, et cherchent à imposer, par la vénération, l'idolatrie du passé, les inductions hardies des ancêtres, inductions que ces ancêtres avaient précisément obtenu par ce procédé qualifié d'impuissant, et qui portaient principalement sur les questions de but et d'origine que l'homme ne peut dévoiler que dans une certaine mesure.

Les deux partis combattent l'injure à la

bouche, ou l'tent avec le sarcasme et l'ironie. Ces deux partis disparaîtront absorbés tous deux par une doctrine plus haute, expliquant les uns et les autres, et graduant la recherche du vrai dans la succession des temps.

Telle question inaccessible aux yeux de nos anciens est déjà maintenant l'objet d'affirmations précises; telle question à laquelle nous sommes en ce jour impuissants à répondre sera résolue par nos neveux; certaines solutions données, dans le passé, à des questions importantes, sont déjà radicalement discrédiées et convaincues d'erreurs. D'autres solutions ont subi la consécration du vrai. L'avenir, à son tour, condamnera certaines réponses sur lesquelles nous pouvons encore être indécis, ou bien légitimera des vues sur lesquelles les plus forts de ce temps ne peuvent point encore se prononcer. Mais quelque soit la profondeur de conception et de connaissance que nous puissions atteindre, notre race ne sera jamais face à face avec l'infini.

Nous le répétons encore, le livre des hommes ne sera jamais terminé.

Dans les classifications de végétaux ou d'animaux, il est des familles entières que l'on considère en masse, tandis que pour d'autres familles qui nous intéressent plus vivement

par suite de leur utilisation et de leur fréquence de production, nous descendons aux ordres, aux genres, aux espèces, aux variétés, etc. — Souvent une espèce isolée a plus d'importance à nos yeux qu'une famille entière. Ainsi les *Graminées*, les *Amentacées*, les *Rosacées*, etc., sont l'objet de nomenclatures détaillées où l'on descend même jusqu'à considérer dans chaque genre une centaine d'espèces, tandis que les *Berbéridées*, qui ne présentent dans nos climats qu'un ou deux types, sont l'objet d'une légère mention.

De même pour la grande classification qui nous occupe, la quatrième division ou RÈGNE, que nous avons partagé en quatre classes, comprend pour chacune de ces classes, des ordres, des genres, des variétés, dont quelques-unes sont plus importantes de beaucoup que les divisions précédentes, même entières. C'est à ce point de vue que nous avons massé en un seul RÈGNE les trois premières classes.

Nous devons nécessairement apporter une insistance particulière sur ce qui nous touche de plus près, c'est-à-dire sur l'homme de notre planète. Nous devons descendre pour apprécier ce domaine particulier, quelque peu rétréci en face de la vaste ampleur des cieux, jusqu'à ces détails qui constituent la vie spéciale de chacun des hommes.

La plupart de ces hommes, à notre époque,

sont encore impuissants à soulever le poids de leurs chaînes organiques, à se dégager de ces chaînes; ils ne voient le monde qu'à travers l'étroite embrasure de leur propre personnalité, et ils se refusent à gravir les cimes d'où l'on contemple l'infini.

V.

Si nous reprenons le tableau fondamental de la page 199, et que nous remplaçons la terminaison *logie* par la terminaison *nomie*, nous aurons le programme de la THÉORIE DE L'ORDRE DANS LA PENSÉE, OU DOGME GÉNÉRAL, ensemble des lois, *théo-nomie*.

Les principales lois sont :

Lois de la grandeur pure; loi d'ordonnance; loi d'évaluation; loi d'homogénéité; loi d'interpolation; lois des formations numériques; loi des changements numériques; lois des approximations; lois des formes, lignes, surfaces et volumes; lois des mouvements; loi des forces; loi de continuité; loi d'action et de réaction; loi de composition des mouvements; loi de conservation des mouvements; loi de conservation du centre de gravité; loi des aires; loi d'oscillation; etc.

Lois des cieux; loi de l'attraction; loi de la

gravité ; lois du son ; lois de la chaleur ; lois de l'électricité ; lois de la lumière ; lois des couleurs ; lois des saveurs ; lois des odeurs ; lois des équivalents ; lois de transformation ; loi de substitution, etc., etc.

Toutes ces lois pourraient même émaner d'une loi unique qui les réunirait toutes comme des conséquences secondes, suivant les idées remarquables de Bouchehorn et de Grove. On aurait alors une réponse nouvelle à l'énergique défi de Joseph de Maistre, et l'on montrerait « le père et le grand-père. »

Lois de classement ; lois des milieux ; loi d'évolution ; lois des formes cristallines ; loi des tissus organiques ; lois de la sensibilité ; lois de génération ; loi de circulation ; loi de nutrition ; loi de corrélation des organes, etc., etc.

Les lois de l'humanité se rapportent, comme image, au cours d'un grand fleuve dont l'origine est marquée par un grand nombre de ruisseaux divers qui se réunissent pour fermer un seul courant. Nous sommes encore loin du moment où l'humanité aura son faisceau complété. En ce jour nous pouvons reconnaître quatre grands courants principaux encore divergents qui plus tard se fondront en une seule artère. Ces quatre courants, liens des hommes entre eux, indépendamment de la

race et de la nationalité, ont reçu le nom de *religion*.

Ce sont : — Le rameau chrétien, le plus important, de tous, qui régit actuellement l'Europe et l'Amérique ; — le rameau islamiste qui régit une partie de l'Asie et de l'Afrique ; — puis deux ou trois rameaux asiatiques distincts.

Ces quatre courants ont tous commencé, donc ils finiront tous ; leur origine existe dans le temps, leur origine est accessible à l'étude. Ce sont les quatre *ordres* importants qui subdivisent la dixième classe, et les lois qui président à l'évolution, qui dépendent des lieux et du temps, forment la *géné-nomie*.

Dans le premier élan vers la recherche du savoir, les hommes ont entassé bien des erreurs et des chimères sur l'origine de l'humanité ; chaque rameau du fleuve a donné une interprétation de visionnaire aux quelques réalités entrevues par les premiers révélateurs.

Chaho s'est précisément attaqué à quelques côtés de ces chimères et de ces visions.

Nous essayerons plus loin de caractériser, dans le sens de notre introduction, quelques-unes des lois qui se rapportent à l'humanité ainsi qu'un mouvement, dans le temps, du grand courant chrétien formé par la haute école philosophique de l'occident.

La *patri-nomie* comprend à son tour un nombre d'*ORDRES* que, dans un travail étendu et qui depuis six ans吸orbe toutes les forces de notre intelligence, forces moins grandes que celles de notre volonté, nous avons cru pouvoir porter à trois.

Chacun de ces *ordres*, le deuxième entr'autres, comprend des *genres* dont l'importance pratique, au point de vue de la *technie*, est, nous le répétons, aussi considérable que l'importance des premières classes entières.

Ainsi : lois de l'idiome ou langage spécial à la race ; lois de la constitution intime de l'organisme national, ou lois des états à travers le temps, qui comprennent sept genres principaux : lois de l'instruction publique ; lois de la politique ou relations nationales ; lois de l'économie publique ; lois du travail public ; lois de l'équilibre public ; lois de l'hygiène publique ; lois de la force publique ; etc., etc.

Ces lois formulées dans la suite des époques permettent d'asseoir les lois du troisième *ordre*, lois qui se rapportent au mouvement, à la grandeur, à la décadence, et à l'assiette future des divers organismes sociaux. C'est surtout sur ce troisième ORDRE que porte le travail que nous espérons pouvoir publier bientôt.

Nous voyons que le tableau de la science descend de l'abstrait au concret, et plus on marche vers le concret plus on s'approche des

termes qui se rapportent à l'acte et au cœur ; ainsi l'idée d'humanité est plus spécialement du domaine de la pensée ou du dogme ; l'idée de patrie se rapporte davantage à l'acte ou RÉGIME, ou *technie*, et plus loin encore, la famille dépend plus spécialement du sentiment, du CULTE, ou du bon et du beau.

Mais l'intelligence doit guider et éclairer. Le jour se levera où l'Hildebrand de la science étendra ses deux bras sur le monde, et lui montrera d'un doigt sûr la route du vrai ; où le Saint-Ambroise nouveau courbera sous le porche de la basilique nouvelle, l'orgueil de l'homme d'action ; où l'esprit se dressant en maître, illuminant la vie de son rayonnement sublime, sera le flambeau, colonne de feu dirigeant les masses vers la terre promise du bien.

L'une des vastes tentatives de la grande école, tentative avortée, tentative prématurée, sera reprise dans son ampleur, sera réalisée.

Le pouvoir spirituel, prenant son point d'appui sur la conscience éclairée des nations, sera, pour nos neveux, cette lame de feu qui jaillissait du front de Moïse guidant les Hébreux.

L'acte réalisera les conceptions souveraines de l'intelligence, et le cœur débordant d'amour et de reconnaissance chantera les louanges de

l'Eternel, du Dieu-loi, en symbolisant chacun de ses aspects par la puissance de l'art.

Les lois de la famille sont à emprunter, presque en entier, à la grande école philosophique dont l'évolution s'achève.

C'est par cette classe surtout que, dans le RÉGIME, les grands courants humains sont nettement divisés.

Déjà les animaux aiment, déjà ils ont une famille ; mais cette famille est variable, éphémère, sans consistance, élémentaire, capricieuse, elle n'est pas sanctifiée, elle n'est pas immuable.

Les lois de l'homme ou *andro-logie* se rapportent à trois *ordres* principaux : lois du cœur ou du sentiment, lois des impulsions, des passions, des appétits, des penchants, des entraînements, des volontés, etc., lois de la pensée ou lois des facultés réfléctives de l'homme qui lui permettent de connaître *Dieu*, pour pouvoir l'aimer et le servir; lois qui permettent à l'homme de s'abstraire de l'univers, de considérer le jeu des choses indépendamment de sa propre personnalité, quand bien même sa propre personnalité entre dans le jeu des choses; lois de l'acte ou du servage divin.

Sur cette classe, malgré de nombreux travaux, de longs efforts, l'on sait encore avec peu de précision. La plupart des chercheurs

ont isolé leurs méditations de tout le cadre de l'univers ; ils ont cherché à constituer séparément l'étude de cette classe, et le seul jusqu'ici qui ait pris le problème dans son ampleur est Auguste Comte. Nous n'oserions pas décider si son analyse de l'homme restera dans l'avenir comme une vérité inébranlable et si les travaux de ses successeurs ne la transformeront point.

Il est naturel que l'on sache moins sur le quatrième RÈGNE tout entier que sur les autres règnes, eu égard à la complication énorme qui exige de tenir compte de toutes les lois précédentes, à propos de l'homme sujet de toutes ces lois. D'ailleurs, sur ce point, les questions de but et d'origine sur lesquelles les religions diverses ont entassé les rêves en mélangeant le vrai au faux, en obscurcissant les esprits, ont mis constamment en lutte le sentiment sacré de la tradition ou croyance, avec la liberté de spéculation qui seule pouvait éclairer ou répondre.

De nos jours encore,—de nos jours !—beaucoup d'hommes se refusent à écouter ou à accepter une émission d'idées quelle qu'elle soit qui se trouve en contradiction avec le legs de la famille. Le centre occidental commence à sortir de cette voie sans issue ; mais pour les trois autres rameaux religieux, l'on peut dire que la croyance a complètement écrasé,

abruti, fanatisé le sectaire en le poussant, même jusqu'au meurtre, jusqu'à la guerre sainte, si l'on touche à son idole.

Les quatre liens généraux sont hostiles, et mutuellement se crient anathème ; il faut les englober dans un seul lien ; c'est la seule solution possible de toutes les difficultés écrasantes du présent ; ce doit être la règle de notre pratique.

Si nous énonçons la plupart des lois qui forment la *théo-nomie*, qu'il s'agisse des affirmations de Kepler et Newton, ou des affirmations de Bichat et Geoffroy St-Hilaire, nous sommes sûrs de pouvoir nous entendre avec le sectateur de Confucius, l'admirateur de Zoroastre, le brâme de Saundragoutter, le lévite de Moïse, l'archidiacre de Saint-Pierre, l'auléma de Ste-Sophie, le partisan de Luther, pour peu que tous ces croyants divers veuillent dégager leur intelligence des brumes épaisissantes de leurs préjugés séculaires, pour grandir jusqu'à l'admiration du vrai.

C'est même rétrécir la signification de la plupart des lois des trois premiers RÉGNES que de les qualifier d'*humaines*. Nous avons su lire ces lois sur le corps de Jéhovah, et elles sont véritables aussi pour tous les êtres qui aiment, agissent et pensent sur toutes les planètes d'où partent les notes du concert divin.

Nous sommes généraux, vraiment universels.

Nous tenons en main le RELIGARE du vrai.
(*Religare, relier, d'où religio*).

VI.

Si nous reprenons encore le tableau fondamental de la page 199, nous pouvons substituer l'affixe *technie* à l'affixe *logie*, et nous aurons le classement général qui se rapporte à l'ORDRE DANS L'ACTE, ou *régime* général, industrie, *théo-technie*.

Nous devons insister sur une précédente remarque relative à la succession des classes scientifiques, sur l'impossibilité de discerner avec précision le point exact où commence une classe et le point où elle finit. Certains phénomènes de transition appartiennent pour ainsi dire, à la fois, à deux classes successives, et dans la *technie*, ce mélange devient plus délicat encore.

Ainsi la *médecine*, science pratique qui dépend de l'*andro-technie*, se rapporte aussi par quelques côtés à la *zoo-technie*; l'art du vétérinaire est le germe, l'embryon de l'art du médecin. Les phénomènes sont plus complexes dans le second cas, et par suite plus

difficiles ; mais déjà la possibilité de modifiter l'organisme par la thérapeutique s'applique avec netteté dans le premier cas.

S'il s'agit de la *morale* nous voyons cette science pratique, cette science d'application, cette science qui règle plus spécialement nos actes de la vie privée, être posée à la fois sur l'homme et sur la famille, quoique se rapportant avec plus de précision à l'idée de famille, et constituant même la face la plus importante de l'*oiko-technie*.

C'est surtout par cette face si importante du régime que la grande école philosophique de l'occident écrase et domine ses rivales ; toute l'élaboration morale due aux efforts des illustres révélateurs qui ont fécondé et développé cette doctrine, en empruntant au passé tout ce qu'il avait de sain et de bon, passé représenté surtout par Socrate, Platon, Cicéron, l'école d'Alexandrie, etc., toute cette élaboration est à inscrire dans le **LIVRE DES HOMMES**.

En France, par exemple, où l'on a rompu en masse avec la prépondérance exclusive de la grande école, l'on n'a fait que calquer, pour les actes de la vie civile, pour la constitution de la famille, le legs de la grande école. — Et l'on a fait bien.

Toutefois, sous certains rapports, la base peut être élargie. Ainsi pour nous la morale

fondée sur l'idée de dévouement, de sacrifice, peut se nuancer ainsi :

Sacrifice, dans l'homme, des instincts animaux aux facultés intellectuelles.

Sacrifice de l'homme à la famille.

Sacrifice de la famille à la patrie ou idée plus large, plus haute, plus générale.

Sacrifice de la patrie à l'humanité.

Les deux premiers termes, voire même le troisième terme, sont admis; mais actuellement l'idée d'humanité est tellement ennuagée, que c'est une sorte de hardiesse que de terminer la formule de cette progression morale ascendante.

Aux époques troubles, pareilles à la nôtre, il semble qu'un renversement complet se produise dans la gradation morale; l'on sacrifie carrément toute idée générale à la notion de patrie; le seul moyen même d'être applaudi par ses concitoyens consiste à faire vibrer la corde nationale, et beaucoup de ceux qui ont obtenu les acclamations de la foule pourraient s'appliquer le mot de Phocion. L'on sacrifie nettement la patrie aux intérêts de la famille, et même trop souvent l'on voit les passions les plus égoïstes rompre et désunir les familles pour procurer une plus ample satisfaction à l'intérêt personnel. Il semble que ce dernier intérêt ne veuille céder sa prépondérance qu'à

la condition de voir son despotisme en accord avec le fait d'un dévouement même mitigé.

Nous sommes très brefs sur toute la *technie*; chaque lecteur pourra lui-même dresser la liste des sciences pratiques qui correspondent à chaque classe.

Nous insistons seulement de nouveau sur ce que cette face générale de la synthèse se rapporte plus particulièrement à l'idée de *patrie*, ou dénomination du lieu où se concentre un groupe d'hommes ayant le même langage, les mêmes intérêts, les mêmes impulsions.

VII.

Si nous passons maintenant à la dernière face fondamentale, nous pourrons substituer l'expression de *callie* à l'expression de *logie*, dans le tableau général de la page 199, et nous aurons l'*ordre dans le beau*, ou *culte* général.

Pour ce tableau surtout, nous craindrions la discordance des noms, non moins que leur néologisme.

Nous avons passé sous silence le tableau de la *graphie*, intermédiaire entre la *nomie* et la *technie*, de même que le tableau de l'*istorie*, intermédiaire entre la *technie* et la *callie*; le

tableau relatif à l'histoire exige déjà certaines ressources qui touchent au beau par l'expression, et les maîtres en ce genre sont presque tous de grands écrivains. C'est une condition, non pas de force, mais de réussite.

La succession de nos tableaux présente une marche régulière de l'abstrait au concret, et comme déjà cette marche d'abstraction décroissante se marque dans la succession des classes, il s'ensuit que les dernières classes seules concrètes, sont véritablement le domaine particulier du dernier tableau, c'est-à-dire de l'art.

Ainsi la réalisation du beau par tous les procédés que peut employer l'homme pour émouvoir, éblouir, charmer, se rapporte au quatrième RÈGNE, non pas exclusivement, mais d'une façon énormément plus complète.

Un livre dans le genre des *Mondes* de Fontenelle, par exemple, dépendrait, en ce sens, de l'*astro-callie*, si nous osions imposer une appellation de ce genre à une œuvre d'art.

En remontant aux classes supérieures, il y aurait presque impuissance de traduction, c'est-à-dire que dans les conditions d'abstraction énorme qui constituent ces classes, l'on ne peut que très indirectement impressionner l'homme à propos de concepts si généraux.

C'est ainsi que Chaho, dans une belle page, a montré l'impossibilité de représenter le Dieu

moderne, ou Dieu-loi, par une branche quelconque de l'art.

Pour le deuxième et troisième règne, l'art se manifeste déjà : ainsi en peinture, les animaux, les fleurs, les natures mortes, les paysages, etc., etc. — Les émaux, l'orfèvrerie, l'ébénisterie, etc., etc.

L'art se manifeste, se témoigne extérieurement : par la parole écrite ou parlée, surtout par la parole écrite qui peut seule roster ; par la musique, par la peinture, par l'architecture, par la sculpture. Il pourrait encore se manifester en empruntant ses effets aux sens inférieurs qui dépendent de la saveur et des odeurs.

L'art, en un mot, représente l'ensemble des moyens qui permettent de passionner l'homme, en prenant le verbe passionner dans un sens large.

L'art, procédé du CULTE, moyen de réaliser le CULTE, a spécialement en vue la commémoration des grands hommes ; c'est la splendeur de l'histoire, son jalonnement par ses grandes figures ; c'est la splendeur de la patrie ; c'est la sainteté de la famille ; c'est l'éblouissement du cœur de l'homme.

Il y a vingt-cinq siècles Platon l'avait dit : l'art, c'est la splendeur du beau.

L'art est d'autant plus haut que le procédé par lequel il s'imprime dans la pensée hu-

maïne est plus abstrait ; c'est pourquoi l'ordre : parole, musique, peinture, architecture, sculpture, qui descend de l'abstrait au concret, représente aussi la possibilité de traduction du beau dans les quatres classes du dernier RÈGNE.

Nous supprimons au dernier moment, à cet endroit, plusieurs pages dans lesquelles nous avions cherché à préciser notre pensée, en classant les principaux noms de l'art occidental, dans un tableau comprenant les cinq ORDRES que l'on doit distinguer dans chaque CLASSE.

Ces pages nous ont parues hors lieu ; quoique trop longues pour cette circonstance, elles étaient beaucoup trop incomplètes ; elles se rapportent à un travail sérieux sur le parallélisme des diverses branches de l'art, sur l'expression des mêmes idées par des procédés différents, sur l'influence des lieux et des époques, etc., etc. Cela nous entraînait trop loin.

Nous avons cru toutefois devoir laisser subsister, comme un canevas, le tableau suivant, qui nous a paru essentiel.

Le lecteur qui voudrait se donner la peine de dresser lui-même la liste méthodique des grands noms artistiques en remplissant les cadres de ce tableau, pourrait vérifier directement la bonté de notre méthode, en voyant

que les résultats du classement sont d'accord, sauf de faibles nuances, avec le jugement porté par la conscience générale des siècles.

Nous ne nous dissimulons aucun des inconvénients inhérents à un simple canevas dans lequel les *genres* ou subdivisions des ORDRES ne sont même pas indiqués.

Nous prions le lecteur de ne point juger à la légère et de scruter avec attention le sens de ce cadre, dans lequel nous avons spécifié chaque ORDRE, tantôt par un nom propre, tantôt par une œuvre, tantôt par un type général, en utilisant des GENRES différents, mais sans indiquer tous ces GENRES ; en un mot, nous avons extrait d'un tableau assez étendu, qui contient plus de cinq cents noms classés en ORDRES, GENRES, VARIÉTÉS, les quelques mots qui nous paraissaient les plus caractéristiques.

TABLEAU DE CLASSEMENT DE L'ART

Pour le 4^e RÈGNE.



	HUMANITÉ.	PATRIE.	FAMILLE.
LETTRÉS	La Genèse. Les Védas. L'Edda. Prométhée. Milton. Dante. Klopstock. Le Faust. Ashuverus.	Homère. Tyrtée. L'Enéide. Les Lusiades. La Henriade. Les Horaces. Ruy-Blas. .	Le Drame. Balzac. Jocelyn. Piciola. Sterne .
MUSIQUE	Musique Religieuse. Le Moïse.	Guillaume Tell La Marseillaise .	Romances. Opéras - Comiques. .
PEINTURE	Michel-Ange. Raphaël. Cornélius. Chenavard. .	Rubens. Massacre de Scio. La bataille des Cimbrés. Horace Vernet. .	Les petits Flamands. La fille du Tin-toret. Meissonnier. Portraits. .
ARCHITECTURE	Pagodes. Cathédrales. Mosquées. Temples. .	Fortifications. Palais. Musées. Gares. .	Maisons. .
SCULPTURE	Le Jupiter de Phidias. Le Moïse de Michel-Ange Le Cain d'Etex .	Statues équestres. .	Canova. Pradier. Bustes. .

Le voisinage des noms ou leur classement dans un *ordre* plus ou moins élevé ne spécifie rien sur la valeur propre des œuvres.

Ainsi Ashaverus est certainement une épopee de premier ordre, et cependant nous n'avons pas le droit de *supérioriser* M. Quinet, malgré la sympathique admiration qu'il nous inspire, par rapport à Homère ou Virgile.

M. Chenavard est dans le même groupe que Raphaël, et jamais nous n'aurons l'idée de les égaler.

Dans les conditions actuelles de classement artistique, l'on est encore moins avancé relativement, qu'en botanique à l'époque de Tournesort, où l'on divisait les plantes en *arbres, arbrisseaux et herbes*.

Il est des *graminées* plus hautes que nos chênes, et d'autres qui dépassent à peine le sillon qui les abrite. Le genre *chat* comprend aussi le *tigre* et le *lion*; nos *rosacées* décorent nos buissons et meublent nos vergers; etc.

De même qu'en botanique le caractère fondamental qui sert à la distinction des grandes classes se puise dans le caractère intime, non extérieur, des *Cotylédons*, de même ici nous avons ce que nous pourrions appeler les *Cotylédons* de l'*ordre* dans l'*art*. Il faudrait bien remarquer aussi que les créateurs artistiques ne sont pas *un*, que telle de leurs œuvres se rapporte à un *genre* particulier de chaque classe,

et qu'un nom ne peut représenter qu'en partie le groupe qui spécifie ce *genre*.

Nous laissons d'ailleurs de côté la question de l'art pour l'art. A cet égard, nous dirons, avec beaucoup de franchise, que nous mettrions volontiers Ary Scheffer au-dessus de Vélasquez, quoique ce dernier, de l'aveu de tous, ait peut-être été le plus grand exemple de la réalisation concrète de l'aspect naturel par le procédé, ou l'artiste le plus puissant dans les effets destinés à *tromper l'œil*. Notre jugement serait d'ailleurs étayé par le jugement d'hommes considérables.

D'ici nous entendons des hommes qui nous disent : Que nous importent vos classifications ; vous nous avez gâté la rose ; laissez du moins le domaine de l'art au libre caprice ; nous voulons émus, jouir par tous nos pores, et vos desséchantes analyses font l'effet des oiseaux du lac Stymphale.

A cela, nous ne pouvons que sourire.

Les hommes, dans l'ordre de leur développement, débutent par le sentiment, c'est-à-dire par un art plus ou moins parfait ; puis, ils s'élèvent à l'industrie, et ne constituent que plus tard la synthèse scientifique. Quand la pureté de ce mouvement est altérée par le mélange des civilisations différentes, la synthèse scientifique domine à son tour, et dé-

veloppe les deux autres branches qui réagissent ainsi mutuellement les unes sur les autres.

Ainsi, la synthèse scientifique, primordiale, élémentaire, mais déjà substantielle, qui se rapporte à la grande école, a été l'origine de la presque totalité des travaux d'art qui se sont produits jusqu'à la fin du siècle dernier, et même jusqu'à nos jours.

Le catholicisme, pour les besoins de son culte, a été le véritable levier de production pour toutes les branches artistiques par lesquelles l'homme témoignait de son cœur. Aussi, à notre époque, où aucune foi nouvelle ne vient relier les foules, l'art, qui n'est pas religieux, cherche encore sa voie et ne fait que tenter, par des essais parfois heureux, souvent inhabiles, les voies futures.

Les grandes œuvres épiques dans tous les genres sont essentiellement religieuses c'est-à-dire humanitaires. Les œuvres qui se rapportent à la cohésion nationale peuvent encore avoir le cachet épique, mais dans une proportion moindre. Les œuvres qui sont les plus accessibles à chaque appréciation isolée, dans nos jours d'absence de convictions hantes, sont celles qui se rapportent à la famille. Le roman, le drame, quelque soit le procédé artistique par lequel cette donnée se réalise, est la véritable séduction de notre milieu social.

C'est surtout par le RÉGIME et par le CULTE que la grande école a imposé aux masses son ascendant. Avec un DOGME impossible, elle a plongé jusqu'au fond de la vie pratique; elle a consacré, pour tous, les spéculations des anciens en les rattachant aux sentiments les plus nobles et les plus respectables.

De toutes les écoles religieuses, c'est la seule qui ait institué la grande communion des morts. Malheureusement, le principe délétère de l'absolu à imposé, en quelque sorte, la plus grande faute, la plus irréparable faute. C'était bien, c'était beau, de léguer à l'admiration populaire le souvenir de tous les grands hommes qui avaient tenu autrefois la bannière de l'avenir; tous ces révélateurs, ces martyrs victimes d'une transition, avaient servi de véritable engrais à la grande doctrine; mais d'autres hommes, tout en marchant dans des voies un peu différentes, avaient bien mérité, eux aussi, de la reconnaissance humaine. Pourquoi les exclure?

De nos jours, les plus hautes individualités sont à l'index.

La partie du CULTE général qui s'occupe de la vie des saints, de leur commémoration par les procédés de l'art, établit une succession d'hommes parmi lesquels on compte de nombreux et éminents sectateurs de la doctrine catholique; mais cette vie des saints

consacre aussi des noms considérables qui ne devaient, sous aucun prétexte, être relégués à l'écart.

Cette voie fausse, qui consiste à mettre hors la loi tout ce qui ne se moule pas, ne s'incarne pas dans une idée exclusive, produit encore de ce temps d'autres conséquences délétères ; l'on voit sanctifier par les Romains de la décadence des types qui ne peuvent sous aucun rapport se prêter à l'admiration des hommes ou mériter leur reconnaissance. — Ainsi le type de Labre.

VIII.

Nous avons été très-brefs sur tous les points du quatrième règne, et très-brefs aussi sur le RÉGIME et sur le CULTE. Nous n'avions qu'à compiler des notes volumineuses pour allonger à notre gré ces pages qui doivent servir d'introduction à de longues publications. Mais nous tenons d'autant plus à nous limiter aujourd'hui, que les travaux isolés d'un homme sur ces matières presque encore neuves ne peuvent être encore, et pour longtemps, que des hypothèses, des méditations à offrir à la conscience publique chargée de faire le dépouillement des pensées, chargée de détermi-

ner par un procédé séculaire la part de faux et de vrai qui revient à chaque révélateur.

Encore une fois un homme isolé est impissant, quelque soit cet homme, à révéler le vrai dans son ampleur.

Le vrai, ou son expression par un idiôme, la *thèo-logie*, est l'œuvre d'une race, et même de la race humaine entière.

Le vrai est impersonnel.

Sur l'ensemble de la synthèse, nous connaissons encore bien peu, relativement; la plupart des éléments incohérents et confus de nos grandes collections de livres peuvent se résumer en un nombre restreint de volumes. Nous avons besoin d'une masse énorme de révélateurs ou centralisateurs du vrai, qui tous, labourant le champ de l'inconnu, ajoutent un nouveau sillon aux sillons du passé.

Sous plus d'un rapport, ces révélateurs devront être des hommes énergiques, à convictions entières et fortes, capables, la main sur leur cœur, de ne renier aucun des mobiles saints qui les poussent, sachant sacrifier tout à leur foi, et sachant atteindre à la hauteur du dévouement des martyrs d'un autre âge, si l'heure en sonnait.

Nous croyons que cette heure ne sonnera pas; nous croyons même que les torrents de sang qui ont coulé, soit sous l'impulsion du poly-

théisme mourant, soit sous l'impulsion de la grande école philosophique déjà sur la pente de son déclin, doivent plutôt être imputés au milieu social qu'aux doctrines mêmes qui ont utilisé les tortures pour défendre leur drapéau.

Cependant il est des martyres presque aussi cruels que ces martyres par le feu et par l'eau; et l'on tremble en songeant comment le foyer même de la famille peut être troublé en face d'opinions divergentes, et comment la sainteté des affections les plus intimes peut être altérée par le désaccord des convictions.

Si nous savons peu encore, cela témoigne de la jeunesse de notre humanité, dont le faisceau n'est pas même encore complété. Sur un milliard d'hommes qui vivent sur la terre, il n'en est pas cent mille qui soient dégagés d'une manière complète de l'étreinte du besoin matériel; il n'en est pas dix mille qui se vouent à la recherche du vrai; et, parmi eux, beaucoup, avec une force de volonté qui les honore, ont une organisation trop faible pour que leur effort produise un résultat même léger.

Si l'on prend une mappe-monde, et que l'on veuille teindre en noir les divers lieux habités, en fonçant la teinte d'après l'échelle des couleurs de M. Chevreul, en prenant pour

côte le rapport au nombre total d'hommes du nombre d'hommes qui sont arrivés à l'idée du Dieu-loi, l'on est effrayé de voir que la surface est presque toute blanche. Presque partout, la superstition étend ses ailes d'oiseau nocturne, et les lieux où la pensée se fait jour sont clairsemés.

Nous ne pouvons attendre un complet épanouissement pour la doctrine que pour l'époque bien lointaine où la race entière humaine y travaillera.

Ces révélateurs, messies de chaque âge, divers par la puissance, les qualités, la mission, sont les organes de Dieu parmi leurs frères humains.

Dieu parle par leur bouche au sein des éclairs symboliques du Sinaï, pour dicter à Moïse les tables de la loi, comme à la lucarne tranquille de la lampe qui éclairait le front de Newton rêveur, quand Newton formulait la règle des cieux.

Dieu guidait le style d'Homère, le marteau de Phidias, le scalpel de Vésale et celui de Bichat.

La révélation se témoigne par les créations sérapiques de Raphaël, comme par ces chaudes teintes qui illuminent les plantureux modèles de Rubens, et Mozart ou Rossini se trouvaient face à face avec l'Eternel quand ils transcrivaient leurs chants les plus beaux.

Tout homme est inspiré, tout homme communique avec Dieu, lorsqu'il sait lire le vrai.

En attendant que la parole d'avenir, graine fermentée sous le levain de convictions ardentées et pures, germe dans toutes les têtes, soyons du moins parmi les premiers et les plus intrépides à planter le drapeau sur la brèche.

Ceux qui viendront à leur heure, seront plus puissants et plus hauts ; mais ils ne seront pas plus dévoués.

Au reste, cette question religieuse, si brûlante et si capitale, puisque c'est elle qui, dominant tous nos actes, toutes nos méditations, tous nos sentiments, nous impose à chaque pas notre ligne de conduite, cette question est partout posée.

A l'heure où nous écrivons, il y a un tel besoin de vénération, de lien, de drapeau, qu'il suffit qu'un homme se lève pour affirmer sa valeur, pour que beaucoup se lèvent à sa suite en se laissant guider par un élan de sentiment qui plus tard leur laisse de graves mécomptes.

En dehors de cela nous pourrions citer cinquante noms, grands et petits, et ce sont aux petits que nous attacherions le plus d'importance comme symptôme, qui se consacrent à cet important sujet. Il se produit de toutes part une foule de petites évolutions isolées qui n'attendent qu'un centralisateur puissant.

IX.

Nous allons chercher à saisir dans une des acceptations de la *théorie générale des milieux*, l'un des côtés de la loi des *révélateurs* ou *centralisateurs* du vrai.

Les révélateurs qui sont les semeurs de vérités dans les foules attentives, les lecteurs privés de la Majesté humaine, ont une action lente et successive, sous la constante dépendance de la plus générale des lois; ils ne donnent jamais de résultats immédiats, décisifs, sensibles de suite, se produisant à la façon des chocs.

Ces révélateurs, dans le domaine du CULTE, sont livrés davantage à leur propre personnalité, à leur inspiration. Dans le domaine du RÉGIME et du DOGME, leur effort dépend davantage de l'accumulation des efforts antérieurs. Les premiers traduisent, expriment, et vibrent à l'unisson des seconds, mais ils ne sont en quelque sorte que leurs échos.

Certains révélateurs n'ont même pas de noms; ils sont plus spécialement humains ou *centralisateurs*. Ils représentent tout le travail d'une époque, d'une race, d'une génération. Ce sont parfois, quand on les nomme, des

symboles qui perpétuent, par la précision d'un nom propre, le moment particulier où l'humanité se trouve en pleine possession, en pleine utilisation, d'une certaine classe de vérités physiques ou morales. Nous citerons entr'autres exemples, le nom de Guttemberg.

Ces centralisateurs généraux, représentant une évolution de race, sont plus hauts, précisément parce qu'ils sont plus *impersonnels*.

Si l'on doit plus tard classer Chaho, par exemple, parmi les révélateurs, on le trouverait plus tôt dans la catégorie des artistes inspirés ; sous ce rapport il est saillant. — Mais sous le rapport du DOGME et du RÉGIME, il ne nous paraît pas à la hauteur complète des paroles d'avenir déjà lancées en ce jour ; ses tendances sont saines ; les généralités sont pures ; mais sa systématisation est vague ou nulle. Chaho n'a guère fait que continuer le rôle de Voltaire dans la guerre contre la superstition, sans aider à aucune construction du système qui puisse prendre pour devise, même le cri relativement étroit : RALLIE-OCCIDENT.

Comme en géologie pour la formation de la croûte terrestre, il se produit tout d'abord une succession de petites secousses, de petites évolutions individuelles, qui n'osent affirmer. Le terrain se prépare ; il se forme comme un

levain général qui donne, dans l'espèce, une sorte de malaise moral. Les anciennes conceptions ne suffisent plus ; l'on sent vaguement la nécessité d'un jour nouveau, d'un esprit nouveau. — Il y a, suivant l'expression de Kant, *perfection confuse*.

Puis un vigoureux génie s'empare de tous ces germes dispersés, de toutes ces lueurs incertaines ; il les centralise, il se fait l'organe d'un besoin. — La *perception* est *coordonnée*.

Chacun comprend, s'assimile un ensemble qui satisfait à son inquiet désir. Chacun ne voyait cet ensemble qu'indistinctement ; maintenant chacun le perçoit sous une forme précise.

Les hommes acclament et se disent : Ecoutez un tel ; il a su exprimer avec clarté ce que nous sentions vaguement sans pouvoir le traduire ; il a parlé pour nous, et comme nous aurions voulu pouvoir le faire ; son organisation a vibré fortement là où nous devinions quelque chose, mais sans le ressentir avec assez d'énergie pour pouvoir le crier.

Il est bien rare que le révélateur agisse de suite sur des groupes nombreux, et que ses adhérents se comptent par cent mille. Ce serait même une preuve d'infériorité absolue dans le temps, quoique de supériorité relative, chez le révélateur assez attardé pour trouver autant d'écho immédiat autour de lui.

La postérité seule consacre et acclame en masse. Le plus souvent, surtout dans les commencements sociaux, les révélateurs sont victimes du milieu au sein duquel ils se produisent, et les exigences de ce milieu les vouent à la croix, au gibet, au feu.

Si, pour la précision du langage, nous découpons une agrégation humaine en trois couches, nous verrons la première couche composée d'un petit nombre d'élus acclamer la parole nouvelle.

La seconde couche hésite, partagée entre l'idée consacrée par l'habitude non moins que par le respect de la tradition, du passé, et l'idée qui doit féconder l'avenir.

La troisième couche, composée de la grande masse, rejette comme faux, comme odieux, comme punissable même, tout ce qui ne tient pas à sa tradition vénérée.

A l'époque suivante, lorsque parfois, déjà, la première couche a su lire plus loin, a su accepter un révélateur plus avancé, la seconde couche toute entière accepte comme justes et saines les vérités du premier révélateur, vérités que le temps a déjà lustrées ; puis la troisième couche sent pénétrer en elle l'esprit nouveau.

A une époque encore suivante, lorsque la première couche considère un ordre d'idées

comme ayant déjà un cachet banal, ou même un cachet arriéré, la seconde couche est pénétrée d'une manière complète, intime, et dépasse même sous certains aspects l'acceptation de ces vérités devenues communes ; puis la troisième couche acquiesce au dogme nouveau, dans sa majorité.

Et cela jusqu'au jour du temps où la troisième couche elle-même considère comme banal, comme habitude, comme partie intégrante de sa vie, comme legs des pères, cette somme de vérités qui d'abord effrayait ses aieux et qui maintenant ne satisfait même plus à toutes les exigences plus élevées de son organisme.

Il se produit ainsi une succession d'ébranlements qui, partant d'un nombre restreint d'hommes, finissent par traverser la masse humaine entière après de longs intervalles.

La précision du langage nous a fait considérer trois couches ; mais en réalité, ces couches sont nombreuses et forment, sans discontinuité, l'ensemble humain, ensemble hétérogène, où les diverses phases de développement de l'homme sous les rapports de l'intelligence, de l'acte, du sentiment, se trouvent inégalement représentées.

Nous allons spécifier ces réflexions par quelques exemples ou images.

Il y a dans les phénomènes de la chaleur un pouvoir de transmission qui fait qu'une face d'un corps étant chauffée, la chaleur pénètre à travers le corps et arrive enfin à l'autre face suivant une loi connue. Les corps se prêtent plus ou moins à ce passage calorifique ; les corps sont plus ou moins *dia-thermanes*.

De même les sociétés sont plus ou moins *dia-psychiques*, et, dans une société donnée, les couches diverses le sont inégalement.

La transmission de la lumière offre un phénomène analogue, et les corps sont plus ou moins *dia-phanes*.

Ce pouvoir de transmission, d'irradiation de l'intelligence au travers de la masse humaine, a des vitesses variées, suivant le moment du temps, suivant le point de l'espace, suivant les conditions sociales. L'on peut déjà, dans de nombreux cas, calculer la vitesse de transmission des idées à travers les sociétés connues. Ces résultats extrêmement intéressants s'obtiennent comme lorsqu'il s'agit de mesurer la vitesse de propagation du son dans des milieux hétérogènes.

Ces vitesses, d'abord extrêmement faibles dans les commencements sociaux, arrivent à être rapides dans certaines couches, et le BUT de l'éducation générale consiste précisément à former un milieu que la connaissance, où l'idée, puisse traverser avec la rapidité fulgurante.

rante de l'éclair. — Ce sera l'époque de notre virile jeunesse pour l'humanité.

De nos jours, les vitesses sont lentes, sur tout le globe. Les couches inférieures, même en occident, sont en quelques sorte, *a psychiques*.

Ainsi, qui de nous oserait affirmer que la parole du plus grand des révélateurs dont l'humanité s'honore, est maintenant descendue jusque dans les masses européennes ?

La transmission de la vérité sur l'immmuable et éternel Jéhoval est donc tellement lente que, jusqu'ici, au sein même de cette célèbre école philosophique, qu'il nous faut reconnaître, et sans partialité, comme la plus haute et la plus considérable de toutes ses rivales, il n'y a qu'une imperceptible minorité qui ne soit pas restée polythéïque de fait et même fétichiste.

La première couche seule affecte une certaine rapidité d'évolution.

Cela même lui imprime, à certains égards, un manque de stabilité, ce qui indique bien la dangereuse absence d'un dogme qui puisse servir de point de repère.

La seconde couche est tellement dure à pénétrer que l'on ne peut rien tenter sur elle qu'à travers le prisme de l'intérêt personnel, et que par l'intermédiaire des petites passions qui se rattachent aux habitudes de la vie pra-

tique dans ce que ces habitudes ont de plus mesquin.

Quant à la troisième couche, il s'est trouvé des hommes pour oser affirmer qu'il était dangereux, inopportun, impossible, de l'éclairer. La grande école avait autrement compris cette question imposante; elle s'est arrêtée en route. Mais quelle puissance de conception, d'organisation! Quelle hauteur dans le but!

Encore en ce jour cette école entretient en France près de 40,000 instituteurs qui malheureusement en sont restés au SYMBOLE DE NICÉE, comme mystère d'enseignement.

Ces zones de vérités qui partagent les agglomérations d'hommes peuvent encore se préciser dans quelques circonstances au point de vue de la marche d'un idiome. Il arrive parfois que la partie élégante, éclairée, oisive, de la société, emploie de préférence un certain choix d'expressions qui passent après quelques générations dans la seconde couche, pour descendre ensuite à l'usage de la foule. La première couche sociale purifie alors son langage devenu vulgaire, et cette nouvelle langue plus épuriée vient suivre à pas lents le chemin de son aînée.

La plupart des expressions triviales actuelles de nos dernières couches sociales, étaient les expressions raffinées du temps de Bassompierre et du temps qui précéda l'avènement

purificateur de ces *précieuses* trop ridiculisées; la plupart des images dont se moquait Molière, sont maintenant tellement répandues dans la seconde couche, que tous, sans nous en apercevoir, nous parlons à chaque instant par métaphores que l'on pourrait presque critiquer autant que le « miroir des grâces », etc., etc.

Nos trois couches, dans le cas du langage, portent les noms de bonne société, bourgeoisie, peuple. Ces couches sont autres lorsqu'il s'agit de la perception du vrai.

Le révélateur qui est appelé à exercer une pression sur son époque, ne doit point trop la devancer. Ce révélateur échouera s'il parle trop tôt; cela aura lieu surtout dans les époques assises où les couches sont nettement séparées, ainsi que des liquides inégalement denses s'étagent avec netteté dans un vase en repos.

Cela est encore plus vrai dans la politique pratique, où la sagesse d'un directeur de nation consiste précisément à tenter le possible, sans trop se laisser bercer par l'écho de ses propres conceptions, en tenant compte surtout de l'état de la dernière couche au nombre effrayant.

Les tentatives prématurées sont dangereuses. Dans l'idée, elles tuent leur auteur; dans l'art, elles le ridiculisent; et dans l'acte, le

danger se multiplie dans des proportions terribles.

A un autre point de vue, peut-être encore plus grave, et qui ne concerne plus la personnalité des révélateurs et de leurs adhérents, une synthèse qui vient se compléter de suite, se constituer d'une manière définitive, et qui se base sur une science trop jeune et trop informe, lègue à l'avenir de cruels embarras. Nous pourrions en donner comme preuve l'exemple de la grande école qui a constitué l'ordre social tout entier sur une coordination du vrai, impossible pour notre temps. Un exemple élémentaire pourrait être emprunté au système métrique qui a été construit d'après la numération décimale. Si, par hasard, l'on trouvait un avantage à choisir une autre base de numération (nous ne disons point que cela soit désirable, nous faisons une hypothèse), il faudrait dans ce cas résoudre complètement tout le système de mesure.

Les révélateurs ne sont jamais pur d'erreurs; jamais la parole de l'un d'eux n'a pu être acceptée d'une manière absolue, dans toutes ses conséquences, comme l'expression du vrai dans la suite des siècles. Pour que cela fût possible, il faudrait que le révélateur n'eût pas appris la langue de son enfance, cette langue formée par le moule social; il faudrait qu'isolé de toute sorte d'influence, il eût pu

penser, sans que la pensée antérieure, voisine, eut fait action sur son cerveau. Les plus forts, les plus indépendants, les plus prime-seautiers, les plus opiniâtres, les plus énergiques, ceux qui trempent leur volonté dans du fer liquide, sont soumis comme les autres à l'influence de leur milieu, à l'influence de leur race et de leur époque, et ceux-là se trompent qui se croient hors du temps et de l'espace.

Les poètes et les artistes sont encore plus imprégnés du présent que tous leurs frères en génie. Aussi, malgré le charme indicible qu'ils éveillent en nous par leur traduction du beau, nous devons être très réservés pour l'acceptation de leurs vues d'avenir. Ils subissent avec plus de puissance l'ascendant du *milieu*, et ne peuvent se soustraire à son joug.

Ceci plus tard sera développé longuement.

Les révélateurs indiquent la route que doit suivre l'idée ; cette route, suivie en ligne droite, s'écarte de la courbe humaine, et chaque autre révélateur vient infléchir la direction primitive pour l'harmoniser avec le vrai. S'il était permis de parler géométrie, nous dirions que les révélateurs donnent les directions des *tangentes* à la *courbe enveloppe* qui représente le mouvement de l'humanité.

Il y a parallélisme entre les révélateurs des diverses classes de l'idée. De ce qu'un révéla-

teur a agi sur une branche de l'entendement, il s'ensuit qu'une évolution va se faire jour dans une autre classe. Certaines évolutions ne sont même possibles qu'à la condition d'avoir été précédées par de fortes évolutions dans une classe souvent éloignée. Ainsi Galilée, Newton, Jussieu, Bichat, etc., n'étaient pas possibles avant Luther !

Que l'on ne parle point d'exagération. — Et Vesale ? Et Dolet, brûlé il y a moins de 300 ans ? Et la lutte de l'inquisition contre Galilée ? Il y a six siècles, Chaho n'eut-il pas été brûlé ? — Cela se rattache encore à ce côté des révélations prématuées et avortées.

La loi des révélations n'est autre chose en somme que l'histoire complète de tous les révélateurs dans toutes les branches, en n'envisageant cette histoire que par la façon dont l'idée a fait son chemin à travers le milieu social.

Nous croyons avoir assez largement éclairé les faces ou les avenues principales de cette question, pour que chacun puisse la développer à son tour.

Nous insistons en terminant, sur ce que cette loi n'est pas autre chose que la loi des *milieux*, et nous avons essayé de faire pour le *milieu social*, ce que Lamark, il y a 60 ans, avait ébauché en zoologie pour les *milieux re-*

latifs à la reproduction et à la succession des diverses races organiques.

X.

Si nous descendons toujours, guidés par les premiers plans inviolables de la philosophie rigoureuse, premiers plans nettement dessinés et resplendissants de certitude, et que nous abordions à ces détails qui ont occupé Chaho, détails déjà fort larges puisqu'ils comprennent l'origine de l'histoire humaine, nous voyons Chaho affirmer après beaucoup d'autres l'existence d'une civilisation ancienne et fort avancée.

La célèbre école dont nous avons parlé admet aussi cette existence, et elle explique la déchéance par une faute volontaire qui occasionne la *chûte*. Dans la philosophie de cette école, la première société était parfaite sous tous les rapports, et sans la retouche du créateur, la chute avait des conséquences irrémédiables.

Swedenborg, ce rameau hérésiarque, émané de la souche protestante, accepte la première partie de la thèse; mais il voit plusieurs *chutes*, plusieurs *dispensations*, plusieurs *jugements derniers*; à chaque période, un messa-

ger spécial de la providence rectifie les erreurs, dissipe les ténèbres, et relève l'humanité. Lui-même, Swedenborg, fut un des messagers, et sa mission date de l'année 1747. — L'horloger répare à chaque âge son instrument défectueux.

Au fond, l'importance de la chute est moins que ne l'a cru Chaho. C'est un accident d'histoire, relativement secondaire, et qui a son importance comme tout résultat de grande commotion. Mais cet incident, fut-il inexpliqué, ne laisserait pas moins subsister en entier la question du mythe, du démon, du surnaturel, et c'est contre cette question surtout que Chaho nous a paru brillant.

Chaho, à la suite de Zoroastre, rattache cette *chute* aux premières luttes guerrières, au meurtre de l'ABEL, symbole du groupe social déjà plein de lumière, par le caïn, symbole d'autres groupes sociaux plus incultes et plus fauves.

De la conquête féroce et brutale qui promène avec ivresse ses torches sanglantes, en semant l'épouvante, la dépravation, la dégradation, le désordre, la ruine, l'incendie, découle avec évidence la déchéance de l'espèce.

Cette déchéance momentanée fait place par instant à quelques lumineuses éclaircies, étincelles du beau, du bon et du vrai, qui sillonnent des nuits lugubres.

Puis les éclairs se multiplient ; la tourmente sociale s'appaise.

Cette mer humaine se calme, et au lieu de jeter sur ses plages boueuses des têtes d'hommes et du sang, elle regarde se lever dans son sein le soleil radieux de l'intelligence qui empourpre l'horizon de ses sillons de lumière.

Nous avons vu que la surface de notre planète, pendant ses premiers siècles, était incessamment bouleversé par les cataclysmes géologiques, et que les intervalles de long repos permettaient seuls aux races organiques de s'asseoir et de se développer. Les cataclysmes régularisés et plus rares, augmentent en puissance jusqu'an jour où la tranquillité paraît assuré.

De même, à l'origine de notre histoire, il dût y avoir une succession de cataclysmes sociaux qui devaient laisser les groupes humains dont un état analogue à celui des races indiennes de l'Amérique du Nord, les Natchez, les Hurons, les Apaches, les Comanches, etc., etc. Dans un repos social, analogue au repos géologique, une grande nation a pu se constituer et marcher dans une voie civilisatrice. Le cataclysme social, plus rare à son tour, mais plus puissant, vient anéantir cette race que Ghaho appelle le peuple des *Voyants* ; les Grecs les nomment *Atlantes* ; Bailly, la race

des *Enfants du soleil*; les Persans, la race des *Péris*; la grande école les considère comme ses *Adams*, etc., etc.

A partir de ce premier grand bouleversement historique, analogue au bouleversement terrestre antérieur qui produisit le déluge et annéantit presque la première humanité, nous voyons plusieurs grandes civilisations renaitre, et nous les voyons balayées par les invasions suivantes. C'est toujours la faim, le mal être, la souffrance physique, le désir d'amélioration dans la vie matérielle, qui pousse les hordes en avant et à la conquête.

Nous voyons Nîmive et Babylone suivre le sort de Thèbes aux cent portes.

Nous voyons l'antique Latium déchiré par ses conquérants qui donnent plus tard naissance aux Romains.

Les Grecs et les Romains disparaissent à leur tour, etc., etc.

C'est depuis quelques cents ans à peine, que la fermentation sociale est calmée comme l'était autrefois calmée la fermentation géologique. — Partout où il y a des ruines, ruines de pierres ou ruines de langues, c'est que la charrue de l'invasion féroce a creusé le sol, labouré profondément l'habitat des nations et mêlé des races hétérogènes.

Nous sommes tellement près de ces jours où l'appât de la convoitise jetait les peuplades

affamées sur les peuplades au sol plantureux, que de nos jours encore, la glorification de la guerre sert de thème aux chants des poètes.

Dans la plus grande partie de l'Europe, il existe une caste spéciale dont l'origine provient de la conquête et qui tient dans ses mains, par le privilégié de la fortune, la possession du sol, le respect invétéré des masses courbées sous l'habitude, la direction de presque tous les actes de l'occident ; pour cette caste, il n'y a rien de grand et de noble que ce qui se rapporte aux antiques symboles de Bellone et de Mars.

Le respect de la tradition paternelle, dans les grandes familles qui toutes rattachent le culte respectable de leurs aïeux à des idées de conquête, forme un prisme brillant à travers lequel les porteurs de grands noms historiques veulent seulement apercevoir le monde.

Tout moyen de *s'enrichir*, tout moyen de jeter son nom aux échos resplendissants de l'histoire, qui ne se rapporte pas d'une manière exclusive au commandement des armées, est réputé peu noble et même avilissant.

Les petites vanités aidant, la mode seconant ses rubans et ses grelots, beaucoup voudraient s'honorer en faisant remonter leur filiation directe jusqu'à l'âge moyen, sans s'aperce-

voir qu'ainsi ils acclament des gloires respectables encore, mais qui demain seront usées.

L'on trouve cet état normal; on choque le bon sens en n'acceptant point ce miroitement singulier du passé.

La question posée ainsi est bien haute; mais elle est bien difficile. Il faut dire à des hommes habitués à se regarder comme les conducteurs nés des nations :

Ce que vos pères vénéraient, il faut le flétrir.

Ce que vos pères aimait, il faut le hâir,

Ce que vos pères dédaignaient, il faut l'honorer.

Ce que vos pères encensaient, il faut le délaisser.

Ce que vos pères comprenaient, il faut le dépasser.

Cette déité terrible qui préside aux massacres, qui reçut autrefois le plus pur de votre sang, qui fut l'inspirateur de tous les actes que vous qualifiez de nobles, il la faut envisager comme une bête monstrueuse, *monstrum harendum, informe ingens cui lumen ademplum* dont le souvenir doit faire voiler le front de nos neveux pour en cacher la rougeur symbolique de honte !

Et pis encore : Voici des hommes qui ont consacré toute une vie pure et honorable à ce

que l'on appelle le noble métier des armes ; et vous irez leur dire que ce métier noble est un métier vil ! Et vous voulez les convaincre !

Cela est moins grave que le respect des ancêtres, mais cela nous touche de plus près.

Ce sont des sentiments de cette nature qui sont la source de toutes les haines privées dans les époques de transition.

Tout cela est bien difficile en face des mobiles les plus respectables et qui constituent, dans la loi générale humaine, la source la plus haute de cohésion et de continuité. Sans cette force, sans ce respect des ancêtres, l'homme agit à la manière d'une mouche qui bourdonne, et qui bat de l'aile ça et là, sans marquer par sa course une direction régulière.

Cependant la doctrine qui tend à considérer la guerre comme une des faces nécessaires de l'histoire, dans l'avenir comme dans le passé, commence à décheoir. Cette doctrine recevait un premier coup le jour où l'abbé de Saint-Pierre, relégué comme visionnaire et fou, servait de point de mire aux épigrammes de la brillante et fongueuse jeunesse de la cour française. Aujourd'hui, sous la pression de l'opinion publique, les idées de paix sont affirmées par les chefs mêmes des nations, et si l'on fait opposition à ceux qui demandent la cessation de cet état de barbarie, on le fait

au point de vue de la pratique des actes et non plus au nom du ridicule.

L'avenir d'ailleurs est encore trop sombre pour rejeter un appui traditionnel, et tant que dans le monde entier il existera une seule tribu sauvage et féroce qu'il faudra réprimer ou châtier, nous ne pouvons espérer qu'un état de paix armée. Le jour des saintes fiançailles de l'union ne peut luire qu'à la condition d'une expansion civilisatrice des nations occidentales envers les autres nations.

XI.

Dès l'origine de l'histoire, on se trouve en face de deux hypothèses entre lesquelles nous ne prononcerons point.

L'une de ces hypothèses, adoptée par Chaho, consiste à considérer les Adams ou humanité antérieure au dernier grand cataclysme géologique comme érasés en quelque sorte par le terrible incident terrestre ; ces Adams ne léguent à l'humanité suivante que des souvenirs confus de la science acquise, quelques grossiers rudiments industriels et les premiers jalons pour la constitution des langues. Puis une nation heureusement située se développe, et monte au loin dans l'échelle de

la connaissance. Puis cette nation est écrasée, et toute sa sagesse, toute sa science, exprimées en symboles allégoriques, tombe entre les mains des vainqueurs, qui font des personnages réellement existants de types figurés et emblématiques ; de là le polythéisme, etc.

L'autre hypothèse consisterait à considérer les Adams primitifs, ou humanité antérieure au bouleversement terrestre, comme ayant atteint eux-mêmes un haut degré de puissance, de force et de science. Dans cette hypothèse, qui se rapprocherait un peu plus des opinions de la célèbre école philosophique, la plupart des échappés du désastre auraient, pendant la longue période du déluge, tellement été abrutis, écrasés par la misère et la souffrance, qu'ils auraient perdu la conscience des grandes conceptions de leurs aïeux. Sur quelques points de la terre, points plus particulièrement épargnés par la catastrophe, certaines familles ou tribus auraient précieusement conservé le dépôt des ancêtres, et se seraient faites à leur tour les instituteurs des nations déchues. Ces nations déchues, enfants aux cerveaux affaiblis, auraient nécessité dans cet apostolat l'usage permanent d'allégories, d'apologues, destinés à faire pénétrer les vérités qu'une forme dogmatique n'aurait pu faire saisir. De même, avec nos enfants, les

contes de Perrault et d'autres historiettes du foyer familial, ou bien les gracieuses leçons du grand Lafontaine, servent à imprimer d'une façon durable certains conseils que l'on utilise à l'âge mûr.

C'est ainsi que Chaho traite les hommes de son temps. Il estime qu'il en est peu d'assez forts pour ne pas être ébloui à la splendeur de la vérité nue. — Il habille la vérité ; il veut séduire ; la plupart ne peuvent comprendre.

Dans cette dernière hypothèse, l'on rendrait même mieux compte de ces personnalités singulières qui apparaissent dans les cosmogonies, personnalités telles que Mungo-Capac au Pérou, Dencalion en Grèce, etc., etc. Ces hommes, d'une autre race que la race à laquelle ils adressent leurs leçons civilisatrices, ressemblent à des voyageurs qui, égarés au sein de peuplades incultes, se donnent la mission d'apprendre aux autres ce qu'ils peuvent savoir, et nous le répétons encore, ils le font sous forme d'apologue, comme Menenius Agrippa s'adressant au peuple romain réfugié sur le mont Aventin.

Dans cette hypothèse, l'on trouverait naturellement aussi, plus naturellement même, l'explication du polythéisme, c'est-à-dire la personnification des symboles, et plus encore la divinisation de ces types remarquables qui se trouvaient isolés parmi les nations et impo-

saints leur évidente supériorité. Puis ensuite la divinisation devenait un fait normal, une sorte de commémoration, de remerciement, d'actions de grâce, envers tous les hommes considérables, envers tous ceux qui méritaient pour leurs services les bénédictions de leurs contemporains, jusqu'au jour où l'on allait jusqu'à faire l'apothéose de tous les empereurs. — Cette habitude a même été l'origine de la béatification, du culte des saints, dans le sens de la célèbre école philosophique.

Avant de connaître Chaho, cette hypothèse Adamique et cataclysmique avait attiré notre attention, surtout au point de vue de la profondeur de sagesse enfouie sous les formes mythologiques. Nous y attachions toutefois une importance secondaire, se rattachant à quelques épisodes historiques, mais ne primant en rien le développement naturel d'une race.

A nos yeux, que ce soit le cataclysme géologique, ou bien, comme le dit Chaho, le cataclysme social qui ait brisé la chaîne de la première tradition, de la première accumulation du savoir, de la première manifestation des premiers révélateurs, le polythéisme se produisait naturellement comme une étape à traverser par le grand voyageur que nous appellons l'humanité.

Les secousses géologiques mélangeaient les

éléments hétérogènes du sol; de même les secousses sociales, ou guerres, mélangeaient les races. De ce mélange résultait forcément une époque de trouble que l'on peut préciser ainsi :

Lorsque l'on place dans un vase divers liquides inégalement denses, ces liquides s'étagent séparément d'après leurs poids spécifiques. Si l'on cherche à suivre la marche d'un sillon de lumière à travers ces couches diverses mais homogènes entre elles, chaque couche exerce séparément l'effet de sa loi propre de *réfraction*. Si l'on agite le vase tous les liquides se mêlent; l'équilibre hydrosstatique est troublé sous l'influence des forces extérieures: les phénomènes de toute nature qui doivent s'accomplir, d'après les lois simples des milieux simples, se trouvent compliqués par ces perturbations; et la marche du sillon de lumière à travers le mélange des liquides sera extrêmement complexe.

Pour la théorie de la *réfraction* dans les couches atmosphériques, on voit les mathématiciens Laplace, Biot, etc., chercher quelle est la loi de ce phénomène, en supposant les couches d'air étagées en repos, et chercher ensuite à spécifier, par des coefficients, les influences spéciales qui modifient ces premières lois, suivant les mouvements de l'océan aérien qui nous entoure,

Ainsi notre époque est trouble ; l'histoire, jusqu'à nos jours, se compose de sillons d'idées en marche au sein de fluides sociaux incessamment mélangés, agités, et le but du chercheur est précisément de démêler, au milieu de cette complication, quelles seraient les lois qui présideraient à la marche de l'idée dans chaque fraction sociale isolée, ramenée au repos. On aurait, alors à considérer une suite nécessaire, méthodique, de révélateurs arrivant chacun à leur époque et pénétrant successivement toutes les couches sociales étagées en repos dans le vase du temps.

Dans un prochain paragraphe nous essaierons d'appliquer ces vues.

Ces symboles, ces mythes, ces allégories, ces types de demi-dieux, souvenirs touchants du cœur, émanant de la reconnaissance des hommes, — ce sentiment si pur et si sacré, — ne sont pas d'ailleurs l'origine, non plus que le but, non plus que la cause, des diverses religions. — Ils se rapportent plus spécialement au CULTE ; mais ce mot de religion répond à un besoin plus haut.

Nous ne partageons pas, pour notre compte, l'opinion de quelques hommes qui paraissent croire qu'il n'est pas nécessaire d'avoir une religion systématisée, frein de l'intelligence vagabonde, règle de nos actes, guide de nos sentiments. Certains de ces hom-

mes daignent reconnaître qu'il faut une religion pour les masses, mais ils croient que les couches sociales éclairées peuvent s'en passer. Nous sommes profondément religieux nous-mêmes, et, à ce titre, nous ne pouvons que blâmer énergiquement pareille manière de voir. Les classes éclairées ont encore plus besoin que les masses d'une synthèse religieuse. Nous ne pouvons malheureusement pas identifier d'une manière absolue, à notre époque, les expressions de *classes éclairées* et de *classes aisées ou aristocratiques*; mais les conducteurs sociaux doivent ressentir l'absence d'un phare qui les guide, plus vivement que les troupeaux humains qui se laissent conduire.

Quelque opinion que l'on puisse concevoir de l'avenir, on ne reconnaîtra pas moins, dans le présent comme dans le passé, de grandes constructions synthétiques dominant les diverses races humaines, et ces grandes constructions peuvent et doivent s'étudier comme de véritables *espèces* historiques qu'il s'agit de disséquer, de comparer, de classer, comme lorsqu'il s'agit des *espèces* végétales ou animales. Le problème est plus haut, plus complexe, nécessite la connaissance approfondie de tous les moyens, de toutes les méthodes qui ont servi dans l'étude des phénomènes plus simples; mais ce problème est,

L'étude que voulait entreprendre Chaho aurait pu, sous ce rapport, se nommer : l'*Anatomie comparée des religions*. Il s'agirait dans cet ordre d'idées, d'appliquer une méthode analogue à la méthode si heureusement créée, dans le sens biologique, par le génie inventif de Pallas, Vicq-d'Azyr, Etienne Geoffroy Saint-Hilaire, Cuvier, etc. — Depuis longtemps, malgré l'insuffisance des documents qui nous manquaient dans leur ampleur désirable et nécessaire, nous avions essayé la dissection de chaque synthèse, de chacun de ces liens généraux qui unissent les races présentes ou passées.

Notre dissection pouvait être inexacte, mais la méthode était irréprochable. Notre insuffisance ne nous effrayait pas ; tout homme est insuffisant à sa tâche, quel que soit cet homme et quelle que soit cette tâche ; mais, quand avec des convictions fortes et quinze ans de durs travaux, l'on se lève, tout couvert encore de la poussière des morts, pour exposer son DOGME, l'on mérite, sinon la sympathie, du moins le respect. Quant à l'adhésion des lecteurs, quand à la puissance d'entrainement que l'on peut exercer sur l'esprit des lecteurs, cela dépend de choses en face desquelles la volonté est impuissante, sur lesquelles le travailleur ne sait rien à l'avance.

Eu compulsant nos papiers, nous trouvons

une note incomplète qui se rapporte précisément à ce sujet. Cette note était l'une des ébauches destinée à faire partie d'un cadre complet; mais l'insuffisance des documents que nous possédions sur l'ensemble des courants religieux nous avait forcé d'abandonner momentanément ce travail.

L'intérêt réel d'une étude de ce genre consiste dans la confrontation d'une suite de doctrines, et l'on n'a rien à apprendre en envisageant chacune de ces doctrines isolément.

Tout en reconnaissant la supériorité intrinsèque des idées générales de l'occident, l'on est conduit tout au moins, par l'étude, à ne pas mépriser les autres conceptions religieuses qui sont souvent profondes sous certains aspects.

Nous allons analyser rapidement cette note qui nous a paru propre à préciser brièvement notre pensée.

Cette note débute ainsi :



• Essayons de disséquer la doctrine romaine, en la comparant à la construction générale qui doit régler nos destins dans l'avenir. Plus tard nous agirons de même envers les autres religions.

• Notre anatomic comparée peut être man-

quée dans les détails que nous mettrons en saillie. Cela n'infirmera que notre force personnelle et d'autres devront reprendre avec une méthode identique la question que nous prenons corps à corps.

* Ainsi les résultats anatomiques de Gallien étaient viciens. Sous l'empire des préjugés de son temps, Gallien ne pouvait disséquer les cadavres humains ; il vit quelques squelettes dans ses longs voyages ; mais pour de nombreux cas, Gallien avait conclu du singe à l'homme. Des erreurs graves de détails se perpétuèrent jusqu'à Paracelse qui brûla les livres de Gallien à Bâle en pleine séance ; jusqu'à Vésale qui, au milieu de difficultés inouïes, poursuivi, traqué, comme ayant osé attenter à l'image de la divinité, put rétablir la véritable anatomie.

* Hé bien, si d'aventure nous avons erré comme Gallien, si notre scalpel a été manié par une main trop débile, qu'un Paracelse parle, qu'un Vésale se lève. Mais ce Vésale ne pourra que marcher dans nos voies.

* En *anatomie*, l'homme ou être le plus complet, donne un tableau d'organes qui ne se trouvent que d'une manière insignifiante ou atrophiée dans la série de l'échelle des autres êtres. La grande loi de corrélation d'Etienne-Geoffroy-Saint-Hilaire se rap-

porte précisément à ce fait, et l'on pourrait presque dire, quoiqu'avec trop de hardiesse, que tous les êtres de la création sont des hommes incomplets ou arrêtés plus ou moins dans le développement des divers organes; ou bien des hommes chez lesquels certains organes sont développés démesurément en empêchent la constitution des autres organes. La comparaison du fœtus qui se rapporte à la progression de croissance d'un certain type produit des remarques analogues, etc.

« De même, dans un système philosophique complet, qui n'exclut rien, qui ne laisse rien en dehors de lui, — *sans quoi le système serait faux*. — nous devons dans la dissection de ce système trouver un nombre considérable d'organes qui ne se retrouvent pas dans les systèmes antérieurs, primitifs, élémentaires, exclusifs, ou bien qui n'y s'y trouvent qu'à l'état d'embryon. On devra également trouver des organes démesurément amplifiés, dont la vitalité s'accomplit aux dépens de tous les organes atrophiés ou absents.

« En ce sens, la doctrine du vrai laisse sans réponse, à chaque époque, des questions insolubles pour cette époque; tandis que dans le passé les doctrines antérieures ont toutes sans exception voulu répondre à *tous*

les pourquoi de l'homme, et Dieu sait quelles sont les réponses!

• Nous devons sur tous les poin's indécis respecter l'*opinion* de chacun, et nous ne devons jamais imposer par la violence notre *opinion* propre.

• Et surtout, au nom de Dieu! que l'on n'aille pas, à propos de choses souvent chimériques ou invérifiables, condamner les hommes au gibet et au feu.

• Que l'on n'aille pas mentir impudemment à la conscience humaine en osant affirmer que « LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE EST UNE HÉRÉSIE DAMNABLE ET MONSTRUEUSE. »

• Entre les hommes de cœur qui cherchent le bien par toutes les voies, et les secteurs abétis qui osent profaner le miroir de la divinité par cet insolant langage, il n'est pas sur ce point de transaction possible.

• C'est une guerre à mort, sans pitié, ni merci.

• Il faut que ces sectaires disparaissent de la scène du monde qu'ils déshonorent.

• Les hommes de cœur respectent; mais ils veulent être respectés.

.....
Nous n'oserions pas insister sur ce sujet qui entraînerait notre plume malgré notre volonté.

Ce sujet éveille en nous un sentiment d'indignation profonde et de poignante amertume.

.....

• Le Dieu de l'école :

• Dieu est *un*, mais capricieux et variable ; il agit par voie d'exception et de miracle. Il n'est pas question de plaisanteries voltaïriennes sur Josué, Jéricho, etc. — Il est question de la doctrine entière. — Il n'existe pas de loi, pas de règle immuable.

• A un moment du temps, en un point de l'espace, ce Dieu sort de son repos pour créer la *lumière*, c'est-à-dire un effet des forces naturelles dépendantes de la matière.

• Ce Dieu, crée le *ciel* et la *terre*, c'est-à-dire le *tout* et l'une des *parties* de ce *tout*, c'est-à-dire la *terre* et l'un des grains de sable qui la composent ; c'est-à-dire un arbre entier plus une des fibres ligneuses qui constituent cet arbre. — Classification binaire du monde, élémentaire et primitive. Plus tard se perfectionnant, la classification est devenue ternaire, et sous le nom de trinité, la triade celtique, druidique, Irlandaise, a fait invasion dans la personne du Dieu, en symbolisant la pensée, l'acte et l'amour. De là, le mystère des trois,

• Il existe des esprits purs ou anges, dégagés de la vie, de la matière, du temps, de l'espace, de l'ordre. (Introduction, page 36.) Ce sont les ministres de Dieu chargés d'exécuter ses commandements. Ces anges louent Dieu. — La *louange*, la *gloire*, etc., etc., tous ces mots humains appliqués à l'éternel !!...

• La création est faite en sept jours, souvenir d'une classification septénaire qui se rapporte aux planètes facilement visibles et connues de tout temps.

• L'homme n'apprend rien par une loi permanente, continue, graduée, de révélation. L'homme apprend par secousse, par choc, par l'impulsion directe de Dieu. Il y a deux révélations : l'une adamique, insuffisante, qui se rapporte aux langues; l'autre, provient de Dieu même, qui vient vivre quelque trente ans sur notre morceau de boue, morceau imperceptible parmi tous les réceptacles de pensées qui parsèment les cieux; il y a incarnation, puis rédemption en faveur de cet homme assez faible pour écouter le tentateur. — Le tentateur, c'est-à-dire un révolté contre Dieu !... *Un révolté contre Dieu!!!*... Nous avons encore la fable des Titans.

• L'homme a été créé pour glorifier Dieu ; il meurt, puis il *résuscite* en chair et en os, puis il est jugé, — comme autrefois les

Grecs par Minos, Eaque et Rhadamante, — puis il part pour le paradis ou bien pour l'enfer, etc.

* * * * * Le DOGME de l'école.

* Rien pour le nombre, l'espace et le temps.

* Rien pour la matière, sinon quelques idées fausses ; ainsi, la terre est le centre du monde, le but de la création, etc. : absence de lois, etc.

* Rien pour l'être organisé.

* Rien sur l'humanité, ou plutôt rien que des choses déjà discreditées. La nation de caprice règne en souveraine.

* Rien sur la patrie.

* Beaucoup sur la famille : très remarquable ; legs à recevoir presque dans son entier. Il doit cependant y avoir des réserves. Sous l'empire d'un spiritualisme exagéré, le monachisme a étendu son voile sombre jusqu'au sanctuaire de la famille. Tout homme qui n'a pas de famille, pas de liens, pas d'affections, tout homme qui se concentre dans l'égoïsme de sa propre personnalité, mérite d'être traité comme un fléau.

* L'homme doit être entier dans son organisme, et jamais une mutilation sacrilège ne doit ternir ses facultés.

* Tout homme qui n'a que de l'intelli-

gence, ou chez lequel l'intelligence prédomine exclusivement, est vicieux.

• Tout homme qui ne développe que ses facultés d'acte est vicieux.

• Tout homme qui se contente du battage de son cœur, c'est-à-dire qui se contente d'écouter isolément l'écho de ses propres sensations est mutilé.

• L'homme social doit être intelligence, acte et amour.

• Pour la dernière classe, l'école a donné le monde entier autour de l'homme individu en sacrifiant à cette conception l'ordre, l'espace, le temps, la matière, la vie, l'humanité, la patrie, quelquefois même la famille.

• L'analyse des passions, des mobiles, des vertus, est à reprendre; mais la route est tracée par l'école.

• L'analyse de l'entendement est presque nulle; il en est de même pour l'acte.

.....

• Le RÉGIME de l'école.

• Rien pour les trois premiers RÈGNES.

• Pour l'humanité : constitution de l'église; règles universelles, absolues, étroites, in-

flexibles, ne tenant compte d'aucune des lois antérieures, mais grandioses, mais *universelles* d'intention ; association puissante qui rallie le présent ou l'église des vivants, avec le passé ou la communion des saints ; à calquer sous ce rapport, mais en améliorant et en dégageant des brumes du surnaturalisme et de la superstitieuse légende.

« Conciles œcuméniques ; magnifique tradition à reprendre dans le sens originel ; le chef impersonnel de la religion vraie courbera sous son pied les têtes des rois et les masses populaires. Ce sera le chef du véritable pouvoir spirituel. — Tout cela est à compléter, mais déjà le RÉGIME est bien supérieur au DOGME.

• Pour la patrie : peu de chose. L'on peut toutefois rattacher à cette classe ce qui se rapporte à l'enseignement des masses.

« A cet égard, nous ne pouvons qu'espérer dans l'avenir pour entrevoir le jour où le plus humble village renfermera dans son sein un instituteur capable de dévoiler les splendeurs de la création, ou capable d'exposer les plans principaux du DOGME véritable, ou capable de faire connaître Dieu dans la mesure du possible ; capable de développer les conséquences de ce DOGME pour guider nos pensées et régler notre conduite, capable

aussi de charmer la foule par le sentiment du beau, manifestation du culte.

• Le dimanche, le jour du Seigneur, le jour de Dieu, sera consacré par le plus humble travailleur à agrandir son intelligence et à le rendre digne de communier avec l'avenir comme avec le passé.

• Pour la famille : le régime est extrêmement remarquable, et, sauf quelques nuances secondaires, ce régime de la grande école mérite d'être accepté comme l'expression du vrai pour la conduite morale de la vie. — La France a copié l'école dans son institution civile, et elle ne pouvait mieux faire.

• Pour l'homme : il y a beaucoup de bon, d'excellent. Le sacrifice, le dévouement, l'abnégation, sont des mots inscrits en lettres de feu sur le portique des temples consacrés à Jésus. AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES, cette magnifique parole symbolisée dans l'histoire par le nom d'un grand martyr, fait comprendre l'adoration par le cœur de celui qui fut grandi par le cœur. Cette magnifique parole doit appartenir à l'humanité entière.

• Les recommandations pratiques relatives aux aliments sont insuffisantes et mal comprises ; on les a détournées de leur vérité.

ble sens ; elles se rattachent à l'hygiène publique.

« La prière, cette belle et sainte chose qui oriente l'esprit vers un but élevé, en forçant l'homme à penser constamment à sa noble mission, à le dégager des entraves de l'organisation matérielle en spiritualisant son être dans la limite du vrai, on en a fait un acte par lequel on demande à l'Eternel l'aumône d'une faveur, comme l'on dépose un placet dans les mains d'un prince qui passe. — L'Eternel ! un roi qui accorde une grâce ou une faveur !... »

• Les sacrements, germe d'une institution considérable et tronquée, prennent l'homme à son entrée dans la vie, et le conduisent à la tombe par diverses étapes.

« Cette institution sacramentelle qui marque d'une façon solennelle chacune des circonstances importantes de la vie, doit consacrer les moments du serment juridique, du serment professionnel, de la prise de possession de la virilité, de l'heure où l'on devient citoyen, etc., etc., tout autant que le moment où l'on arrive au jour, ou bien que le moment où l'on traverse le tombeau.

.....
.....
.....

*

• Le CULTE de l'école.

« Le culte est incomplet; il manque surtout de systématisation; mais les détracteurs inintelligents et littéraires de la grande école oublient trop que, dans toutes les branches de l'art, cette école a été la source véritable de la rénovation artistique occidentale, que le secours prêté par les épaves de la Grèce a pu applanir le chemin, faciliter la rapidité du progrès, mais que l'art, dans son essence, n'a d'abord été que *exclusivement décoratif*, et décoratif en vue de l'idée religieuse. C'est de notre temps à peine que nous pouvons concevoir pour l'art une mission plus haute qui consiste à embellir l'enseignement par le charme qu'éveille en nous la traduction du beau. Mais son côté le plus élevé sera toujours religieux, c'est-à-dire l'expression des aspects les plus grandioses sous lesquels l'homme comprend Dieu.

« Ainsi, dans les lettres, sans compter les œuvres véritablement lyriques de plus d'un père, les psaumes, la Genèse notre plus ancien poème et peut-être notre poème le plus beau et le plus colossa, nous aurions le Dante, Milton, Klopstock, etc., comme manifestation du beau pour le CULTE de l'école.

« Dans la musique : la branche la plus

haute est encore la musique religieuse ; l'instrument le plus puissant, le plus complet, sauf la voix humaine, l'orgue de nos cathédrales. Et si de nos jours l'art s'éloigne de l'ancienne église, c'est qu'une nouvelle église plus large, englobant sa mère, va se constituer.

* Dans la peinture : nous n'avons pas un seul grand nom, depuis Memling le flamand, depuis le Perugin d'Italie, qui n'ait dû la flamme de son génie à l'inspiration de la grande école. Les moines ne voulaient d'abord qu'orner leurs couvents, que consteller leurs cathédrales ; puis la faculté rayonnante du beau, éclairée par l'inspiration de Jéhovah, a creusé avec le pinceau cet immense domaine, et l'art dans son ampleur a jailli d'un décor.

* Encore aujourd'hui, nous n'avons pour l'art élevé, en dehors de cette voie, que des tentatives stériles ; il faut que la masse puisse comprendre l'artiste pour que l'artiste puisse s'inspirer.

* Dans l'architecture : les partisans de la grande école suivant l'exemple de leurs polythéiques prédécesseurs, ont fondé des monuments qui seront à jamais l'orgueil de leur époque, et l'expression puissante de la foi sincère de ceux qui priaient sous les voûtes de ces cathédrales.

* La sculpture fut encore l'appendice

obligée de l'architecture, soit qu'elle eût à dérouler dans un bas-relief l'histoire d'un épisode, soit qu'elle eût à caractériser par le marbre le souvenir d'une grande figure.

* Faute d'un DOGME nouveau, parfaitement élucidé, nous sommes réduits en ce jour à copier nos aieux. Que l'on donne une foi nouvelle, et nous aurons non-seulement une architecture nouvelle, mais un art nouveau tout entier ! Une époque tourmentée, une époque de transition, n'offre à l'avenir que de pâles copies ou des types sans pureté.

* Les fêtes, les sanctifications des grands noms, la reconnaissance envers les meilleurs des hommes, tout cela c'est le CULTE, tout cela est à reprendre, tout cela est à amplifier.

* Souvenons-nous que c'est par la corde du cœur que les hommes se laissent le plus entraîner ; nous verrons alors que le RÉGIME et le CULTE, et surtout le CULTE, ont été les véritables bases du succès de l'école philosophique Romaine, et que ces deux colonnes ont suffi à maintenir un monument dont la colonne DOGME ne présentait que des tronçons incohérents. *

.....
.....

Cette note, réduite de plus des trois quarts, était encore fort incomplète. Elle devait être

suivie d'une revue pareille des autres religions. De la confrontation de ces revues, nous pouvions conclure à l'abandon ou à l'acceptation d'un certain nombre de points. Il n'est pas possible qu'il n'y ait que du faux dans un groupe d'idées capable de *relier* des nations entières et d'en former un corps considérable.

Nous l'avons dit, les documents suffisants nous manquaient, sauf pour le polythéisme Greco-Romain.

Le livre de Chaho ne nous apportait même aucun document utilisable ; c'est un brillant hors d'œuvre.

Aussi, à nos yeux, cette œuvre de Chaho est à refaire sous le rapport philosophique et comparaison de doctrines. Les tendances sont saines, l'érudition est forte, mais la méthode manque.

Les plus charmants apologues, les plus séduisantes allégories ne prouvent rien. Elles éblouissent, mais ne convainquent pas. Elles conviennent à ceux qui se laissent prendre à l'appât du sensualisme littéraire ; c'est un moyen précieux avec les hommes de ce temps qui, de même que les Celto-Scythes envahisseurs de Chaho, ou bien que les naufragés géologiques, demandent à être *grisés* par une capiteuse liqueur. L'on ne discerne pas toujours nettement le vrai du faux à travers le

prisine éblouissant de la forme. Sur des sujets opposés, Chaho eut été aussi brillant, et s'il eut voulu se faire l'apôtre d'une de ces religions Indiennes à l'exubérante poésie, il eut semé les lys à pleines mains, charmé ses lecteurs, et produit le *Génie du Bramanisme*.

Celui qui se chargera de la tâche périlleuse de refaire l'œuvre de Chaho, devra, pour captiver son auditoire, unir le talent de l'artiste au lourd bagage de la science; ce sera un brillant littérateur doublé d'un *Sachant* considérable; mais nul ne remplira ce mandat élevé sans tenir compte de la brillante étoile filante qui a sillonné le ciel Bayonnais.

La puissante organisation de Chaho n'avait pas été, malheureusement, développée dans le sens large et complet de la synthèse scientifique. Cet homme, avec une éducation de *Sachant*, eut terminé son œuvre; il eut marché par bonds de géant là où nous avançons péniblement. Mais en fait de science, ce rare et regrettable esprit n'avait que des notions incertaines et sans précision. Un seul point a servi de base à sa force de pénétration; ce point se rapporte à ce que nous voudrions appeler l'*Anatomic comparée des langues*. Il est certain qu'avec une langue synthétique, rigoureuse, logique, Chaho savait tout. La forme du mot, son radical, ses affixes lui suffisaient pour voir juste. Mais nos langues scientifiques

sont un composé informe, incohérent, d'emprunts faits à tous les idiomes, et, pis encore, l'on a détourné de leur sens primitif, les mots mères, et ces mots étaient souvent eux-mêmes pris dans un sens métaphorique ! — Comment s'y reconnaître par la seule dissection du mot ?

XII.

Que cette ancienne civilisation, dont les traces sont affirmées par le seul fait de la profondeur symbolique des mythes anciens, vienne soit des *Adams*, ou première humanité, soit des *Voyants*, soit encore de l'influence des deux hypothèses réunies, nous croyons qu'il ne faut pas exagérer l'élévation de cette première civilisation.

Nous voyons même, dans cette exagération du savoir de nos premiers ancêtres, la source de la plupart des erreurs de détails qui se rapportent à la conception de Chaho.

Ce savoir devait être loin de notre savoir actuel, et le peuple des *Voyants* devait être avant tout un peuple de poètes et de rêveurs, bien dénommé *Voyant* par leur lyrique descendant.

Ces deux mots de *poètes* et de *rêveurs* n'ont point un sens épigrammatique. Les études

sortes n'amoindrissent pas le sentiment du beau ; elles l'ennoblissent au contraire, et le culte de l'art peut fort bien s'allier à l'amour de la science.

Pour ce mot de *poète* nous restons dans le sentiment général ; nous nous inclinons avec respect, avec recueillement, avec vénération même, devant ceux qui savent enchâsser dans un langage brillant et rythmé les diamants de leurs conceptions puissantes ou de leurs tableaux séduisants, mais nous ne décorons point de ce beau titre ceux qui passent leur temps à régulariser des rimes. Des phrases harmonieuses et heureusement cadencées, qui ne recèlent point sous leur forme agréable un sens capable de remuer la fibre humaine dans ses plus lointaines profondeurs, ne révèlent que la manie d'un puéril exercice. L'on apprend à écrire en vers plus facilement qu'à écrire dans une langue autre que l'idiome paternel. C'est une *algèbre* de langage qui, souvent comme sa sœur, l'*algèbre* mathématique, aveugle le passant qui croit trouver dans chacune une valeur implicite.

Ainsi, l'auteur d'*Ashaverus*, M. Quinet, l'un de nos grands poètes, qui vient encore de nous donner ce *Merlin l'enchanteur*, dont nous terminons la lecture en écrivant ces lignes, M. Quinet a presque toujours écrit en prose. etc. Et Chaho lui-même, — qui pourrait lui

dénier le titre de poète? — Chaho a écrit en prose.

Le poète, véritable écho de son temps, traduit l'impression vive, ressentie dans son organisation délicate, impression des faits extérieurs; il chante, raconte, éblouit, passionne, émeut, mais il ne devance pas le temps. Aux époques d'affirmation et de certitude, il y a même plus de poètes et de rêveurs qu'aux époques de doute et de négation; dans l'avenir, comme dans le passé, les poètes embelliront la scène où s'écoulement nos jours, et les rêveurs jettent leurs vues hardies, leurs inductions douteuses, qui seront légitimées par des procédés peut-être sévères et arides, mais qui sont la pondération du vrai.

Pour le mot de *rêveur*, nous dirons seulement qu'il faut avoir rêvé de longues années pour avoir le droit de prendre la parole en public. Chaho lui aussi était un rêveur, et un rêveur de la plus noble qualité.

Ce que nous voulons surtout préciser par ces mots, c'est que l'art est l'ainé de la science, c'est que l'on sent avant d'agir, avant de penser. L'on examine les détails, et ce n'est que plus tard que l'on construit le fil conducteur qui peut guider à travers le dédale des faits. Le savoir est le dernier acte par lequel la loi divine manifeste son impulsion souveraine. C'est l'apanage de la virilité, et nous-mêmes

nous sommes encore des enfants. La preuve, c'est qu'il nous faut encore des apollogues; la preuve c'est que nous nous battons encore et que nous poétisons la guerre! — Les VOYANTS savaient peu.

Pour affirmer ici avec sécurité, il nous faudrait encore établir l'*Anatomie comparée des nations*, classer comme en zoologie, par la méthode de Jussieu, en classes, familles, genres, espèces, etc., toutes les faces caractéristiques qui se rapportent à la constitution des diverses patries, soit actuelles, soit antiques, et caractériser le rôle spécial de chacune de ces faces spéciales. La réunion de tous ces caractères, en pesant chacun d'eux, permet la comparaison des nations.

Dans la situation d'esprit actuel des hommes, chacun d'eux, suivant ses préjugés, ses tendances, ses sentiments, dit Autriche, dit Russie, dit France, dit Angleterre, dit Amérique, etc., sans se préoccuper d'un moyen rigoureux de confrontation, dut-il, en fin de compte, sacrifier son propre orgueil national.

La statistique a précisément pour but de fournir les éléments nécessaires à une dissection qui se rapporte plus particulièrement à l'idée de patrie et d'acte; mais la statistique, jusqu'ici, n'a guère eu en vue que des points isolés, et le groupement des divers éléments

qu'elle peut fournir nécessite de longs développements.

M. Dumas a montré que pour mesurer la puissance industrielle d'une nation, il suffisait de savoir la quantité de fer que consommait cette nation. A ce point de vue restreint, la remarque est belle; mais en nous bornant à ce côté, nous ferions comme un négociant qui, pour la balance de ses comptes, ne s'occuperait que d'une page de son grand livre.

Sans chercher à tirer de nos notes personnelles des indications précises sur la manière d'utiliser, selon nous, les documents statistiques, nous nous contenterons d'indiquer, ici, un terme qui rendrait assez compte de l'avancement en bloc d'une nationalité.

Si l'on prend, dans un pays, le nombre d'hommes qui sont arrivés à l'idée du *Dieu-loi*, et que l'on divise ce nombre par le nombre total des habitants de ce pays, la fraction résultante pourrait se comparer aux autres fractions obtenues de la même manière, et fournir une indication abrégée.

Cette indication serait bien vague, difficile même à formuler; mais, somme toute, elle répondrait au côté le plus large et le plus élevé de la question.

Une confrontation régulière, déjà si difficile pour les nations modernes, pour lesquelles

les documents abondent, mais sans que l'on sache encore utiliser ces documents d'une manière précise et dogmatique, une confrontation régulière serait impossible avec le peu de données que nous possédons sur les sociétés anciennes.

Les documents seraient surtout philologiques et principalement basés sur l'étude du sanscrit liturgique et de l'euskarien, si, comme le croit Chaho, ces langues servaient au peuple des VOYANTS.

S'il s'agit d'art, nous pouvons croire ces aînés en Dieu très avancés; nous pouvons les croire nos égaux, sinon nos maîtres, en laissant toutefois de côté ce qui se rapporte aux procédés, aux instruments, aux moyens de la traduction de la pensée dans toutes les branches de l'art. Ainsi, nous avons vu les Grecs, sous l'influence d'un climat heureux, et dans un intervalle de trois ou quatre cents ans à peine pendant lesquelles les querelles intestines et les luttes du dehors absorbaient encore une force précieuse, arriver à une hauteur prodigieuse dans le domaine du sentiment. Si les VOYANTS ont eu devant eux mille ans et plus de prospère tranquillité, sous un ciel aussi clément que celui de la Grèce, ils ont pu monter aussi haut que les Athéniens, ou même les dépasser. Il en est de même pour tout ce qui se rapporte aux dé-

tails des rapports humains, ou ils ont pu formuler en préceptes, en adages, la masse des vérités conquises sur l'inconnu.

Sous le rapport de l'industrie, ils ont pu aussi acquérir nombre de recettes industrielles, spécifiques singuliers, non reliés entre eux sous la chaîne théorique, et qui peuvent avoir été perdus, retrouvés, puis encore perdus. Un hasard les donne, un hasard les reprend, tant qu'il n'y a pas une centralisation saine dans le régime général.

Puis enfin, en science, en dogme, les *Voyants* ont pu établir la théorie des rapports humains dans la famille, en s'élevant même à l'idée de patrie, mais sans pouvoir la dépasser. Ils ont pu esquisser quelques points de la théorie géologique, points basés sur une tradition peu éloignée de la grande période cataclysmique qui avait coupé en deux tronçons le serpent humain sur le globe. Ils ont pu ébaucher l'astronomie, établir quelque peu les lois de l'ordre matériel, et même pressentir, comme le fit plus tard Aristote, quelques vérités de l'ordre animal au point de vue des classifications.

Puis ensuite les poètes, avec une hardiesse inouïe d'induction, ont pu se jeter sans contrôle dans le champ de l'inconnu, et affirmer avec audace sous des formes symboliques, hiéroglyphiques, allégoriques, toutes

les vérités aperçues, ou entreperçues, ou crues telles.

Ce legs aux conquérants barbares de toute cette masse iudigeste de connaissances non élaborées, pouvait tromper de plus forts que les Celto-Scythes ; et les vainqueurs, réaux de l'époque, prirent à la lettre, comme des personifications, les souvenirs de leurs *nominaux* sujets. Une querelle analogue a troublé l'époque si rapprochée d'Abeillard et de Guillaume de Champeaux.

En ce sens, nous osons presque dire que nous renforçons la thèse principale de Chaho, dans sa rude guerre, si sainte, et qui doit nous préoccuper tous, nous animer tous, nous entraîner tous, contre le mythe, le démon, le génie, la superstition, etc., quelque soit la forme que puisse revêtir cette superstition.

Ce côté de la thèse de Chaho peut, nous le répétons, avoir été exagéré par lui, en ce sens que l'on peut rattacher cette preuve complète, convainquante, de la sagesse ancienne, la seule que nous possédions avec sécurité, à savoir la preuve fondée sur la richesse de la noix enveloppée sous le brou mythologique, à l'existence de la première humanité tout autant qu'à la première ascension dans le vrai d'une nation isolée. Alors la chute, ou la tradition interrompue, la personification du symbole, serait, nous l'avons dit, la consé-

quence du cataclysme géologique, et non plus seulement d'un cataclysme social. Nous pouvons croire sans inconvenient à l'union de ces deux hypothèses, l'une connue, et l'autre magnifiquement mise en lumière par Chaho. Ce qui, pour nous, renforcerait davantage la seconde hypothèse, serait la preuve suivante, qui nous dispense même, tant elle est catégorique, de toute nécessité de comparaison régulière de nation à nation.

Ces peuples de **Voyants**, si avancés dans la connaissance de Dieu, c'est-à-dire si *sachants*, ne pouvaient ignorer l'existence des peuples barbares qui les enserraient, et qui leur faisaient la position d'une île cultivée au milieu d'un océan de bêtes fauves. Ils ne pouvaient ignorer quelles sont les conséquences de la faim et de toutes les convoitises matérielles chez des animaux aussi incultes et aussi peu façonnés encore par le sentiment du bon, du beau et du juste. Les **Voyants** auraient compris une possibilité d'invasion; ces invasions mêmes durent débuter d'une manière partielle; quelques bandits, pillards heureux, durent aller raconter à leurs frères quelles étaient les terres bénies où « la pomme d'or de l'oranger fleurit sous un feuillage sombre. » (Gœthe.) En face de ces incursions de frontière les **Voyants** devaient s'armer. L'instinct de la conservation, la grandeur de leur mission ci-

vilisatrice, auraient fait inventer aux **VOTANTS** les terribles moyens de destruction ignorés des barbares, moyens qui datent d'hier dans l'occident, et ces peuples auraient écrasés les sauvages. Ils auraient même pris l'initiative de la conquête dans un but humain, comme aujourd'hui l'Europe semble vouloir le faire.

— Ah ! si les forces de l'Europe s'utilisaient toujours ainsi ! — Marius avait bien réussi à écraser les Cimbres, et cela, seulement par la puissance de la discipline, en rendant ses *forces parallèles*, ce qui donnait une *résultante* puissante à opposer aux *forces divergentes* des envahisseurs.

L'homme intelligent sait armer sa faiblesse et se rendre, même isolé, plus puissant que le lion. — Quelle irruption nombreuse saurait prévaloir contre des masses unies et multipliées par le génie de la science ? — Que des Barbares essaient de se ruer sur notre occident ! Que les 400,000,000 d'Asiatiques marchent sur la Russie ! Ils seront écrasés avant la Vistule, sinon avant le Rhin, sinon avant Paris. Ils seraient dispersés comme les feuilles d'automne sous le vent de l'équinoxe, et serviraient d'engrais à nos champs. — Les **VOTANTS**, si forts, n'eussent pas été balayés comme des fétus de paille ; à tel point que leur souvenir flotte indécis dans les plus anciennes de nos traditions.

Non, non, les VOYANTS n'étaient pas ce peuple de demi-dieux, ayant gravi le dernier échelon de l'échelle de Jacob.

C'était un peuple de poètes et de rêveurs qui cherchaient le vrai dans la « nacre de l'infini », (Th. G.) dans le bleu chemin de l'air, etc., etc.

Ils appliquaient la méthode *subjective* du *voyant* Socrate, et l'occident seul allie maintenant ce premier procédé à la méthode *objective*.

La vérité est l'œuvre de tous. Plus nous sommes nombreux, plus il y a de vérités.

Ces réflexions n'enlèvent aucun force au livre brillant de notre ami de l'ossuaire, et ce livre est fort dans sa lutte contre le mythe, même en déplaçant et sa base et sa source.

Chaho, héritier de l'une des parties saines du dix-huitième siècle, aurait fait tressaillir dans leur tombe, Bayle, Voltaire son disciple, Diderot, d'Alembert, Condorcet, etc., si ces illustres avaient pu entendre la splendeur et la puissance de son langage. Chez nous même, qui essayons d'être froid et mat devant le prestige de la forme, l'artiste a été entraîné, renué. Le travailleur a cependant repris le dessus, parce que le travailleur, somme toute, avait peu appris dans Chaho. Nous avons trouvé là un magnifique instrument littéraire, instrument tout couvert de ciselures et d'or-

némentations ; mais nous n'avons pas trouvé une synthèse suffisante. Il n'y a pas de construction véritable, à proprement parler, dans l'œuvre de Chaho. Il a traduit sous une forme éblouissante de poésie le testament du xviii^e siècle, et le xix^e siècle a une tâche plus haute.

Avant tout, Chaho est un artiste, un littérateur. C'est un éloquent et poétique écho.

Nous ne voudrions pas que l'on pût se méprendre sur notre opinion. Nous sommes loin de nier, chez Chaho, la franche originalité, la force réelle, la portée du penseur ; mais nous cherchons à préciser la note dominante du talent. Le penseur, chez Chaho, est dominé par le *vates*. Encore une fois, Chaho appartient à la fin du xviii^e siècle par la nature de son talent ; il ne se rattache pas à la profonde élaboration scientifique qui sera, dans l'histoire, le cachet spécial, le caractère spécifique de l'époque actuelle.

D'ailleurs, nous l'avons dit, les richesses du style s'appliquent à toutes les thèses. Toutes les convictions robustes et ardettes s'expriment avec force et ardeur ; et cependant la force de la conviction, pas plus que sa parure, ne peut rien prouver en faveur du vrai. Dans toutes les sectes, il est des martyrs convaincus, puisque ce sont des martyrs.

Il est des fanatiques de Brahma, comme de Mahomet, comme de Luther, comme de

Swedenborg, comme de Fourrier, comme d'Auguste Comte, peut-être même comme de Chaho.

Dans toutes les sectes, il se trouve de grands talents littéraires.

Les convictions opposées éveillent, en se heurtant, les plus vigoureuses passions chez ceux qui se contentent de sentir; mais elles imposent le *droit au respect* aux yeux de tous ceux qui méditent et qui cherchent à dominer leurs propres entraînements.

Pour terminer sur le côté de Chaho, qui peut être attaqué, nous relèverons les termes acres et irritants par lesquels il qualifie Dupuis et Volney. Les deux ne font qu'un, sauf le style, pour leur synthèse des emblèmes religieux. Par le fond, tous deux fourmillent d'erreurs de détails, et leurs thèses ne sont pas soutenables. Cependant le livre des *Ruines* renferme plus d'une page qui pourrait à tous égards être signée de Chaho.

Le but de Volney était bien l'explication naturelle des phénomènes religieux considérés dans leur essence comme phénomènes naturels eux-mêmes.

Somme toute, c'est un aïeul, un précurseur, comme beaucoup d'autres, au même titre que Strauss, et plus d'un illustre de l'autre rive du Rhin.

Ces anciens d'hier n'eussent pas écrit que Chaho n'eut pu écrire; les auditeurs eussent failli pour l'écouter, et les auditeurs ne sont déjà pas si nombreux! Mais Chaho ne veut à aucun prix que son grand ancêtre *Euskarien*, le Noé de la race ibérique, le grand Aitor, ait jamais été fétichiste.

Ce point va être examiné en passant, et nous allons essayer dans la mesure de nos forces et dans la mesure de notre cadre, d'esquisser les points principaux de notre synthèse totale du mouvement humain.

XIII.

Supposons un groupe d'hommes constitués en corps de nation, vivant en paix, soustraits à l'influence de nations étrangères, et se dé-développant librement sous l'empire des lois de l'organisation individuelle et collective.

Certaines forces, certaines tendances, certains appétits, certains amours, certaines volontions, exercent tout d'abord leur action d'une manière exclusive. Les lois de la vie animale, d'abord prépondérantes, sont l'origine et la source du premier pacte social, pacte involontaire, irréfléchi.

Ces premiers appétits donnent lieu à une

forme sociale qui facilite la satisfaction des premiers besoins, en régularisant cette satisfaction.

Lorsque ces premiers appétits ne peuvent plus être en souffrance qu'accidentellement, certaines organisations plus riches ressentent des appétits, des amours, des volitions, d'un ordre plus élevé ; et sous l'empire de ces impressions plus hautes qui donnent lieu aux premiers révélateurs, la société se transforme, se complique, pour satisfaire d'une façon normale, non-seulement aux premiers appétits sur lesquels s'était moulée la première forme sociale, mais encore pour satisfaire à ces seconds désirs, luxe relatif, qui sont, à l'heure dite, d'un intérêt aussi puissant, aussi exclusif, que les désirs antérieurs.

Cette première évolution finit par atteindre le groupe entier, et il s'éveille encore de nouveaux instincts d'un ordre encore plus relevé auxquels adhèrent d'abord quelques rares privilégiés, et qui finissent par exalter la volonté dans un grand nombre d'hommes. Alors, deuxième évolution, et ainsi de suite, jusqu'à ce que la succession graduée des besoins laisse dégager de plus en plus l'animal, à la condition que cet animal soit toujours satisfait dans la partie de ses instincts qui avaient forcé le développement primitif, et enfin l'homme arrive à la plénitude de la satisfac-

tion pour ses sensations, pour ses actes, pour ses pensées. — Le mot de plénitude se rapporte, il faut le dire, à une limite qui dépend de la planète, de la race, du lieu, de l'époque, etc.

C'est ainsi qu'au point de vue de l'opposition entre la méthode subjective ou Socratique et la méthode objective, l'on trouve un moyen de puiser dans l'histoire bien appréciée, dans les périodes de développements successifs des diverses races, les éléments nécessaires pour analyser l'homme et classer toutes ses facultés d'après leur ordre de nécessité providentielle et leur échelle de relations.

Nous allons essayer de suivre, dans cet ordre d'idées, la succession des phases de la connaissance humaine.

XIV.

Chaque homme a vu son voisin despotique, capricieux et volontaire : une faculté d'induction primordiale, irréfléchie, le porte à attribuer cette même organisation despotique, capricieuse, volontaire, à tous les objets qui l'entourent.

L'homme prierà le fleuve de le transporter

paisible; le fruit d'être savoureux et reconfortant; le soleil d'être bienfaisant et chaud; la lune d'éclairer la marche nocturne au sein des forêts; la touffe végétale de ne pas recéler le reptile à la morsure mortelle; la pluie de ne pas entraver la recherche du gibier; l'arc d'être souple et fort; la flèche d'aller droit à son but; l'écho de redire les chants du bien-aimé; la source limpide de reproduire ses traits; la terreur de se dresser, personnage vivant et terrible, devant son ennemi, etc., etc.

Tout est Dieu, tout est caprice; chaque chose obéit à une volonté intrinsèque, sans règles et sans lois.

Cette période a été appelée période fétichiste.

L'on voit que c'est un panthéisme élémentaire, non systématisé. L'école panthéique moderne a le tort de vouloir ramener l'intelligence humaine, par un bond énorme en arrière, à ces époques primitives, et à inaugurer pour la philosophie un ordre d'idées qui sert de base encore aux systèmes informes des Hurons, des Cherokées, des Sioux, etc., etc., si toutefois de pareilles notions, véritables *colylédons* de science, peuvent mériter le nom de système.

Une lueur incertaine jaillit au sein de ce chaos; l'on tend à ne plus déifier chaque chose

isolée, mais à considérer chacune de ces choses comme émanant d'un ordre plus élevé, comme se rattachant à un pouvoir plus général. L'ordre naturel de la création se partage en départements véritables, soumis séparément à l'influence d'un chef despotique, capricieux dans ses vues, mais régularisant déjà par sa volonté une, le groupe des faits qui lui sont soumis. Ces dieux sans nombre, seigneurs féodaux se partageant l'Allemagne des cieux, se taillent chacun dans l'empyrée un brillant manteau de cour; ils gouvernent oligarchiquement dans leur chambre olympienne de lords, se faisant de mutuelles concessions pour peser constamment sur la masse, pendant que Prométhée réveur, cloué sur son roe aride, est dévoré par l'idée qui le ronge. — L'idée, source de martyre dans le présent, et mère du vrai dans un lointain avenir!

Cette période a reçu le nom de période polythéique.

Socrate, par la bouche de Platon, puis Cicéron, expriment le sentiment des esprits les plus élevés; ils annoncent que la pluralité des dieux, c'est la nullité des dieux, et enfin apparaît sur la scène le Jéhovah unique, mais le Jéhovah humain, capricieux et despote, agissant toujours par voie exceptionnelle, procedant par miracle.

Cette période se rattache à la constitution de la grande école philosophique, d'origine juive, héritière d'une lointaine tradition, et systématisant avec grandeur toute la trame de l'étoffe dont est tissu le passé.

Puis, en dernier lieu, la scène s'agrandit encore, et Dieu, le vrai, le grand, l'infini, l'immuable, vient dominer l'ensemble de la synthèse que la loi providentielle donne à l'homme la faculté de dévoiler.

Nous sommes à l'époque du DIEU-LOI.

Ces quatre zones peuvent avoir été parcourues par une seule et même nation, et elles ne se découpent point avec une précision aussi tranchée. Pour être clair, nous avons disséqué chaque élément; mais, en réalité, ces éléments sont juxtaposés, et certaines natures plus brillantes, plus heureusement douées, ont pu, dans chaque période, avoir eu la conscience du Dieu des rares élus d'aujourd'hui. — Mais, autour d'eux, ils ne pouvaient avoir aucun écho. — Le *milieu* était réfractaire à un tel enseignement.

Ces zones, dans le temps, de même que les couches sociales dans l'espace, se rapportent aux masses, et non point à quelques organisations isolées, qui souffrent d'être seules avec leurs convictions, et qui dispa-

raissent de la scène sans même avoir pu se faire entendre.

Pendant qu'un corps de nation parcourt ces quatre phases que nous appellerons : phase *du caprice*, phase *des caprices*, phase *d'un caprice ou d'un Dieu sultan*, phase de Jéhoval ou du DIEU-LOI, d'autres nations montent plus ou moins dans cette échelle, et les membres épars d'une jeune humanité se trouvent posées sur des échelons différents de cette échelle de Jacob. L'invasion et la guerre mêlent ces races différentes, arrivées à des points plus ou moins élevés dans leur évolution, leur ascension vers Dieu, et la netteté des plans de séparation se trouve altérée d'autant.

Ce mélange de races était peut-être une nécessité servant à former un groupement social à éléments plus composés. Une seule race n'eut pas eu peut-être, dans son organisation spéciale, une force suffisante. L'imagination de l'homme du midi devait être tempérée par la froide réflexion de l'homme du nord, etc. Nous n'avons pas à chercher si Dieu, par une loi autre que la loi de la guerre, n'aurait pas pu effectuer ce mélange de souches humaines. Nous constatons un fait.

La nation des Atlantes peut avoir, par l'organe de ses prêtres, atteint ce degré suprême où quelques milliers d'occidentaux sont seuls

parvenus même en ce jour, et ce mélange de races, de langues, de doctrines, a dû occasionner un trouble profond dans la marche sociale; il y eut choc, perte de force vive, état morbide momentanée; dans certains cas même, la lumière a pu s'éteindre, et les privilégiés de ces races brisées, ont dû reprendre ce chemin déjà parcouru par leurs ancêtres, sur lequel les masses avaient reculé, et le parcourir de nouveau avec une séculaire lenteur.

Cet état de guerre, nous l'avons dit souvent déjà, et nous ne redoutons pas une trop grande insistance, cet état de guerre n'est pas venu brusquement désoler le globe, sans précédent, sans acheminement, par un choc brusque et isolé.

De même qu'en géologie nous avons vu l'état planétaire du début se montrer normal en ses dislocations permanentes et continues, puis passer par des périodes de repos où les dislocations étaient plus fortes mais plus rares, puis consolider pour longtemps la surface, puis la voir se rompre une dernière fois, et enfin donner un sol stable pour le développement régulier des races organiques.

De même en histoire, l'état de guerre, de rapine, de violence, est d'abord l'état normal; puis il arrive des périodes de repos où les nations se groupent, se forment, se développent, parcourent plus ou moins les quatre phases

de leur foi en Dieu; puis un choc social plus formidable repétrit de nouveau la couvée humaine, comme le choc géologique repétrissait la croûte matérielle de la planète; puis des repos qui s'appellent Ninive et Babylone, Grèce, Rome, Bagdad et Cordoue, etc., occident de ce jour, etc., entrecoupés par les chocs destructeurs dont les derniers semblent avoir tracé leur sanglant sillon.

En effet, les luttes actuelles ont revêtu un caractère spécial de conservation et d'équilibre, et cette transformation est d'un heureux augure.

La régularité de la marche humaine à travers les quatre phases est singulièrement altérée par ces mélanges de races, résultats des guerres; c'est comme un organisme isolé dans lequel le pathologiste discerne les mélanges de fonctions organiques, les troubles qui les ont viciées, et sait assigner à chaque organe son rôle spécial.

En outre, nous pouvons reconnaître une autre cause de trouble dans les traditions confuses, peut-être fort avancées dans le vrai, de nos aïeux d'avant le choc géologique qui nous forcent de nous reconnaître comme les seconds du globe, c'est-à-dire comme formant une humanité précédée déjà, sur notre sol, d'une autre humanité. — Les plus forts des naufragés à travers la longueur de la période

géologique qui bouleversait la surface terrestre et interrompait en quelque sorte le cours naturel de la vie sur la planète, déposèrent des ferment d'intelligence incompris par leurs auditeurs engourdis par la souffrance, chez lesquels le mal-être physique voilait toutes les facultés d'ordre supérieur, et ce fut encore une cause de perturbation dans la pureté du parcours de nos quatre zones.

Les ondes de la pensée se superposent constamment en ajoutant le poids de masses intellectuelles dans un certain état au poids d'autres masses intellectuelles arrivées à un autre état.

XV.

Nous allons essayer de développer ces points généraux avec l'assistance d'un hyéro glyphé géométrique. Que ce mot n'effraye point le lecteur ; il ne s'agit pas d'utiliser le moindre théorème de Legendre. La netteté de vue qui résulte de l'aspect d'un simple trait linéaire qui peint aux yeux l'idée, par son harmonie avec la forme, nous a enhardi. Un seul regard jeté sur une ligne permet à l'esprit de saisir la pensée que l'on veut exprimer, beaucoup mieux qu'à l'aide de longues réflexions.

Nous supplions le lecteur de nous prêter toute sa bienveillante attention. Le sujet en vaut la peine, et, sous un brou sévère, notre noix renferme un fruit valant.

La loi la plus générale des organismes consiste en ce que les organismes naissent, croissent, atteignent leur maximum de puissance, déclinent, puis disparaissent ou se transforment sous le nom de mort. Cette loi peut se peindre par un trait qui représente une courbe d'abord ascendante, puis descendante.

Si l'on coupait un piton de montagne par un coup de hache, la coupure représenterait une courbe analogue.

La ligne idéale dont nous parlons représente les états moyens de l'organisme en question, et l'état de cet organisme ondule en deça et au-delà de ces positions moyennes.

En astronomie, l'ellipse idéale de Kepler représente approximativement le chemin parcouru par une planète ; avec cette ellipse, on sait à peu près le lieu de la planète ; en réalité, la planète s'écarte tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, de cette ellipse fictive, et ces écarts secondaires sont ensuite calculés à part.

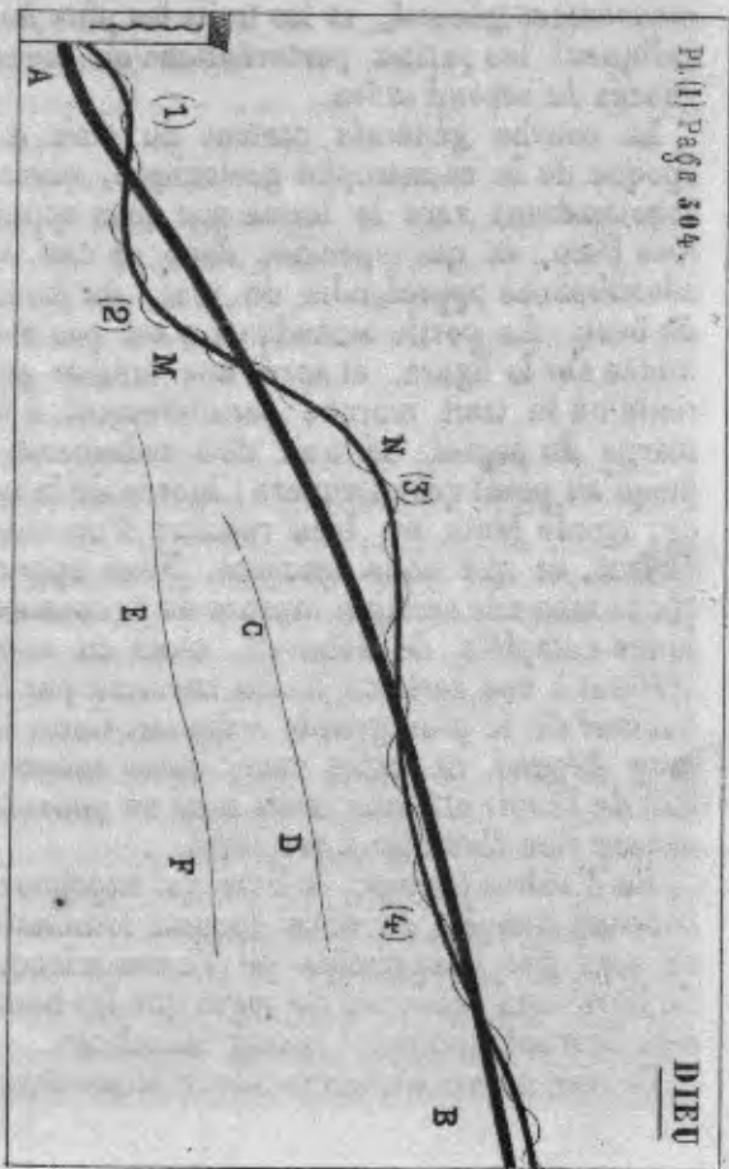
Si nous examinons la planche (1), nous voyons un trait plein marquer la trace idéale

ascendante de l'humanité ; le trait plus fin indique les écarts ou divergences par rapport au mouvement général, et les traits les plus fins indiquent les petites perturbations ou divergences du second ordre.

La courbe générale partant du trait A , époque de la catastrophe géologique, monte constamment vers le terme que nous appelons Dieu, et qui spécifie, dans ce cas, la connaissance approfondie du vrai, du juste, du beau. La partie ascendante n'est pas terminée sur la figure, et après une longue période où le trait marche parallèlement à la marge du papier, ce trait doit redescendre jusqu'au point qui marquera l'agonie de la race ; agonie lente ou bien résultat d'un choc violent, ce que nous ignorons. Nous approchons dans une certaine mesure de la connaissance complète de Jéhoval, mais en nous arrêtant à une certaine limite mesurée par la hauteur de la plus grande *ordonnée*. Cette limite dépend de notre race ; nous sommes loin de l'avoir atteinte ; mais nous ne pouvons encore rien formuler à son sujet.

En d'autres termes, le livre qui exprimera le DOGME complet de cette époque lointaine, ne sera pas l'expression de l'omni-science. Ce livre aura beaucoup de pages que les hommes devront forcément laisser blanches.

Ce trait principal représente le mouvement



humain supposé pur de toutes circonstances troublantes.

Le fleuve humain n'est pas encore complètement formé. De même que pour un fleuve dessiné sur une carte l'on remonte jusqu'à la source la plus forte, en suivant la maîtresse branche, le cours d'eau principal qui a reçu, pour son importance, dès son origine, le nom même du fleuve ; de même ici nous suivons l'artère principale.

Des rameaux, rivières considérables, font leur jonction à divers points, et le fleuve n'est complet qu'après la jonction de ces divers rameaux ; de même ici nous avons à considérer divers rameaux ou rivières humaines. Les diverses artères formées des races humaines qui doivent s'unir pour former le courant humain général ne seront réellement identifiées dans un seul lit que quand chacune de ces artères aura pénétré jusqu'à l'idée du DIEU-LOI.

Nous avons ainsi quatre ou cinq grands courants principaux caractérisés chacun par l'idée religieuse qui sert de ciment, de lien, aux diverges races. Actuellement le trait CD suffit pour marquer vaguement le courant Islamique qui, resté à l'idée du Dieu capricieux et sultan, mais du Dieu *un*, semble marcher dans le temps sans ascension vers la connaissance. De même le trait EF peut indiquer la

direction du courant Asiatique, inférieur au précédent, et marchant uniformément dans une notion encore polythéïque. Plus tard ces trois fleuves humains se fondront dans un seul lit sous l'empire d'une nouvelle synthèse religieuse, et c'est alors seulement que l'humanité SERA.

Si l'on dessinait les courbes qui se rapportent à ces affluents encore divergents, on ne trouverait de différence que pour des accidents spéciaux, et pour un retard prolongé dans les stations inférieures. Mais partout l'on trouve le même passé, les mêmes leçons, les mêmes espérances, le même avenir.

La partie de la courbe antérieure au déuge ne peut point nous occuper ; la première humanité, après avoir parcouru les diverses phases du progrès, s'est arrêtée à l'une quelconque de ces phases (nous ne savons laquelle), et s'est trouvée brusquement brisée par le choc géologique destructeur. Les débris de la tradition ont troublé, à l'origine, la pureté de la ligne idéale que nous essayons de construire en dehors de toutes les circonstances troublantes.

Si nous examinons l'artère principale qui se rapporte au développement aujourd'hui Européen et Américain, nous voyons les ondes secondaires dessiner leurs oscillations marquées 1, 2, 3, 4, et qui se rapportent à la

période fétichiste, à la période polythéique, à celle du Dieu unique, mais despote capricieux, et enfin à la période du Dieu-loi dans laquelle les plus éclairés des hommes peuvent seuls être classés. Les masses sont encore loin de cette période; elle sont polythéistes encore, même en occident, et l'on pourrait presque dire fétichistes.

Sans parler de tables tournantes, en prenant la question de très haut, il n'y a pas encore longtemps que l'*attraction* était considérée comme une sorte de personnage, un vrai fétiche. Ce mot, qualifiant une loi, n'ayant de valeur philosophique, même comme prévision, que parce qu'il prouve la constance de la loi, et tue l'idée du caprice, ce mot avait été regardé comme l'expression d'une chose existante! Nos traités de physique d'il y a vingt ans semblent encore, en quelque sorte, créer des entités comme Monsieur *chaud*, Monsieur *froid*, Monsieur *électricité*, etc., etc. Nous ne rions pas; le rire messied à ces pages.

Si nous considérons isolément chacune de ces grandes ondes qui sont comme les divers sillages de barques descendant un large courant, nous verrons chacune de ces ondes être décrites par une succession d'ondes du troisième ordre, et donner lieu aux incidents généraux de l'*histoïro*. Ces ondes tertiaires

sont elles-mêmes formées par une suite d'oscillations du quatrième ordre sur lesquelles est basée la presque totalité des livres qui se rapportent à l'homme et aux événements terrestres. Malgré la perfection du style, le charme de la narration, l'on peut reconnaître une infériorité radicale de conception dans le plus grand nombre des historiens de notre temps, surtout au point de vue de l'histoire générale.

Nous n'avons rien dit sur le commencement de la courbe générale ; mais ainsi qu'un fleuve à son origine se compose, même pour sa maitresse branche, de l'accumulation d'une foule de petits ruisseaux et de sources restreintes, ainsi des races nombreuses sont arrivées à se cimenter entr'elles par un lien général et à former un cours humain, ou fleuve humain, au volume respectable.

Le fleuve ne commence en réalité qu'après la période fétichiste qui, exclusivement locale, se rapporte précisément à cette accumulation de sources d'un faible débit séparé.

Nous avons vu de nos jours, c'est-à-dire depuis huit cents ans, l'Europe et l'Amérique s'agréger ainsi sous une loi commune, sous l'influence de la grande école philosophique dont la mémoire profonde restera l'objet de la reconnaissance publique aux époques les plus lointaines. Les diverses annexes, ou ra-

meaux protestants, séparés par de faibles divergences de leur tronc commun, pourraient se comparer aux bras d'un fleuve, bras qui se disjoignent pour former des îles et retomber plus tard dans le grand courant.

Les efforts de nos nations occidentales doivent se porter vers les procédés les plus rapides de fusion des trois ou quatre branches qui se déparent encore en rameaux différents la grande famille humaine.

C'est en ce sens que nous avions dit dans une autre occasion :

La religion, c'est l'artère de l'histoire.

Que l'on nie la nécessité d'une religion, si l'on osé ! ...

XVI.

Nous allons essayer de tracer spécialement les ondes du troisième ordre qui se rapportent à la grande oscillation due à la célèbre école philosophique, ou oscillation (3).

Nous avons dit que ces ondes tertiaires ne peuvent pas se figurer pour le séтиchisme. Le lecteur pourrait lui-même dessiner les fluctuations qui se rattachent au polythéisme, ou mouvement principalement Greco-Romain, le seul pour lequel nos documents soient suffisants.

Nous remarquons que les ondes du troisième ordre qui terminent l'évolution d'une idée, qui servent à la transition, appartiennent à la fois aux deux systèmes, celui qui s'éteint et celui qui s'allume dans l'intelligence humaine.

Pour tous les cas analogues, nous pouvons remarquer que les ondulations ternaires, d'abord amples et fréquentes, finissent par s'amodifier vers les points de culmination. Il en est de même pour les ondulations du second ordre qui disparaîtront à leur tour vers le *culmen* général.

La planche (ii) représente la phase descendante du polythéisme expirant et la phase ascendante du monothéisme occidental. La ligne des *abscisses*, ou marge du papier, sur laquelle se complent les temps, est alors la grande pente ascendante de l'histoire générale.

Nous avons distingué sept ondes principales que nous avons caractérisées par les noms qui nous ont paru les plus convenables pour notre objet : Spartacus, Saint-Paul, Dioclétien, Constantin, Julien, Théodose, les croisades.

Spartacus représente la souffrance dans la forme sociale antique basée sur l'esclavage. A moins de remonter à Socrate, nous n'avons

Croisades.

Théodore.

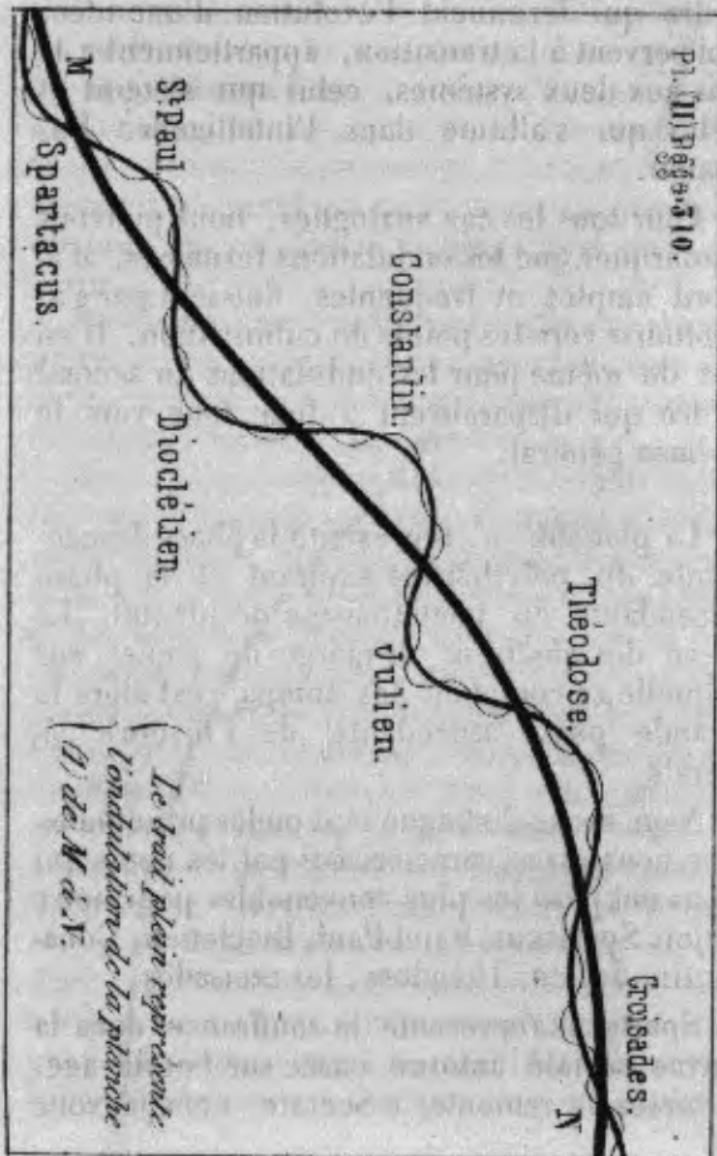
Constantin.
Julien.

Saint Paul.

Dioclétien.

Le trait plein représente
l'ondulation de la planche
de M. A.

Spartacus.



On the 1st of October, 1851, I made my first visit to the mountains, and was greatly delighted with the grandeur of the scenes. The snow-covered peaks were very numerous, and the valley was filled with the fragrance of the pine-trees, and the sound of the rushing streams. The air was clear and invigorating, and the sun shone brightly, making the scene still more beautiful.

The next day I went up the mountain, and found it to be a most delightful place. The air was cool and invigorating, and the sun shone brightly, making the scene still more beautiful. The air was cool and invigorating, and the sun shone brightly, making the scene still more beautiful.

The next day I went up the mountain, and found it to be a most delightful place. The air was cool and invigorating, and the sun shone brightly, making the scene still more beautiful. The air was cool and invigorating, and the sun shone brightly, making the scene still more beautiful.

The next day I went up the mountain, and found it to be a most delightful place. The air was cool and invigorating, and the sun shone brightly, making the scene still more beautiful. The air was cool and invigorating, and the sun shone brightly, making the scene still more beautiful.

The next day I went up the mountain, and found it to be a most delightful place. The air was cool and invigorating, and the sun shone brightly, making the scene still more beautiful. The air was cool and invigorating, and the sun shone brightly, making the scene still more beautiful.

pu, dans l'histoire, trouver le nom connu d'un révélateur affirmant la nouvelle notion du juste, martyr de cette notion, et se rapportant à l'émission d'une doctrine. Nous aurions, même dans ce cas, préféré le nom de Spartacus, comme se rapportant à un élan véritablement instinctif qui mine la société païenne et rend son existence incompatible avec l'avenir.

D'ailleurs, nous devons évidemment comprendre le nom de Socrate parmi les noms de la décadence polythéique. Nous ne remontons pas jusqu'à lui, et c'est tout.

Sous des impulsions analogues, mais cette fois se rattachant au nom d'un révélateur, nous voyons se formuler la doctrine aux larges ailes qui prend son vol des rives du Jourdain et du chemin de Damas; cette doctrine se basait principalement sur l'amour mutuel ou négation du droit de l'esclave. Le nom de Saint-Paul, ce grand fondateur, ce rival fougueux de Saint-Pierre dont les vues plus étroites auraient pu enrayer le mouvement sans la puissance d'apostolat de son énergique contradicteur, le nom de Saint-Paul nous paraît marquer heureusement l'avènement de la doctrine. Nous disons la doctrine, car le dogme a mis trois ou quatre cents ans à se fonder, avec l'assistance de tous les illustres pères profonds de science acquise, c'est à-dire étant

au courant de tout ce que les ancêtres avaient déjà révélé.

Nous voyons ensuite la société ancienne, minée dans son principe constitutif, croyant au mot d'Aristote, — pour faire disparaître l'esclavage, il faut que la charrue et la navette marchent seules, — se redresser par l'organe de ses chefs, lutter contre le principe perturbateur dont l'avènement était un arrêt de mort, et tenter d'écraser dans le sang l'idée qui semblait imposer un démenti à tout le passé, ainsi qu'une flétrissure pour les aieux.

A chaque époque de transition des ondes humaines, le sang a toujours ainsi couru à flots. — Les tenants du passé ont toujours ainsi maculé d'une souillure leur trace dans l'histoire.

Au nom que nous avons choisi pour représenter cette période, l'on aurait pu sous certains rapports voir prétérer le nom de quelques-uns de ces monstres hideux qui ont siégé sur le trône romain. Mais outre que la persécution de Dioclétien, la dixième si nous ne nous trompons pas, a été la plus rude de toutes, et qu'elle se rapprochait davantage de la fin de cette période en la caractérisant mieux, elle se rapportait à un incident singulier de l'histoire, incident unique et qui ne nous paraît pas avoir été expliqué d'une manière satisfaisante,

Dioclétien, maître du pouvoir, chargé de la conservation du drapeau antique, ayant reçu de ses contemporains la mission de défendre leur organisation, leur pacte social, était trop intelligent, — les temps d'ailleurs étaient avancés, — pour ne pas reconnaître l'élément profond de justice qui jaillissait partout du sein des masses sous le nom d'idée chrétienne. Ne voulant pas faillir à son mandat et retourner contre l'organisme social la force qu'il tenait de lui, n'osant pas assumer sur sa tête la responsabilité de la direction du mouvement, ne le croyant peut-être pas encore assez enrayé pour souffrir à la domination des faits, ne le jugeant peut-être pas assez pratique, Dioclétien résilia le pouvoir et se retira paisible aux jardins de Salone. Galérius se chargea de sa tâche et le fit en bête fauve.

Constantin, fils d'une mère chrétienne, imbu de la beauté d'une doctrine alors complètement pure et n'étant en quelque sorte, à cette époque, que la centralisation du juste, Constantin marque l'évolution inverse. Peut-être avait-il compris la portée de sa mission ; peut-être avait-il deviné que prendre à ce moment d'une main ferme et hardie le timon social, était pour lui le moyen de léguer à l'histoire un de ses plus grands noms, un de ses plus hauts exemples. — Ah ! qui sera le Constantin moderne. — En outre, il était am-

bitieux comme tout homme fort. Il y avait déjà trois siècles que les douze pêcheurs avaient jeté sur les foules l'empreinte de leur robuste conviction. L'époque était mûre.

Le rôle de l'homme d'état consiste précisément à discerner, non pas les idées les plus belles, les plus hautes, et les plus saintes, mais les idées qui trouvent assez d'écho dans le sein des masses pour qu'il soit possible de transformer ces idées, dans l'acte, en réalités vivantes. Constantin fut l'homme d'état de ce moment; et quand bien même il n'eut voulu que satisfaire d'ambitieux projets, il aurait au moins prouvé l'intelligence profonde qui lui avait montré la route du succès.

Ces routes-là, pour les grandes scènes de l'histoire, ne dépendent pas de ces roureries mesquines qui permettent d'ajouter quelques broderies dorées à d'autres broderies.

Parmi les hommes de ce temps, il pouvait en être ayant déjà dépassé, par leurs conceptions, le point particulier qui agitait la masse. Ainsi Celse pouvait être très fort; en le réimprimant aujourd'hui, il parlerait presque comme un homme du XVIII^e siècle; mais il ne comprenait pas l'époque; il voulait devancer la chaîne du temps, tandis que la loi propre du mouvement humain consiste à suivre cette chaîne du temps. Nous pourrons la dévoiler

d'avance, mais jamais nous ne pourrons supprimer un chaînon.

Après Constantin, un grand malaise se traduit dans la société d'autrefois ; les dieux s'en vont, et leurs trônes déserts n'ont pas encore été brisés pour composer de leurs débris le trône unique du Dieu nouveau. Ce malaise que nous avons interprété dans notre introduction par la prière que nous avons mise dans la bouche des muses de Julien (p. 68), nous amène à la réaction que ce nom de Julien pouvait seul caractériser.

Julien était seulement un homme de cœur et de sentiment. Chez lui l'artiste a dominé l'homme d'état. Les plaintes qui surent l'é-mouvoir sont du même ordre que celles qui sont proférées de notre temps par tous ceux qui veulent faire du sentiment la seule base de leurs appréciations. Laissons au cœur ce qui appartient au cœur ; n'éteignons jamais chez nous la puissance de l'émotion, le charme des souvenirs, le prestige du passé ; respectons les pensées, les croyances, sous l'empire desquelles ont grandi nos aïeux ; mais sachons commander en maître par l'intelligence, là où l'intelligence doit être souveraine. Le cœur a d'assez belles pages personnelles pour ne pas usurper un rôle et primer la réflexion, là où la réflexion doit avoir une action prépondérante.

Le mouvement rétrograde et inintelligent de Julien fut de courte durée. — Julien fut un éphémère.

Le nom de Théodore nous a permis de caractériser l'époque de l'entier épanouissement de la doctrine. Le jour où le maître de l'empire dut s'agenouiller, sur l'ordre de Saint-Ambroise, sous le portique d'une cathédrale chrétienne, fut le jour décisif à partir duquel le recul n'était plus possible.

L'idée nouvelle règne en dominatrice à travers le torrent dévastateur des barbares Germains, et bientôt elle lance ses féroces partisans sur le monde Asiatique. C'est l'époque des croisades ; c'est l'époque de la culmination ; les masses sont tellement imprégnées de l'idée chrétienne que la parole d'un prêcheur les entraîne au loin, et la puissance d'impression présageait quelques siècles de complet acquiescement de la conscience humaine au dogme romain.

Si nous avions voulu choisir un nom propre pour caractériser le moment des Croisades, le nom de Richard-Cœur-de-Lion nous aurait paru préférable aux noms de Pierre l'Hermite et de Godefroy de Bouillon.

Grâce à cette impulsion énergique de l'intelligence humaine, quoique cette impulsion fût incomplète, quoique elle fût viciée surtout par les hommes chargés de l'application pra-

tique, ces hommes étant des organes incultes et inférieurs de beaucoup à l'idée directrice, les lambeaux du savoir humain purent surnager sur la tête des nations.

Puis ensuite vient la décadence, et nous aurions à représenter par un trait analogue, mais à pente renversée, cette fin de l'onde qui appartient, par sa dernière moitié, à l'onde ascendante que nous parcourons en ce moment et qui doit nous conduire vers la culmination de la courbe totale, pour nous jeter dans l'avenir sur une route droite et dégagée d'obstacles.

Cette ligne, symbolisant par un trait la seconde phase du chemin parcouru par la grande école, aurait des ondes tertiaires que nous caractériserons rapidement : nous aurions d'abord les hérésiarques et le schisme d'orient; puis les Albigeois; puis Luther; puis l'époque qui s'écoule de Philippe II à Louis XIV; et enfin la révolution française.

Nous sommes maintenant sur la contre-pente inverse ou réaction analogue à la période de Dioclétien ou de Julien, et nous attendons le malé puissant qui doit présider à l'évolution définitive, Constantin ou Théodose.

Luther, en ce sens, doit être envisagé d'une manière plus large que comme l'origine des diverses sectes protestantes. Souvent les li-

gues de démarcation entre ces sectes ne portent que sur des puérilités, des discussions de mots; et, sous ce rapport, les rameaux protestants ne peuvent point être isolés du courant général dont ils ne forment que des filets rapprochés. Luther, c'est l'examen triomphant; et, au fond, l'on n'examine guère plus au sein du protestantisme, que dans le centre le plus orthodoxe de la grande école. Le principe du libre examen a élargi la base de ses spéculations pour y faire entrer le monde entier.

S'il fallait un nom propre pour caractériser cette époque comprise entre Philippe II et Louis XIV, nous choisirions Ignace de Loyola, quoique antérieur de 150 ans, parce que la doctrine de ce fondateur, doctrine qui n'est que l'exagération de la doctrine Romaine, a eu son moment de splendeur précisément à l'époque dont nous voulons parler.

Cette oscillation réactionnaire, caractérisée par l'époque actuelle depuis l'apaisement du côté tumultueux de la révolution française, est servie par les hommes qui ne veulent apercevoir aucune lumière dans l'avenir, et qui se refusent à concevoir une synthèse intellectuelle différente de la synthèse qui présidait au développement des ancêtres. C'est toujours et encore la pensée des muses de Julien.

Des oscillations du quatrième ordre, oscil-

lations dont le tact constitue le savoir-faire des ambitieux de bas étage, viennent cadencer les ondes du troisième ordre. Il est certain que pour une ou deux générations encore, ceux qui tiennent à parvenir, dans le sens étroit du mot, devront être catholiques et soldats, c'est-à-dire s'étayer de toutes les forces accumulées du passé, sans vouloir faire partie des hommes résolus qui luttent vaillamment contre le courant, et sèment pour l'avenir. Cette ambition qui, suivant l'énergique expression de Barbier, consiste à « gueuser quelques bouts de galons », se rencontre surtout aux époques où les transitions se marquent par des ondulations quaternaires. Les grands caractères sont rares alors, et l'ambition hante qui consiste à vouloir jeter son nom à 500 ans de date dans l'histoire ne compte que quelques rares partisans qui succombent presque tous sous le poids de leur tâche.

XVII.

Toute espèce de mouvement peut ainsi se symboliser par un trait plus ou moins complexe, et l'inspection seule de ce trait, pour peu que l'on veuille y réfléchir, fournit plus

d'indications que de nombreuses pages de détails.

C'est ainsi que le contour d'une carte explique les sinuosités des rivages maritimes, que les tracés des chaînes de montagnes, que les filets d'un cours d'eau, etc., remplacent avec avantage de longues explications.

La représentation, par des courbes, des divers phénomènes naturels est un des leviers les plus précieux d'investigation. C'est à l'aide de ce moyen que l'on a pu pénétrer dans l'intimité des lois qui président aux marées, à la vapeur, à l'électricité, etc. Cela peint aux yeux l'une des plus grandes théories de l'ordre, l'*interpolation*.

Ce mot technique pourrait effrayer le lecteur superficiel. Mais quand on songe que l'idée qu'il représente est d'une application permanente pour la plus mince de nos appréciations, l'on peut y regarder à deux fois avant de vouloir l'exclure.

Tous les jours, pour les hommes de notre entourage par exemple, l'on affirme que tel fait, telle idée, n'appartient pas à l'un de ces hommes, que c'est à tort que l'on pourrait lui imputer telle manière de voir; et cela parce que la connaissance approfondie du caractère, des habitudes, donne le profil général de la courbe correspondante à cet homme, et que tel point isolé, tel détail, ne saurait lui appar-

tenir. Nous *interpolons*, ou nous posons entre deux repères un point nouveau qui présente un accord ou un discord.

Toutes les fois qu'un phénomène donne pour sa courbe représentative des angles saillants, des points isolés, quelque chose qui s'éloigne de la sinuosité normale, il y a eu, là, un choc, une particularité étrange ; ou bien la courbe est inexacte et le phénomène est mal interprété.

Ainsi, au déluge, la courbe humaine doit avoir un *ressaut* énorme, une véritable coupure par une ligne brisée.

Si l'on cherchait à représenter par une courbe la synthèse de la grande école, l'on trouverait une série de lignes brisées, sans lien, sans accord, qui, par leur aspect général seul, permettrait la condamnation de cette synthèse. Ainsi une ligne droite partirait d'Adam pour tomber brusquement sous le choc de la chute ; puis marcher horizontalement et déchoir jusqu'à Noé ; puis un nouveau choc dû au déluge ; puis une ligne horizontale qui s'infléchit jusqu'à représenter l'état d'écrasement de l'humanité, état qui nécessitait l'intervention de l'HOMME-DIEU ; puis, à ce moment, la courbe reçoit une impulsion verticale qui la redresse, et la ligne redevient brusquement droite sous ce choc.

direct de la divinité. — Que le lecteur trace cette ligne !

Pour nous, la chute et le déluge ne sont que des phénomènes connexes : pour Chaho, la chute provient de la première guerre des barbares contre le peuple des Voyants.

L'on pourrait dessiner aussi la courbe qui symboliserait l'idée de Swedenborg, celle de Chaho, etc.

Nous verrions les révélateurs donner à chaque instant des impulsions *tangentielles* qui, poursuivies en rigueur, s'écarteraient de la direction générale, et d'autres révélateurs viennent courber à leur tour ces directions rectilignes pour les infléchir suivant la direction du vrai.

Ces courbes ne servent dans ces cas qu'à *peindre* l'idée, nous insistons sur le mot ; dans d'autres cas, elles sont le résultat d'applications véritablement numériques, et alors elles commandent l'idée ; l'idée en jaillit.

Pour notre compte, depuis longtemps, nous avons construit les lignes qui servent à représenter la trace d'une manifestation humaine pour de nombreux cas, entr'autres pour les faits qui se rapportent à la *guerre* et à l'*instruction*.

Si l'on prend, par siècle, le nombre d'années de guerre et que l'en divise par 100, on aura des chiffres à porter en *ordonnées*, qui expri-

meront, en partie, l'énergie de la fonction guerrière et son rôle dans l'organisme social. Que le lecteur s'amuse à refaire ce travail ; il trouvera une courbe concave et constamment décroissante. Nous concluons, comme conséquence, que la guerre est un phénomène qui tend à ne plus se produire, et si nous ne pouvons encore fixer le point particulier d'extinction de la courbe, nous pouvons au moins espérer.

Parmi ceux qui affirment la guerre, il en est qui le font à un point de vue fort grave, parce qu'il est puisé dans des considérations presque analogues : la guerre existe sur tout le globe, entre toutes les races ; toutes se dévorent, et c'est même la condition de l'existence humaine ; notre race ne peut faire exception.

Ce point de vue est fort sérieux. Mais on pourrait remarquer que les races voisines ne se reproduisent pas ; qu'il faut une communauté de *famille naturelle* pour que les lois voisines de la génération puissent produire leur effet ; que même pour des cas rapprochés, le produit est *mulet*, c'est-à-dire impropre à se reproduire. Eh bien ! de même, il n'y a jamais *guerre* entre des races voisines ; il n'y a jamais action mutuelle de la faim sur les membres d'une même *famille naturelle* ; il y a correspondance entre l'antagonisme des races,

ou destruction mutuelle, ou guerre, et entre l'impossibilité de reproduction. — Si cela est, la guerre est anormale chez l'homme, dès que la satisfaction de ses besoins les plus pressants lui permettra, en masse, de monter au juste et au beau. — La chose, à ce point de vue, on le reconnaîtra, est au moins fort discutable, et nous croyons que les partisans de la guerre n'ont plus le droit de jeter l'ironie et le ridicule sur ceux qui croient à la possibilité d'extinction de cette maladie des races humaines, maladie qui est la loi des races très distinctes.

Cette courbe de la guerre ou des chocs sociaux, présente une analogie extraordinaire avec la courbe des chocs géologiques, telle du moins que l'on peut comprendre cette dernière ligne d'après les documents imparfaits qui peuvent s'utiliser.

Cette courbe est en sens inverse de la marche générale de la courbe peinte par la planche (1). Au moment du caprice, la guerre est permanente; elle est normale sous le régime des caprices, anormale sous le régime du *Dieu un*. — Comment prier le Dieu sultan dans deux camps opposés! — Infâme ou nulle sous le régime complet du *DIEU-LOI*.

Nous sommes loin, bien loin, de ces jours de paix que nous pouvons prévoir, et les plus énergiques partisans de nos idées doivent, pour

longtemps encore, réclamer la conservation de la fonction guerrière dans l'organisme social.

Pour le mouvement de l'instruction générale, c'est-à-dire qui se rapporte aux éléments qui sont présentés aux intelligences d'une époque pour former la base de leurs convictions et de leur développement, nous avons cru pouvoir distinguer treize époques distinctes à partir de l'éducation grecque.

Les plus remarquables de ces époques dans le centre occidental sont relatives à Charlemagne, 1453, François I, Louis XIV, la Convention.

L'évolution extraordinaire qui a recréé en quelque sorte de toute pièce le mouvement intellectuel, sous la direction de la grande école philosophique, et qui rappelle la haute figure de Charlemagne, se rapporte à l'étude du latin. Il s'agissait de renouer la chaîne brisée de la tradition, en dehors même de l'utilité de la langue liturgique consacrée par le culte encore aujourd'hui en honneur.

Un second mouvement littéraire remarquable a eu lieu à la chute de l'ancien empire de Byzance, et, Mahomet II régnant en maître à Constantinople, les réfugiés affluèrent en Italie : l'étude du grec prit alors un essor singulier.

Sous François I, époque dite de la renais-

sance, de Léon X, le mouvement est plus spécialement artistique.

Sous Louis XIV, le mouvement est exclusivement littéraire, et la langue est fondée.

Enfin, tout le dix huitième siècle cherche à mettre en lumière l'élément scientifique, et, sous l'impulsion remarquable de Lakanal, la grande, la première école normale, donne une évolution décisive.

La courbe qui peint ce mouvement se rapporte surtout, à nos yeux, à la valeur de l'élément scientifique introduit ou substitué à d'autres éléments. Ainsi, depuis un siècle, l'on peut construire avec la précision numérique le trait linéaire qui représente le rapport du nombre d'heures consacrées à l'étude de la science, au nombre d'heures totales consacrées à l'instruction.

Cette courbe monte constamment, et malgré d'inintelligents grammairiens, ou la routine de la mode, les programmes universitaires sont de plus en plus imprégnés de science.

Nous voulons des littérateurs, c'est-à-dire des hommes sachant exprimer ce qu'ils pensent, sachant communier avec leurs semblables dans leur idiôme de race, mais nous voulons baser l'expression de la pensée sur un sol immuable et non plus sur des chimères. Nous voulons que les brillantes organisations douées

du pouvoir de faire circuler les idées, ne manquent pas à vide comme des meules sous lesquelles ne se trouve aucun grain.

XVIII.

Ce que la grande école philosophique avait admirablement compris, ce qu'elle a tenté de plus vaste, en dehors de la réglementation des lois fondamentales de la famille, se rapporte précisément à l'enseignement général.

Cette fonction de l'organisme social, qui joue dans le développement normal d'une société le rôle que joue la fonction du système nerveux dans l'organisme humain, est de beaucoup la plus haute de toutes les nécessités qui dépendent des lois providentielles.

Une société d'hommes parqués à l'écart, en dehors du legs des ancêtres, legs concentré dans les intelligences par l'instruction, se trouverait remonter la chaîne du temps et reprendre la loi de l'évolution historique presque à son origine.

S'il était possible de supprimer seulement pendant trente ans l'instruction de l'occident, nous rétrograderions à trente siècles en arrière.

Nous sommes fils de nos pères, non-seulement par le sang, mais par la tradition d'efforts accumulés.

L'enseignement, dans sa plus haute signification, a un but essentiellement religieux.

Il a pour but la communion des hommes entr'eux dans le passé comme dans l'avenir, la connaissance de Dieu manifestée par ses lois, l'admiration consciente et réfléchie de la magnificence de l'ordre naturel, le classement des forces cérébrales harmonisées avec le vrai, la domination des forces de la nature, la sanctification des forces du cœur et l'ennoblissement de l'individu.

Le but de tout homme, en dehors de son gagne-pain, en dehors de ses affections, doit être d'arriver à avoir la conception précise de la formule du vrai la plus haute de son temps.

La grande école philosophique, après avoir concentré dans son sein tous les éléments les plus purs de l'antiquité, a appliqué les souvenirs du génie administratif des Romains à se constituer en une vaste église dont chaque membre professait à la foule les notions acquises sur le vrai, le bon, le beau.

Malheureusement le principe délétère de l'absolu a rongé la racine de l'arbre aux rameaux immenses. La sève manque, en ce jour, à cette plante gigantesque. L'instruction se

puise en dehors de l'école, et développe précisément, ou les points dédaignés et non accueillis, ou les points en contradiction formelle avec le savoir d'une époque déjà bien lointaine et qui n'avait pu doter l'avenir que de germes informes quoique profonds.

L'école a pris l'homme dans sa première enfance; elle le traite en enfant et le maintient en enfance.

L'enseignement de notre temps doit se caractériser par trois grandes faces principales :

1^e — L'exposition du dogme par ses aspects les plus larges, les plus généraux. Il s'agit, en copiant servilement un grand et mémorable exemple, d'instituer pour le jour du dimanche l'enseignement général, banquet du cerveau, où puisse s'asseoir l'homme déjà penseur à côté du travailleur le plus humble.

En ce jour consacré à la reconnaissance de l'Éternel, chacun arrive à s'assimiler des idées justes, sur la régularité, sur l'ordre, sur l'inflexibilité et par suite la sécurité de la loi, sur l'espace, sur le temps, sur les cieux, sur les forces naturelles, sur l'organisation des êtres, sur les races animales, sur les lois qui président au développement de l'humanité, sur la patrie ce lien si cher aux absents, sur la sainteté des chaînes de la fa-

mille, sur les lois fondamentales de l'homme envisagé dans son organisation complexe, intelligence, acte et amour.

En un mot, la théologie entière sera le domaine du prêtre qui saura dans le temple futur, montrer du doigt, du haut de sa chaire, le squelette de Jéhovah.

Ces vérités abstraites, difficiles à saisir pour l'homme qui ne se consacre que passagèrement à la méditation de ces vérités, resteront sous le joug de l'autorité. La parole du prêtre sera magistrale et dogmatique ; il ne discute pas, il affirme.

2^e — Le RÉGIME, plus concret, plus rapproché de la réalité des actes, ou plutôt, le RÉGIME, systématisation de l'acte sous la loi du DOGME, vient à son tour s'emparer du fidèle écouteur. Il ne s'agit pas de descendre dans l'appréciation de chaque spécialité, mais d'esquisser les groupes généraux qui permettent à chaque travailleur de faire fructifier davantage sa propre spécialité.

Cette seconde face de l'enseignement, professionnelle dans les détails, et par conséquent aussi variée dans ses aspects que les détails eux-mêmes, sera différenciée dans chaque lieu suivant les aptitudes, les habitudes, qui se rapportent à ces lieux.

Mais il ne s'agit pas, à cette occasion, de scruter le fait *profession*, le fait *métier*. Nous

parlons seulement de l'aspect du RÉGIME qui se rapporte à l'ensemble des liens sous lesquels se développent les diverses phases de l'ACTE.

Ainsi, la partie importante de cet enseignement se rapportera au rôle que joue la molécule *homme* dans le faisceau général de l'humanité; au rôle que joue cet homme dans son pays, à la conscience que doit avoir cet homme de sa part d'utilité, de sa part d'action, de sa part de jugement, dans l'ensemble des choses qui dépendent de la patrie.

L'homme, en ce jour, électeur, citoyen, ne connaît ses devoirs que par le hasard de circonstances isolées, et cependant, c'est ce citoyen qui est appelé à donner son opinion, à imposer son vote, à exercer une fraction de ce que l'on appelle la souveraineté, quelque humble que puisse être cette fraction.

Le droit à l'opinion! L'on parle du droit à la liberté, du droit au travail, etc., combien d'hommes en ce jour ont le droit à l'opinion? Combien d'hommes, en dehors des impulsions dues à leurs préjugés, à leurs intérêts, ont subi en ce jour le joug d'une éducation suffisante, c'est-à-dire d'une direction intellectuelle qui les dégage de toutes les fausses lueurs pour les baigner de vérité?

Cet enseignement du RÉGIME insistera plus encore sur les conditions pratiques de la mo-

rale publique et privée, sur la conservation du drapeau familial, sur l'admiration réfléchie du dévouement, admiration assez forte pour rendre ce dévouement normal.

Cet enseignement formulera même les règles principales de l'hygiène et de l'âme et du corps.

5° — Le CULTE qui descend jusqu'au fond de nos cœurs et qui sait nous saisir par nos côtés les plus intimes et les plus richement dotés de bonté, le CULTE aura pour mission de faire pénétrer jusque dans les profondeurs de la conscience, par les procédés séduisants de l'art, toute la grandeur, la majesté, la force, la vérité de ce DOGME trop réservé par sa nature sévère et aride aux êtres les mieux titrés en intelligence.

C'est par le RÉGIME, et plus encore par le CULTE, qu'une doctrine s'infiltre dans le sang.

Le prêtre, par instant, saura faire alterner la stase au rythme cadencé, racontant les grandeurs de tous les fils aimés de Dieu, avec le charme des impressions musicales. Le prêtre fera saisir à la foule le cachet profond des prestigieux enseignements voilés par le coloris, ou dissimulés par le tour allégorique du pinceau des grands maîtres. Dans le moindre village, des gravures racontant par de larges épisodes les phases diverses de l'humanité, les grands souvenirs de la patrie, symbolisant

les grands noms, les grandes gloires, les grandes découvertes, sauront faire descendre le sentiment de l'art, du beau, de la reconnaissance même, dans l'âme du plus humble travailleur.

Les temples seront des musées !

Pour ces trois faces de l'enseignement véritablement *religieux, reliant*, nous n'avons, nous le répétons encore, qu'à copier l'exemple de la grande école, en développant des points trop laissés en pénombre, en abandonnant quelques côtés puérils ou bien se rapportant à des époques qui nous ont fui sans retour.

Toujours et partout le gage de la vérité qui brille à nos yeux consiste à nous trouver constamment dans le chemin des aieux. Il s'agit d'agrandir, d'amplifier, de féconder, les germes sacrés d'un grand passé. C'est toujours à ce point de vue que nous nous plaçons pour juger les prétendus réformateurs. Nous n'avions rien ou presque rien à trouver de véritablement neuf. Nous insistons encore sur le mot, nous devons développer des *germes* pour que ces *germes* deviennent de vastes végétations. Le propre des hommes véritablement forts consiste à discerner, parmi les germes existants, ceux de ces germes auxquels est réservé l'avenir. A cet égard, il se produit

parfois des erreurs sociales qui consistent à développer des semences vénéneuses. Plus l'humanité marche dans le temps, plus ces erreurs sont rares, parce qu'un plus grand nombre d'intelligences participe au choix de ces semences, à leur rejet ou à leur admission. Autrefois, il y a dix siècles, il n'y avait pas un homme par million qui sut faire réagir son intelligence sur les tendances instinctives de ses sentiments. Aujourd'hui l'on peut, sans grande exagération, compter un homme sur dix mille environ parmi ceux qui essaient de juger sans en référer, d'une manière absolue, à l'ordre du cœur. Plus il y aura d'hommes appelés à contrôler, par leurs jugements, les vues des révélateurs, plus il y aura de garantie dans l'assiette de la vérité.

L'importance de cet enseignement général est telle, dans la pratique, que nous n'hésitons pas à voir dans sa réalisation par de nombreuses missions scientifiques, — mais non pas *scientifiques* dans le sens particulier attribué à ce mot — la solution de toutes les difficultés qui écrasent et absorbent, en ce jour, toutes les forces de notre pauvre et jeune humanité.

Dans l'Inde, ce cancer anglais, où le mal empire chaque jour, est-il possible de constituer quelque chose pour l'avenir, en face des singulières doctrines qui régissent les intelli-

gences de ces pays? Une femme, par exemple, ne peut savoir lire et s'occuper de certains détails sans offenser une certaine divinité?

Parmi les Islamites, nous savons, — nous venons de l'apprendre, — que l'on a été obligé de publier une nouvelle édition du Coran, en y intercalant certains passages, pour pouvoir obtenir l'assentiment de la masse à des mesures plus que nécessaires!

Croit-on que dans les pays où la grande école elle-même gît à l'état de squelette dénudé, de monument décrépit, où la superstition règne en maîtresse sous le manteau usurpé de la divinité, croit-on que l'on soit beaucoup plus avancé?

Les missionnaires du vrai, annonçant le vrai, réglant les actes dans le sens de l'utile, — l'*utile* ou le *vrai* appliqué, — la *technie* par rapport à la *nomie*, — séduisant les foules par le prestige du beau, — le *beau* ou le *vrai* senti, — sauveront le monde endolori, presque partout courbé sous le fantôme du surnaturel,

Après cet enseignement général, première couche déposée sur l'intelligence, vient l'enseignement particulier des directeurs des nations, c'est-à-dire de ceux qui, aux divers étages sociaux, participent aux diverses fonctions organiques analogues, dans la forme pa-

trie, aux fonctions organiques, nervenses, musculaires, vasculaires, sanguines, etc., etc., de la forme humaine.

Cet enseignement général du DOGME ou la *nomie*, n'est que l'enseignement précédent creusé pendant quelque sept ans dans les divers détails.

Chaque science, isolément étudiée, développe dans l'esprit, d'une manière plus particulière, une faculté spéciale, tout en utilisant un peu toutes les autres facultés. La pondération de l'esprit, son équilibre avec le vrai, dépend de cette empreinte indélébile déposée sur chaque intelligence par les divers aspects du DIEU-LGI, et il faut que ces empreintes se rapportent à tous ces divers aspects, sans quoi le jugement est vicié.

L'enseignement de la *technie*, ou le développement du RÉGIME, se rapporte à la profession, à la fonction. Après avoir moulé son cerveau sur le vrai par la méditation du DOGME, chacun des membres d'une corporation patriotique, saura se classer comme : mathématicien, astronome, physicien, chimiste, naturaliste, historien, philologue, psychologue, etc.; mécanicien, ingénieur, industriel, agriculteur, médecin, avocat, administrateur, homme d'état, etc., etc.

Puis, les mieux doués, ceux qui ressentent le plus vivement la splendeur des effets na-

rels, ceux qui ont des natures à écho, feront de l'art leur domaine préféré.

Cet enseignement aura un couronnement dans le genre de nos facultés, où l'on cultivera avec recueillement la *théo-logie*, c'est-à-dire la science dans son ensemble.

Nous le répétons encore, nous ne pouvons qu'agrandir le chemin des ancêtres, et toutes les voies à suivre dans l'enseignement sont contenues, comme la plante dans son germe, dans les exemples de l'université de France, dans les exemples des universités libres de l'Allemagne et de l'Amérique.

Ces trois moyens de faire descendre l'esprit saint dans les têtes humaines sont, par à peu près, les trois indications les plus précises qui se rapportent aux trois zones distinctes de l'enseignement général, de l'enseignement patriotique, et enfin de cet enseignement qui constitue en corps les conservateurs du dépôt des anciens.

Dans l'ouvrage que nous espérons livrer prochainement à l'impression, nous développons longuement cette face importante de l'organisme social qui joue un rôle analogue au rôle du système nerveux dans l'organisme humain.

En France, actuellement, nous sommes dans une période de transition qui se traduit

par l'indécision. L'on sent la nécessité de considérer les lettres comme le moyen employé par une race, par l'intermédiaire de son idiôme, pour exprimer tous les termes de la *théo-logie*, ou science du tout; mais on ose à peine reléguer à l'écart les anciens errements; l'on bifurque, puis l'on ne bifurque plus. Cette idée singulière, sorte d'électisme bâtarde, qui voulait satisfaire aux désirs inquiets de ce temps, en faisant la part de l'eau et la part du feu, conduit tout droit à la déchéance de la culture intellectuelle.

Aussi, il ne nous étonnerait pas que le vigoureux ministre qui préside aujourd'hui aux destinées de l'instruction française ne voulût reprendre la question dans son ensemble, et attacher son nom à une grande évolution.

Il ne nous étonnerait pas non plus que le chef de la France, renouvelant, avec l'intelligence de son temps, le rôle de Charlemagne ou même de Constantin, c'est-à-dire faisant pour notre époque ce que ces illustres firent pour leur époque, ne voulut incruster son nom dans les siècles en refondant le système de l'éducation actuelle et le rendant capable de constituer dans l'avenir cette immense artère humaine, fusion dans le *fleuve du vrai*, de tous ces *fleuves religieux* qui portagent encore la grande famille terrestre.

La *religion* est la grande artère de l'hu-

manité ; purifiez le sang et supprimez les varices.

L'instruction actuelle, avec des éléments sains, est incomplète, vicieuse, anarchique.

L'éducation de la famille joue un rôle prépondérant pour tout ce qui concerne les convictions. C'est un bien sous beaucoup de rapports ; mais cette influence traditionnelle si précieuse, source de la continuité humaine, ne doit pas absorber, d'une manière absolue, le domaine des conceptions. C'est ainsi que l'on méconnait la loi des temps franchis, la loi de l'espace envahi, et que l'on a toujours sur les lèvres la sainte prière des muses de Julien (p. 68).

Dans l'acquit intellectuel puisé en dehors du legs maternel, ou bien l'on acquiert pour briller, pour balbutier ça et là quelques mots techniques, pour satisfaire à la mode, ou pour prouver que l'on appartient à une certaine couche sociale ; ou bien on travaille dans le but exclusif du métier, pour satisfaire au programme d'un concours, pour obtenir une carrière désirée.

Et là, sous l'influence de programmes qui parquent dans un enclos spécial chaque ordre de connaissance, l'on apprend avec les facultés de mémoire beaucoup plus qu'avec les facultés réflectives.

Dans la théorie de l'ordre, on semble atta-

cher une valeur propre, *sui generis*, à un langage hiéroglyphique, véritable sténographie, abréviation des signes d'ordre, l'*algèbre*.

S'il s'agit de l'espace, on récite les théorèmes que nos traités élémentaires présentent comme une sorte de chapelet. On ne s'occupe en rien des harmonies entre le nombre et la forme.

Puis si l'on descend plus loin dans l'échelle des connaissances, on cherche à donner à l'esprit un bulletin de noms propres, en négligeant le plus souvent le côté véritablement important de l'enseignement *général*, c'est-à-dire *élémentaire*. Ainsi, l'on préoccupe l'esprit des noms des constellations et des étoiles, en appelant cet amusement de l'astronomie ; et l'on s'inquiète peu des grandes leçons que révèlent les cieux, etc., etc.

Il semble que l'on soit destiné à utiliser immédiatement chaque branche de science dont parle le spécialiste chargé d'enrichir l'esprit, et qui souvent noie cet esprit sous un flot de détails indigestes.

En histoire générale, l'enseignement religieux est informe, discrépante, traité comme une sorte de hors d'œuvre, par lequel on veut échapper à certaines récriminations du dehors. Cet enseignement se concentre d'ailleurs dans le récit des anecdotes plus ou moins apocryphes d'un petit peuple perdu dans le

mouvement de l'antiquité. Ce que nous pouvons déjà prévoir sur le faisceau humain dans son ampleur, est passé sous silence ; et l'on expose trop légèrement une doctrine considérable sans s'élayer par la confrontation de ses rivales.

Pour les notions de patrie, on laisse à l'écart tout ce qui constitue véritablement l'ordre de cette étude, et l'on se contente de faire réciter à chaque enfant la succession des batailles gagnées ou perdues par chaque peuple, en exaltant le plus possible le sentiment patriotique.

Les langues, caractères d'une race, dépendance de la CLASSE patrie, sont l'objet d'une étude singulière où l'on consacre de longues années à confectionner des thèmes ou des versions relatives à des idiomes morts, en se préoccupant très peu du véritable but qui est la communion du présent avec le passé représenté par les grands producteurs intellectuels.

Les lois de la famille sont passées sous silence, et là, heureusement, l'éducation de la famille sauve l'instruction. — Mais à quel prix ! fils des croisés ou fils de Voltaire, chacun ne veut rien écouter de ce qui choque le respect du cœur envers le souvenir de l'ancêtre. — L'on s'immobilise !

Il n'y a pas de lien, pas d'harmonie entre les

diverses acquisitions de l'esprit ; chacun se développe, quelque peu au hasard, sans la saillante influence d'une direction vraiment large et généreuse.

Aussi que d'esprits éminents perdus !

Combien d'hommes aux facultés intrinsèques étendues, savons-nous cueillir dans le champ de la foule pour les mettre aux prises avec l'inconnu ?

Le hasard de la naissance gouverne d'une manière absolue l'utilisation d'organismes intellectuels qui sont dispersés ça et là, et qui souvent s'éteignent sur la terre sans avoir rien produit.

Ne pourrions-nous pas citer l'exemple d'Augustin Chaho ?

A nos yeux, ce mort avait des facultés prodigieuses qu'il a en partie gaspillées. Peut-être avec une éducation complète, cette organisation véritablement hors ligne aurait été, pour la masse humaine, un centre d'ébranlement et de vibration intellectuelle. Peut-être aurait-il rivalisé avec nos plus grands révélateurs, si toute cette fougue, toute cette flamme, tout ce cœur, toute cette vive intelligence avaient eu à marcher dans le sentier scientifique du SACHANT.

Que n'eût-il pas appris à ses contemporains ? — lui, le devin pénétrant, le VOYANT ! .

l'ouvrage de l'abbé Léonard, et de la partie historique de l'ouvrage de l'abbé Gouraud. Les deux derniers auteurs ont été étudiés dans les notes de l'ouvrage de l'abbé Léonard. Les deux derniers auteurs ont été étudiés dans les notes de l'ouvrage de l'abbé Gouraud.

OUVRAGES DIVERS.

Le *Recueil des documents pour servir à l'histoire de l'ancien royaume d'Aragon*, par le comte de Torelló, est un ouvrage qui a été édité par l'abbé Léonard. Il contient de nombreux documents sur l'histoire de l'ancien royaume d'Aragon.

L'Introduction à l'histoire ancienne et moderne des Euskariens-Basques, est un volume remarquable. On y trouve la preuve d'une érudition puissante, d'une grande finesse de dissection, d'une rare sagacité dans la discussion des textes, parfois aussi un peu trop de vivacité contre les adversaires, même un peu de rudesse, surtout à l'encontre de M. Du Mège qu'il maltraite fort.

Quelques pages d'entrée en matière exposent la configuration, l'état géologique, le côté géographique, des Pyrénées occidentales; c'est

aussi un résumé général où le patriote Basque se montre avec toute son énergie. La citation suivante, qui termine cette entrée en matière, nous paraît propre à peindre ce côté de Chaho.

..... Quel sera ton destin, ô peuple de l'Angouau ?

La race antique du soleil doit-elle, par une merveilleuse transfiguration, s'élever à un nouveau rôle social, une grande mission d'avenir ? ou bien l'arrêt fatal serait-il prononcé contre la nation des *Voyants* ? ses dernières tribus doivent-elles emporter dans la tombe les mourantes clartés des civilisations ibériennes et la sainte image de la primitive liberté ?

Les jours ne sont peut-être point éloignés où les guerriers des vallées, déciués par le sabre des vagots, s'en iront errants sur les rochers, sans autre asile que les forêts sombres et les grottes souterraines où nos ancêtres se réfugiaient au temps des Barbares, avec leurs armes sanglantes et leurs drapeaux lacérés !

Les Basques, Vascons ou Cantabres s'appellent entr'eux *eskualdum*; ils appellent leur pays *eskual-herria*, leur langue *eskuara*.

Chaho, dans une suite de chapitres, cherche à prouver l'unité de cette race, son originalité, son antériorité sur les autres races européennes. Il s'attache à démontrer que les Euskariens ne peuvent provenir ni des Arabes-

Maures, ni des Grecs, ni des Goths, ni des Celtes, etc., etc.

On avait voulu faire remonter l'origine du peuple Basque aux Phéniciens, sur la foi d'un passage phénicien cité dans le *Pœnulus* de Plante. Chaho, analysant le passage en question, montre qu'il est sans rapport avec l'*eskuara*. Ainsi : b, d, h, m, se trouvent dix-sept fois à la fin des mots, ce qui n'a jamais lieu pour le basque ; on y trouve dix-sept monosyllabes, et le basque, dans des circonstances analogues, n'aurait pu en introduire que deux ou trois ; à l'inspection seule, ce passage du *Pœnulus* appartient à une langue analytique, et le basque est la langue la plus synthétique qui fut jamais.

Chaho cherche à préciser les rapports de l'*eskuara* avec les langues de l'Italie. La thèse qu'il soutient se trouve encore développée dans une brochure, *du génie de la langue latine*, et dans la préface de son grand dictionnaire.

Chaho cherche aussi les rapports de sa langue natale avec le *sam-skrada* ou sanscrit. Il a publié à ce sujet une longue lettre adressée à M. Xavier Raymond.

Enfin, cherchant à préciser la véritable origine des Euskariens, Chaho les considère comme les descendants de ce grand peuple des Votans occupant l'Inde, le nord Afrique, l'Italie, l'ancienne Atlantide, l'Espagne,

grand peuple écrasé par la première invasion.

Le volume se termine par le remarquable poème épique dont nous avons déjà parlé sous le nom de *légende d'Aitor*. Chaho s'était proposé de retracer sous une forme analogue l'histoire primitive des Latins sous le nom de *légende du roi Latinus*; il devait même essayer de caractériser par des allégories du même genre l'origine de chacune des grandes nationalités.

L'Itinéraire de Biarritz, ou, pour parler exactement comme le titre, BIARRITZ entre les Pyrénées et l'Océan, est à coup sûr un singulier itinéraire.

Nous désirerions que M. Hachette pût lire cet écrit et eut l'idée de le classer dans la bibliothèque des chemins de fer. Nous voudrions souvent, pour un voyage de vingt ou vingt-quatre heures, tomber sur la bonne fortune d'un livre pareil. D'ailleurs le mouvement de la mode qui paraît s'accuser de plus en plus en faveur de Biarritz, faciliterait d'une manière singulière la vente d'un ouvrage intéressant à tous égards. M. Hachette ferait en outre une bonne affaire, car l'édition presqu'entièrerie dort chez l'imprimeur. L'ouvrage n'est pas connu.

La lecture de cet itinéraire permettrait au lecteur de connaître à vol d'oiseau un pays remarquable et une race d'hommes, la race Basque ou *Euskarienne*, aussi singulière, aussi antique sinon plus, aussi caractérisée, que cette race Bretonne qui a su, à justetitre, engouer les touristes et les poètes.

Chaho déploie un luxe incroyable d'érudition, sans jamais toucher au pédantisme, et sait, tout en courant, exposer le côté principal de ses théories qui se rapportent comme on le sait à la nationalité des antiques *Voyants* ou *Ibères* primitifs, ancêtres des tribus dispersées et réduites des Euskariens actuels. Le lecteur serait amené par l'attrait à s'occuper de l'ouvrage fondamental de Chaho.

Tantôt sérieux, mais par échappées, sans lourdeur, sans que jamais on puisse dire, suivant la piquante expression de Rivarol, « qu'il écrit avec de l'opium sur une feuille de plomb », le plus souvent railleur, parfois gai, parfois comique, parfois sceptique, parfois entraînant de conviction, toujours spirituel, éveillant le sourire par une boutade, puis amenant une réflexion profonde, tel est Chaho dans cet écrit.

Cette bluette est une charmante conversation en deux petits volumes, où un délicieux causeur, suffisant à un double rôle, adresse la demande et lance la réponse.

Style de conversation, un peu abandonné, mais style léger, enjoué, plein de sève, de verve et de malice.

L'itinéraire débute par une conversation en chemin de fer entre un Parisien et un Gascon. Cela promet.

Puis, sous le prétexte de nous conduire à Biarritz, l'auteur nous promène dans les Pyrénées, dans le Béarn, à Bayonne, dans le pays de Soule ; il parle de tout, de la bayonnette, du cacolet, du chocolat, de la cathédrale de Bayonne, de la navigation aérienne, de Pés de Puiane, de Saint-Léon, d'Adrien d'Apremont vicomte d'Orthe, si célèbre par sa conduite de 1572, des légendes du pays, des Belzunce, de la langue basque, des étymologies, des représentations théâtrales, des bardes, des chansons, des proverbes, etc.

C'est la substance de tous ses autres écrits, mais substance envisagée au point de vue pittoresque, par le côté piquant, amusant, et instructif seulement comme par occasion.

— *Biarritz*, s'écrie à chaque instant le voyageur qui s'impatiente. (Voyageur difficile.)

— *Miarritze*, répond l'itinéraire. (Etymologie basque.)

Nous citerons, comme extrait, l'assemblée générale des poissons dont le compte-rendu

clôt l'itinéraire. (V. 2, page 326 et suivantes.)

En l'année 151,515 de la création, Ère de la Baleine, les éperlans, envoyés en courriers, répandirent sur toute la côte du golfe de Gascogne, la grande nouvelle d'une assemblée de poissons, qui devait avoir lieu pendant le jour, dans la Vallée des Épines, chez les Acanthoptérygiens.

Interrogés sur le but de leur voyage, les éperlans répondent :

— Nous allons à la Vallée des Epines, où la Baleine, reine et présidente, et le Cachalot, vice-président, vont tenir une séance d'États-Généraux, pour délibérer sur les dangers qui menacent la république aquatique et océanique. Répandez la nouvelle sur cette zone du golfe. Allez, courez, parlez avec nous, suivez-nous; il y a loin à aller, et vous n'avez pas une minute à perdre.

L'Arbanoa des Basques hésitait. Ce dernier alléguait qu'il n'était jamais sorti du golfe de Gascogne, et que son privilège euskarien de noblesse, autant que sa belle taille de quarante pieds de long, lui donnait le droit de ne pas se déranger et de vivre en philosophe, sans assister à une assemblée de mille milliards de poissons de toute couleur, franche canaille. Il se décida néanmoins par esprit de fraternité. Son nom fut inscrit en lettres d'or dans le procès-verbal de la séance rédigé par une tortue savante de l'Océan indien; l'assemblée lui vota des remerciements

pour l'honneur qu'il daignait lui faire. L'Arbanoa se montra satisfait.

• * * * *

La séance a déjà commencé ; la Baleine a la parole et poursuit son discours.

« Bien est grand dans les cieux et sur la terre : la Baleine franche est son image dans l'Océan. C'est de lui que j'ai reçu en partage la souveraineté des mers, avec la beauté du corps et la bonté de l'âme. Mais Dieu ne prend point de nourriture. Pour moi, je suis condamnée à manger pour vivre : j'absorbe chaque jour une immense quantité de crabes, brachyures agiles, de mollusques et de zoophytes inoffensifs. La consommation que j'en fais par nécessité, est une loi de la Providence dans tout l'Océan. La religion naturelle de la mer, dans la République aquatique, donne aux gros poissons le droit de manger les plus petits. Poissons à qui je commande, et qui êtes venus par milliards pour m'écouter ! le sort des crabes et des mollusques que je dévore à regret, quoique avec plaisir, ne vous empêche pas d'adorer votre reine. »

Applaudissements frénétiques. Vive la Baleine ! Gloire aux Cachalots !

« Mes bons yeux sont placés auprès de la commissure des lèvres. Lors même que je nage à fleur d'Océan, la tête hors de l'eau pour respirer, ils se trouvent presque toujours à plusieurs mètres au-dessous du niveau de la mer : les rayons lumineux ne parviennent à mon cristallin qu'en passant au travers de l'eau. Les hommes s'imaginent que je n'y vois pas clair ; vous savez le contraire, et de quelle énorme distance j'aperçois très-distinctement le

plus petit d'entre vous. Mon œil a un degré merveilleux de force réfringente : la lame d'eau qui l'environne comme un verre grossissant, augmente chez moi la puissance et la netteté de la vue. La blancheur de la neige qui couvre les rivages du Nord et le brillant éclat des montagnes de glace ne me donnent point d'éblouissements. Je puis sonder du regard toutes les profondeurs de l'Océan qui est mon empire, et fixer le soleil : j'aperçois, dans les lointains du firmament étoillé, des astres qui sont inconnus aux bimanes de la terre, des planètes énormes qu'ils n'ont pu voir encore au bout de leurs petites lunettes, et qu'ils ne verront jamais ! »

Bravo général, suivit d'un long murmure admiratif.

« Ne faites pas attention aux deux petites planètes qui dansent en rond autour du soleil ; ne parlons que de ce globe où nous vivons, dans l'Océan que Dieu créa, pour le bonheur des poissons et la gloire des baleines. L'habitant et le tyran des sables, petit bimane orgueilleux, l'homme, n'habite que la plus petite portion de ce qu'il ose appeler la terre, comme si le globe océanique n'avait été fait que pour lui ! Lorsqu'il lui arrive de trouver dans les cavernes des montagnes, ou de déterrer à quelques pieds de profondeur, les ossements et les squelettes, pour lui gigantesques, des hommes qui le précédèrent, dans cet aride séjour où Dieu le condamne à végéter, — il a l'esprit de soupçonner que les individus de l'espèce maudite à laquelle appartient ce mammifère bimane du premier ordre, avaient, durant les premiers âges de la création, une taille infinitement plus grande que celle des hommes d'aujourd'hui. Poissons qui m'écoutez ! il faut être impartial et de bonne foi dans le jugement que l'on porte des choses : l'homme, tout bête qu'il est, a quelquefois du bon sens et d'assez bonnes idées. »

Approbation universelle. Les dactyloptères, le pirabète, les arondes de mer et tous les poissons-volants, qui sont les plus hauts placés dans les galeries de l'auditoire, s'élèvent d'enthousiasme à une assez grande hauteur dans les airs, et retombent à leurs places avec un gonflement de satisfaction.

* * * * *

« La Baleine est l'image de Dieu dans l'Océan. Ce royal céétacé est le contemporain de tous les déluges et de toutes les révolutions qui ont changé la face du globe. L'homme qui rampe sur les sables, et végète dans un air subtil, mortel pour tout animal raisonnable, en buvant une eau claire qui n'a ni goût ni saveur : l'homme a découvert que la baleine vit plus de mille ans : il a fait de notre image le symbole de la puissance éternelle et créatrice de l'univers. Pour moi, votre reine auguste, je compte déjà 1385 années, 7 mois, 2 jours et quelques fractions d'existence, depuis le jour où ma mère me mit au monde et me donna à téter. Il me semble que j'ai quelque droit à l'obéissance et au respect de tous les habitants de l'Océan. »

* * * * *

La vie des baleines est très courte. Je n'aurai pas vécu dans l'Océan plus longtemps que la monarchie française dans les Gaules : mon mari, car je suis veuve (les Basques me l'avaient tué), n'a pas duré plus longtemps que la domination des Visigoths et des Arabes en Espagne; à peine dix siècles! C'est bien peu... »

Silence éloquent, consternation générale.

* * * * *

Le Cachalot, vice-président, prend à son tour la parole :

* Le génie destructeur de la Création, qui s'est incarné dans le Basque, c'est infiniment petit, lui inspira de nous harponner, avec une hardiesse d'intelligence qui me surprend dans cet animaleule, et une audace d'exécution qui m'épouante, tout macrocéphale et Cachalot que je suis !

* N'en doutez pas, reine sublime ! cet exemple portera ses fruits. L'Amérique ne peut tarder à être découverte par les Basques et les Européens. La guerre que l'on nous fait deviendra bientôt générale sur toutes les mers du globe. Une seule idée et un seul mot seront le signal de notre destruction totale : le harpon !

* Les trésors qui sont en nos personnes ont tenté la cupidité de ces vermisséaux malfaisants. La graisse de chacun de nous peut leur fournir mille litres d'huile. La capacité de votre bouche sacrée, assez grande pour que deux hommes puissent y entrer sans se baisser, ou plutôt, la voûte auguste de votre palais, est garnie de fanons, dont le nombre s'élève quelquefois à quinze cents. Les bimanes taillent dans cette lame cornée des élastiques dont leurs petites femelles se servent pour redresser leurs tailles de guêpe et soutenir des gorges imperceptibles. Cette coquetterie sacrilège serait ridicule, si tout macrocéphale qui a de la religion pouvait s'empêcher d'y voir une impiété !

Le Cachalot sollicite la permission de formuler une proposition.

— Parlez ! parlez !

— « Nous sommes ici des Baleines et des Cachalots par centaines : je propose de faire une invasion subite dans le golfe de Gascogne, avec une vitesse de onze mètres par seconde, et une force de 60 boulets de canon de quarante-huit, pour aller exterminer tous les pêcheurs et tous les Basques qui se présenteront. Et pour donner l'exemple en vrai Cachalot, le premier je pars ! Qui m'aime me suive ! Guerre à mort ! »

L'huître à la limande :

— Pleuronecte mon voisin, que pensez-vous de tout ceci ?

Le poisson plat, dont les deux yeux sont placés du même côté de la tête, répond flegmatiquement, de la vase où il se tient plongé.

— Ostracé mon ami, je pense que le Cachalot est un orgueilleux féroce, et notre Reine une vieille bête. Les cétacés viennent de faire une sottise, dont ils auront à se repentir.

L'huître :

— Je suis complètement de votre avis.

Les poissons furent vaincus ; les Basques triomphèrent, et c'est depuis ce temps que l'on ne trouve plus de baleines dans le golfe de Gascogne.

Il faudrait un autre Homère ou quelque d'Ercilla, pour raconter et peindre les combats qui se livrèrent, et tout le sang qui fut répandu.

Safer ou les houris espagnoles, est un roman qui prendrait assez bien sa place à la *mille et deuxième nuit*. Il serait facile de tirer de ce livre une sorte d'opéra féerique avec trucs, changements de décors, etc., dans le genre de la *Fée aux roses*. Voici, dans ce cas, quels seraient les personnages :

SAFER-BEN-ZAHARAH	1 ^{er} ténor de force.
DON GARCIE DE NAVARRE	1 ^{er} ténor léger.
BEN-GARI	2 ^e ténor.
BOHELOUL	basse profonde.
CASTEL-MOGREB	2 ^e basse.
LE CALIFE ALNAKEM	Père noble.
LE WALI ISMAÏL	Trial.
La Bramine SATIWA	1 ^{re} forte chanteuse.
La poëtesse AÏXA	
La comtesse CASTEL-MOGREB	1 ^{re} chanteuse légères
La sultane RADIDJA	Dugazon.
RACHEL	2 ^e chanteuse légère.
La Bohémienne FLEUR-DE-BEAUTÉ	2 ^e Dugazon.
Hommes d'armes, seigneurs, valets, accessoires.	

La scène se passe à Cordoue, sous le califat d'Alhakhem.

Le 1^{er} ténor Safer, chef de la planète Vénus, a le caractère d'Alceste; il trouve que tout est mal sur la terre; il a pour les méchants

..... Ces haines vigoureuses,
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.

Jéhovah l'envoie parmi les hommes, et

l'ange broie, sous son pied vengeur, tous ces pauvres humains.

Lui-même se trouve séduit par une enchanteresse, déguisement de Satan ; il tombe, et n'a d'espoir de retour dans Vénus que s'il trouve une femme véritablement aimante et fidèle.

Après ce prologue, le séduisant Safer éblouit toutes les femmes qu'il rencontre, par le prestige de sa poétique parole. Que l'on juge ! il parle par la bouche de Chaho.

Sauf la comtesse de Castel-Mogreb, coquette française, femme de la deuxième basse, un bandit, et qui aime le premier ténor léger, Safer bouleverse les coeurs des quatre chanteuses.

Don Garcie de Navarre, — le Trembleur de l'histoire, — tue un lion d'un coup de hache, et Safer, le même jour, en ramassant une fleur de lotos que lui jette Satiwa, victime de Bohieloul, fait entrer son bras dans le corps d'un second lion. Il est vrai qu'au bout du bras il y avait un poignard ; mais si petit, long comme cela, une lame de canif.

Puis la scène se déroule avec force miracles, incantations, sorcelleries, etc. — Safer hâche des corps d'arinées, fait de la magie quand sa force ne suffit plus, et finit par trouver l'amour décuplé par l'abnégation, l'amour dans sa plénitude, chez la première forte

chanteuse Satiwa, qui se brûle sur un bûcher de *suttie*, et remonte avec Safer partager le trône de Vénus.

Aixa la poëtesse est personnelle, frivole, pleine d'orgueil, et ne peut se dévouer qu'à sa propre personnalité ; Rachel est trop timide et n'a pas le courage de son opinion ; Radidja n'est qu'une Messaline de harem.

Nous ne pouvons considérer ce roman que comme une débauche d'esprit oriental. Il est écrit avec une grande pureté de style. Ainsi Safer adresse au moins cinquante pages de déclarations brûlantes, et nulle part l'on ne trouve la trace du rhéteur. L'esprit sauve l'emphase. Sous ce rapport, Chaho a fait là un véritable tour de force, et c'est le plus bel éloge que nous puissions faire de ce roman.

Cet écrit n'a pas un sens caché. Peut-être se moque-t-on parfois des miracles en montrant Safer luttant comme homme quand il peut tout écraser d'un mot, puis recourant à une magie des plus noires quand il pourrait fort bien suffire à son rôle. C'est ainsi que Josué bouleversa l'ordre des cieux dans l'intérêt d'une lutte de quelques milliers d'hommes, tandis que la Moskowa ou Solferino jonchent la terre de morts sans que le ciel intervienne.

Plus spirituel et plus littéraire que les nuits de Galland, cette nouvelle nuit sera lue par

ceux qui aiment les courses d'imagination sans frein; mais nous aimons trop Chaho pour oser dire que ce livre comptera jamais dans la véritable littérature. Il vaut mieux que la plupart des romans qui occupent le rez-de-chaussée de nos journaux, mais il ne prendra point place dans notre écrin littéraire. Nous donnerions ces deux volumes pour la fable des fourmis, ou la légende d'Aitor, ou le poème de l'orphelin.

Le Voyage en Navarre se rapporte à la lutte qui s'établit dans les provinces Basques entre les partisans de Christine et les tenants du droit divin en faveur de don Carlos.

Zumala Carréguy commandait en chef tous les volontaires basques.

L'on pourrait s'étonner en connaissant l'ensemble des idées politiques de Chaho, la part qu'il a prise en province aux dernières commotions de notre pays, de le voir dans ce camp, abrité sous les plis du drapeau blanc, ou du moins du drapeau qui offre en Espagne la même signification.

Chaho prend soin lui-même dans sa préface d'expliquer nettement sa pensée sur ce point.

Quelque temps auparavant, il avait publié les *Paroles d'un Biskaien*, petit pamphlet po-

litique destiné à surexciter le patriotisme des Basques. Chaho se pose carrément avec sa nationalité d'Enskarien, avec l'espoir de reconstituer cette nationalité contre l'Espagne et contre la France, en concevant l'établissement, au pied des Pyrénées, d'un groupe social analogue à celui que veulent rétablir les Polonais et les Hongrois dans leurs pays respectifs. A ce point de vue, Chaho n'est pas Français; il traite la France comme le Polonois traite la Russie. La nation sainte des VOYANTS doit sortir de ses cendres comme autrefois le phénix, et la Cantabrie ne doit dépendre ni de Paris ni de Madrid. *Italia fara da se*, traduit en basque, appliqué au basque, telle est sa devise.

Selon Chaho, Zumala-Carréguy représentait d'une manière absolue, sous le voile d'une pensée dynastique, le mouvement de cette rénovation nationale des anciens Cantabres. Chaho appelle ce chef, comme Philopœmen, le *dernier des Basques*.

Cette façon d'envisager ce petit côté de l'histoire de la péninsule est-elle exacte? Devons-nous voir dans Zumala-Carréguy un chef hardi de partisans, exalté par le souvenir vénéré de la tradition, et marchant avec ardeur à la défense du vieux droit contre le droit moderne? ou bien devons-nous l'envisager comme l'héroïque représentant d'une race décimée qui

se lève pour prendre place de nouveau au soleil de l'histoire, et qui utilise à son profit certaines commotions politiques, en agissant ainsi en diplomate habile, sauf ensuite à planter son drapeau personnel dès que sonnera l'heure propice ?

C'est une question d'histoire secondaire sur laquelle nous ne pouvons pas avoir d'opinion ; mais l'opinion générale avait considéré Zumala-Carréguy comme un chef légitimiste. Sous ce rapport, quelqu'honorable que soit, à nos yeux, le dévouement d'un homme pour une cause, nous ne sommes point de ce camp, et nous ne pourrions, dans ce cas, comprendre le rôle de Chaho.

Dans le second cas, nous pouvons comprendre Chaho, mais nous blâmons énergiquement des tendances démenties à nos yeux par toute l'histoire envisagée d'une manière saine. Le temps des petites nationalités isolées correspond, d'une manière rigoureuse, au temps de la permanence des guerres. Les progrès généraux, enfants de la paix, ne peuvent grandir à l'horizon humain que par la fusion en groupes nationaux étendus de tous ces petits centres hostiles, séparés par la langue, la tradition, les mœurs, etc. Pour que de grandes choses puissent se faire dans les phénomènes dépendant de l'intelligence et de l'acte, il faut de grandes agglomérations humaines ci-

mentées par des intérêts communs, et les petites tribus isolées, maîtresses d'elles-mêmes, peuvent tout au plus produire dans le domaine de l'art, domaine en quelque sorte personnel.

Tout homme intelligent de ce temps doit désirer ardemment la fusion, en un seul groupe, de chaque race caractérisée par une même langue; cette fusion doit tenir compte, principalement de ce fait de l'idiome qui spécifie la race, et accessoirement, du bassin géographique ou frontières actuelles qui délimitent la possession de la race.

Les Basques fondus dans la nationalité française peuvent apporter leur part de verdeur, d'originalité, de tradition; mais en dehors de tout esprit de patriotisme, nous considérerions comme une faute énorme une séparation dans les diverses fractions françaises, cette séparation fût-elle possible.

Ce n'est pas ici le lieu de développer les enseignements de l'histoire sur ces délicates questions de nationalité. Mais nous ne pouvions laisser passer sans protestation, ce que nous trouvons être le côté faux d'un écrivain qui nous est sympathique à tant d'autres égards.

Le voyage en Navarre est presque autant et même plus un voyage pittoresque qu'un voyage de partisan. Chaho reçut l'ordre presque immédiat de retourner en France,

Le livre débute par des scènes de contrebandiers; puis il grandit avec poésie la personnalité du paysan Basque, du paysan Biscayen, du volontaire Navarrais. La peinture des portraits des principaux généraux et officiers de l'insurrection est tracée de façon à laisser penser que Chaho connaissait l'Iliade. Tout cela est entrecoupé de détails intéressants sur l'histoire générale des antiques Euskariens, leur rôle sous la domination romaine, leur rôle dans les premières luttes avec la monarchie franque, la défaite de Roncevaux, etc.

Puis l'écrit se termine par le récit d'un entretien secret de Chaho avec Zumala-Carréguy.

Le personnage est-il grandi? avait-il vraiment la taille morale surhumaine que lui prête Chaho? Était-ce vraiment en 1835 le portrait vivant de cet Ajax, fils de Télamon, contemplateur des dieux? était-ce bien le Kosciusko des Basques?

En tout cas, la mise en scène de cette entrevue sort bien du cerveau d'un poète.

Le *Dictionnaire quadrilingue*, Euskarien, Latin, Espagnol et Français, est un véritable monument élevé en l'honneur des lettres

Basques, et interrompu par la mort de l'auteur.

Il est précédé d'une introduction considérable, moins par l'étendue que par le fond, que nous n'hésitons pas à considérer, sauf quelques tâches, comme le morceau capital d'Augustin Chaho.

Cette introduction est elle-même précédée d'une étude curieuse et spirituelle intitulée : *Guerre des alphabets ou Règles d'orthographe euskarienne*.

Chaho, toujours préoccupé du désir d'amuser son lecteur, de plaire au lecteur tout en l'instruisant, Chaho a dissimulé l'extrême aridité d'une question grammaticale sous une forme piquante. Il suppose une assemblée parlementaire composée des caractères de l'alphabet, et chacun de ces caractères vient tour à tour à la tribune exposer ses droits, attaquer ses concurrents, plaider sa propre cause.

Stalh, dans un charmant article des *Animaux peints par eux-mêmes*, avait déjà utilisé cette idée législative. Grâce à lui, chacun des représentants de ce parlement animal avait pu entendre le bœuf mugir, le lion rugir, le renard glapir, le rossignol chanter, etc.; tous orateurs proclamant le droit des bêtes.

Dans le cas de Chaho, la tâche était plus délicate encore, et s'il ne s'agissait pas de la

langue basque, c'est-à-dire d'un idiome exceptionnel, inconnu de tout lecteur étranger à la Cantabrie, nous analyserions volontiers ce très saillant et très spirituel chapitre.

Nous devons dire, malgré nos éloges, que nous n'aimons pas un genre qui traite le lecteur un peu trop en enfant sous le prétexte de ne pas l'ennuyer.

Nous nous contenterons de faire ressortir la sagesse de Chaho relativement à l'exclusion de certaines lettres n'ayant point dû faire partie de l'alphabet euskarien primitif. Ainsi, le Q doit être conservé, attendu, dit Chaho, qu'une langue qui a de l'avenir, — et c'est son avis pour le basque, — doit être à même d'écrire avec leur orthographe particulière les noms propres des autres langues. Ainsi le nom de *Quintilien* par exemple, écrit sans Q, pourrait dérouter le lecteur.

Dans son introduction, Chaho expose complètement le fond de toutes ses idées sur l'histoire et les langues, sous une forme brève, dense, magistrale. — Nous croyons l'épithète de *considérables* parfaitement justifiée pour ces pages.

Le chapitre I expose les règles de l'orthographe et de la prononciation euskarienne.

Le chapitre II explique le choix des trois langues adjointes au basque. Ici, sous l'impul-

sion de ses préférences nationales, exagérées selon nous, Chaho fait descendre sa thèse de sa hauteur, pour se placer au point de vue particulier de sa race, et il cherche à construire un dictionnaire destiné à servir utilement le développement d'une nation et d'une langue qui doivent chacune reprendre une vaste place dans l'histoire. Il croit à la perpétuité, dans l'avenir, de son idiôme, de sa patrie isolée; il veut même que cette patrie constitue un état séparé; il veut un corps de nation, la culture de la langue, des académies, etc.

Il montre le latin empruntant beaucoup à l'Euskarien; par suite, le Français, le Castillan, tous les dérivés ou patois romans, doivent présenter de nombreuses étymologies euskariennes.

L'Euskarien, langue de la race des VOYANTS, dans l'Inde, dans le nord Afrique, dans l'Ibérie, dans l'Italie, est envahi par l'élément Celto-Scythe au moment de l'invasion, et cela produit le sanscrit dans l'Inde, le latin en Italie, le grec en Grèce, etc.; puis le latin à son tour, hybride de Celte et d'Euskarien, a réagi sur le Celte de l'Europe, et a produit les langues actuelles plus ou moins distinctes de leur principale origine.

Le chapitre III est consacré à l'examen spécial des étymologies de Larramendi, le pre-

mier auteur qui ait su faire ressortir le mérite de la langue basque.

Le chapitre IV met en lumière la puissance synthétique merveilleuse de l'Euskarien, puissance qui fait de cet idiome l'instrument le plus extraordinaire qui ait jamais servi aux hommes pour communiquer entr'eux. On conçoit les regrets de Chaho, qui voit disparaître ce produit d'une antique civilisation, et l'on pardonne à son désir de reconstruction d'une nationalité qui ne peut plus être qu'un souvenir historique. Si l'Euskarien appartenait à un grand peuple, il est certain que l'adjonction des nouvelles formes de langage destinées à s'adapter aux nouvelles formes sociales, industrielles, intellectuelles, artistiques, ou à représenter ces nouvelles formes, serait des plus faciles, eu égard au génie de la langue. Mais l'avenir appartient-il à cette traduction, à cette expression du verbe humain? les nationalités dissoutes ont-elles jamais, histoire en main, remonté à l'horizon du temps?

Le chapitre V défend l'utilité de l'introduction.

Le chapitre VI, le plus remarquable peut-être de tous les chapitres, traite de l'origine et de la filiation des langues. Nous pensions pouvoir, sur ce point, exposer la thèse de Chaho; mais nous avons reconnu l'impossibilité d'analyser d'une manière plus compacte

que notre auteur les matières de cet ordre. Il faut de toute nécessité citer un grand nombre d'exemples, et les généralités ne peuvent s'exposer qu'en s'étayant sur une liste de mots convenablement choisis.

Le chapitre VII indique quels sont les principaux *cantabrismes* de la langue latine, et ici l'introduction contient la substance d'une brochure fort remarquable publiée à part, fort appréciée, nous a-t-on dit, des connaisseurs, et fort appréciée à juste titre. Cette brochure avait pour titre : *Du génie de la langue latine*.

Ce que nous avons dit à propos du chapitre II suffira pour faire comprendre le sens des vues de Chaho et l'importance capitale de sa thèse pour éclairer l'origine de l'histoire romaine, ce que l'on pourrait appeler l'*avant-histoire latine*. C'est le thème favori de Chaho appliqué spécialement à l'Italie.

L'étude des langues donne le caractère spécifique de la race, montre, au moment où la langue est à sa maturité, quelle était la situation intellectuelle, industrielle, artistique, d'une tribu humaine, etc. C'est la clef de l'histoire.

Le célèbre Pallas, le créateur de la Paléontologie et de l'Anatomie comparée, le précurseur de Vicq-d'Azyr et de Cuvier, avait essayé

de constituer l'étude du parallélisme des langues en prenant 200 à 300 mots dans toutes les langues et dialectes connus. Malheureusement l'impératrice Catherine II voulut choisir elle-même les mots de comparaison, et de ce choix seul dépendait, nous ne dirions pas le succès, mais l'utilité de la tentative.

Dans d'autres conditions d'existence, Chaho eut peut-être été de force à reprendre le rôle et l'idée de Pallas. Mais on ne peut nier que l'absorbante préoccupation de sa nationalité, n'ait fait descendre Chaho jusqu'à un but plus étroit.

Le dictionnaire devait comprendre deux parts distinctes :

1° — Le vocabulaire néologique comprenant tous les termes introduits dans l'Euskarien par l'intermédiaire du Latin, du Français, du Castillan, des langues dérivées, patois et autres, de toutes sortes.

Une langue appartenant à un peuple dont la vie extérieure est inerte, doit évidemment s'accroître par des emprunts de ce genre pour exprimer toutes les nuances de progrès, toutes les idées nouvelles correspondantes à des faits nouveaux,

De ce côté des Pyrénées, les emprunts euskariens ont dû être exclusivement français, c'est-à-dire que les dénominations se rapportant à des usages, à des choses non étiquetées dans

l'ancienne civilisation mesurée par l'ancienne langue, doivent s'introduire avec un radical d'emprunt combiné suivant les règles de l'ancienne syntaxe.

De l'autre côté des Pyrénées les emprunts ont été Castillans, de même que pendant la domination latine et même le voisinage arabe, il devait y avoir des accroissements dans l'idiome, de provenance latine et même arabe.

C'est ainsi que dans la suite des siècles, les langues se modifient; c'est ainsi que la langue franque de Charlemagne est devenue la langue du temps de Ronsard, puis la langue du temps de Louis XIV; et les grammairiens qui, trop pénétrés de la beauté plastique de l'idiome français à cette dernière époque, voudraient perpétuer la fixité de ce langage, méconnaissent les lois du temps et de l'espace, lois qui dominent les faits sociaux, et par suite, lois qui dominent les langues ou expression de ces faits sociaux.

2^e — Le vocabulaire Euskarien pur, comprenant environ deux mille radicaux véritablement primitifs, sans analogie avec nos langues actuelles, à moins que ces radicaux ne se soient glissés, comme origine, dans la langue des Celtes vainqueurs des Euscariens.

Le dictionnaire a été arrêté à la lettre M de

la première partie seulement, par la mort de Chaho.

Ainsi la deuxième partie, la plus intéressante de beaucoup, n'est pas publiée. Il est vrai que dans les papiers de l'auteur l'on trouve un dictionnaire basque annoté par lui et qui devait être le fond de la seconde partie.

Il serait désirable qu'un philologue sérieux, comme il s'en trouve dans les académies parisiennes, voulût s'occuper de cette question et terminer le dictionnaire. La connaissance d'un grand nombre d'idiomes faciliterait assez le travailleur pour qu'il pût sans encombre ajouter le basque à son bagage de linguiste ; aidé des documents laissés par Chaho, ce linguiste pourrait terminer cette œuvre dont l'importance est plus haute que le but particulier préconisé par son auteur.

Nous n'avons rien voulu citer ; cela nous entraînait trop loin et sur un terrain à propos duquel nous ne nous reconnaissions pas, d'une manière absolue, le *droit au jugement*.

Mais nous croyons que cette *introduction du Dictionnaire basque*, publiée à part, suffirait seule pour fonder la réputation de son auteur.

En exposant les principaux traits de la vie de Chaho, nous passerons en revue ses autres

productions, en assez grand nombre, les unes achevées, les autres interrompues, la plupart disséminées dans le journal dont il était rédacteur en chef.

SUR LA VIE DE CHAHO.

Augustin Chaho est né le 10 octobre 1811, à Tardets, département des Basses-Pyrénées.

Son père était huissier. C'était d'ailleurs un homme fort lettré, d'esprit distingué, et qui dès l'enfance avait accoutumé ses fils à une forte discipline intellectuelle. Depuis le plus jeune âge, Augustin Chaho avait contracté à cette école l'habitude de lire, même en manquant. La grand'mère d'Augustin l'affectionnait particulièrement, et c'est à Mauléon, dans la maison occupée autrefois par l'avocat Oihenart, le premier philologue qui ait fait ressortir l'ancienneté et la portée de la langue

Euskarienne, que s'est écoulée une partie de l'enfance d'Augustin.

Chaho avait trois frères et deux sœurs, dont l'une vit encore. Il était l'enfant gâté de la famille, et, plus tard, sa mère l'avantagea dans sa succession. Au dire de tous, c'était un enfant remarquable.

A onze ans, Augustin Chaho fut placé au petit séminaire d'Oloron, et là, il commença à étonner ses professeurs par la vivacité de son intelligence. On l'avait surnommé le *petit philosophe*, et ses camarades, à leur tour, l'appelèrent le *philosophe*.

Un ami de sa famille avait l'intention de pousser Augustin dans la carrière des finances. Sur les instances réitérées de cet ami, Augustin fut retiré d'Oloron pour entrer à Pau dans les bureaux de son protecteur. Au bout d'un an, il revint au séminaire d'Oloron pour finir ses études, et il termina sa rhétorique. Alors déjà il commençait à « entendre chanter l'oiseau divin dans sa poitrine. »

Chaho partit pour Paris à l'âge de dix-neuf ans ; il ne désirait plus embrasser la carrière des finances, carrière qu'il n'avait acceptée que pour plaire à sa mère qu'il idéolatrait. Sa part d'héritage était d'environ 12,000 fr., et cette somme, touchée par envois successifs, lui permit de se livrer, d'une manière exclusive, à un travail opiniâtre et excessif. Il vi-

vait, au propre, dans les bibliothèques. Quelques connaissances littéraires le lancèrent à pleine voile sur le chemin des lettres. Il fit surtout la connaissance de Charles Nodier, dont il fut l'élève, et l'élève affectionné. Il s'occupait alors beaucoup de linguistique. Nous pouvons attribuer à Nodier une certaine part dans la correction remarquable du style de Chaho. Un tel élève sous un tel maître ne pouvait manquer d'arriver à une excessive pureté grammaticale.

En 1835, à l'époque de l'insurrection des Basques, sous le commandement de Zumala-Carréguy, Chaho fit son voyage en Biskaye, voyage qu'il a raconté lui-même dans le volume que nous avons analysé. Il était alors en possession complète de sa doctrine historique. Cette doctrine est basée toute entière sur la beauté synthétique de la langue Euskarienne, l'antiquité de cette langue ; sur la croyance en une grande et antique civilisation représentée par un peuple dont l'idiome de race était précisément l'idiome basque ; sur l'écrasement de cette première civilisation par une première invasion de Barbares.

Chaho avait déjà publié les *Paroles d'un Biskayen*, opuscule véhément, où l'auteur cherche à exalter l'esprit national des Basques pour les pousser à se constituer en corps de nation ; il avait aussi lancé ses *Paroles d'un*

Voyant en réponse aux *Paroles d'un Croyant*, de Lamennais. Ces *Paroles d'un Voyant* forment le fond de ces allégories que Chaho a réunies plus tard sous le titre de *Philosophie des religions comparées*.

Vers 1838, Chaho s'établit à Toulouse, et il essaya d'y fonder un journal, sous le titre de *Revue des Voyants*. Au bout de huit mois, il cessa d'inutiles tentatives et revint à Paris; des circonstances qui se rattachent à la publication de l'*Espagnolette de Saint-Leu*, le contrainirent à revenir chez lui en 1840, et de là, il alla passer quelque temps auprès du vicomte de Belzunce, auteur d'une histoire des Basques, à propos de laquelle Chaho écrivit l'*introduction* dont nous avons parlé.

Un peu plus tard, Chaho vint s'établir à Mousserolles, petit faubourg de Bayonne, et là il s'occupait activement de la continuation de ses travaux. Un de nos amis, qui fit la connaissance de Chaho à cette époque, nous le dépeignait ainsi : « Chaho était grand et mince; sa physionomie était belle et remarquable d'expression; sa toilette était extrêmement simple, mais très soignée dans les moindres détails; ses mains étaient blanches, effilées, et Chaho semblait y attacher une sorte de coquetterie; il avait ordinairement des manchettes. Toute sa tournure était aristocratique et fort élégante; sa causerie était

extraordinairement attachante : la pureté de la parole était peut-être, chez lui, plus remarquable encore que la pureté de son style ; on ne se lassait pas de l'écouter ; lui-même possédait à un haut degré le talent si rare de savoir écouter ; en un mot, il était véritablement séduisant. »

Nous avons mentionné ce portrait, parce que les adversaires mêmes de Chaho nous ont paru reconnaître en lui ce don précieux de plaisir dans les relations ordinaires de la vie. Personnellement, nous ne l'avons jamais vu.

M. Lespés, imprimeur à Bayonne, avait fondé, vers 1844, un petit journal littéraire intitulé le *TRILBY*. Des circonstances de librairie ayant amené M. Lespés à connaître Chaho, il lui proposa de collaborer à ce journal. Quelques articles de Chaho déplurent aux anciens rédacteurs, et Chaho fonda alors l'*Ariel*, feuille critique et littéraire. A la suite de quelques numéros forts vifs, un duel eut lieu et Chaho, sur le terrain, faillit payer cher quelques bravades moquenses. Certes, si au pays de Gascogne, la bravade mérite quelques reproches, l'on peut dire hardiment, qu'en tout pays, la bravade est de belle mise et a toujours fort joli air quand on est l'épée à la main. Le fer ennemi glissa sur une côte au moment où Chaho voulait s'amuser à piquer son adver-

saire à la langue. Cette anecdote témoigne au moins d'un excès de bravoure.

Quelque temps après, Chaho, séduit par la franche amitié qu'on lui témoignait dans la famille Lespés, vint s'établir dans le sein de cette famille qui, depuis, fut la sienne, par l'adoption du cœur.

Chaho trouva là un dévouement rempli d'abnégation qui ne lui fit jamais défaut, même aux plus mauvais jours.

Sur ce point, nous dirons simplement, mais comme hommage de profond respect, comme paiement d'une dette de cœur, que les dévouements complets honorent plus encore ceux chez lesquels ces dévouements se manifestent, que ceux à propos desquels ils se manifestent.

De 1844 à 1847, l'*Ariel* fut successivement, *ARIEL* tout court, *ARIEL, Courrier des Pyrénées*, paraissant deux fois par semaine, puis *ARIEL, Courrier de Vasconie*, puis enfin journal quotidien.

Chaho publia dans cette feuille une partie de *Safer*, roman qu'il termina en exil; l'exposé de sa doctrine philosophique, prolégomènes de son grand ouvrage; la légende d'Aitor; les pages sur la peinture grecque; les points généraux de son système historique, système que l'on pourrait qualifier d'*Euska-*

rien ; les *Mystères de Madrid*, roman inachevé ; etc.

Ses anciennes liaisons parisiennes lui permirent d'insérer quelques articles signés de noms connus, articles dont il avait parfois la primeur.

En polémique, Chaho se montre mordant, agressif, un peu violent, corrosif, intraitable, moqueur, ironique, pamphlétaire armé jusqu'aux dents, soit en prose, soit en vers. Nous reviendrons sur ce sujet.

En 1847, l'*Ariel* prend le titre de *Courrier de Vasconie*, et devient un journal spécialement politique. La littérature y tient, dès-lors, très peu de place.

Il y a une originalité franche dans l'allure politique de Chaho. Il est parmi les plus avancés ; mais il a un drapeau personnel. La plupart des journaux de province soutiennent, dans leur localité, l'un des journaux parisiens considéré comme chef de file ; Chaho ne se fait l'accessoire ni du *National*, ni de la *Réforme*, ni de la *Démocratie pacifique* ; il est lui-même son chef de file ; il ne relève de personne.

Parmi les articles de ce temps nous en remarquons un où la formule de 92, *liberté, égalité, fraternité*, devient *liberté, fraternité, hiérarchie*. Nous-mêmes, depuis longtemps, nous avons opéré cette substitution, qui n'est

que le ralliement des esprits à une idée d'ordre, et nous avons été plus qu'heureux de retrouver cette pensée grave parmi les pensées de Chaho.

Nous trouvons aussi dans cette année, la polémique de Chaho avec le *Réveil du Midi*, journal de Toulouse, polémique qui forme la plus grande partie du second volume de l'ouvrage capital de Chaho.

En 1848, nous voyons un roman de Chaho intitulé : *Lelo ou la Navarre il y a 500 ans*. C'est un roman moitié historique, moitié d'imagination, dans le genre Alexandre Dumas ou plutôt Auguste Maquet, avec un peu plus d'élan vers les régions de la folle du logis.

Cet écrit, nous a-t-on dit, avait été l'une des premières œuvres de Chaho ; il datait de sa vingt-et unième année.

La révolution de février éclate ; Chaho l'annonce avec enthousiasme sur un supplément de couleur rouge, et l'*Ariel* devient le *Républicain de Vasconie*.

Dans l'année, Chaho est nommé, à Bayonne, membre du conseil municipal, commandant de la garde nationale, et membre du conseil-général des Basses Pyrénées. Il va soutenir de vive voix sa candidature comme député à l'assemblée nationale, dans les diverses villes du département, et obtient 21,000 voix. Il n'est pas nommé.

En 1849, il publie en partie l'*Espagnolette de Saint-Leu*, étude historique et judiciaire sur le drame qui termina les jours du prince de Condé. Cette étude avait été composée vers 1839. Il engage une polémique acharnée avec l'*Eclaireur des Pyrénées*, journal rédigé par M. Capo de Fenillide. La violence des ripostes égale ou dépasse la violence des attaques. C'est un débordement de personnalités, d'insultes, de mots plus que rudes, en prose et en vers.

Nous notons en passant une protestation vive en faveur de l'unité française ; Chaho ne veut de fédéralisme que pour l'Espagne. Cela nous a paraîtu quelque peu contradictoire avec son *Euskariennisme* exagéré.

La lutte électorale s'engage pour la législative. Le nom de Chaho, parmi tous les Basques, était vénéré. Le 6 mai, au plus vif de la lutte, Chaho se trouve dans un cabriolet en train de verser. Comme le duc d'Orléans en 1842, Chaho saute de la voiture et reste sur le coup. Sa vie est en danger pendant quelques jours. Il est recueilli et soigné comme un frère dans la maison du comte de Beaumont, l'un de ses adversaires politiques. Dans les moments de crise, un fait de ce genre est trop honorable pour que nous puissions l'omettre. Plus tard, Chaho put se faire

transporter à son hôtel, et il revint à Bayonne le 14 juillet 1849.

Le bruit de sa mort avait couru. Chaho manqua son élection de 127 voix ; il en obtint 30,453.

Chaho continue jusqu'en 1851 à diriger l'*Ariel*, et sauf quelques articles remarquables sur la *Conquête du Midi par le Nord*, articles qui se rapportent toujours à sa thèse favorite, puis la *Propagande russe à Paris*, l'*Agonie du parti révolutionnaire en France*, etc., etc., nous n'avons plus à considérer l'homme de lettres, mais l'homme politique.

Nous sommes trop franc pour voiler en rien le sentiment pénible que nous avons éprouvé dans notre longue lecture de la collection de l'*Ariel*, et quelque soit la réserve extrême que la nature même de notre écrit nous impose, nous nous devons à nous-mêmes de développer notre opinion.

Dans sa polémique, Chaho déploie une verve étrange, mais d'un coloris par trop accentué. Cette verve est au moins égale à celle d'un célèbre écrivain dont la plume est momentanément brisée, et qui, lui aussi, présentait le spectacle d'un talent considérable uni à une rare puissance d'insulteur.

Pourquoi le talent peut-il donc descendre ? N'est-ce pas en apprenant aux Athéniens le

chemin des injures, en accoutumant leurs oreilles aux expressions les plus viles, qu'Aristophane a préludé à la mort de Socrate ?

Ne peut-on soutenir sa foi, son dogme, son culte, sans chercher dans les carrefours les locutions les plus triviales pour les jeter à la tête de ses adversaires ?

Comme le remarquable rédacteur de l'ancien *Univers*, Chaho se sert de toutes les armes ; il se moque, il rit, il bafoue, il injurie.

Puis, tout à coup, en dehors de ces personnalités, de ces injures, de ces bouffonneries, de ces violences, de ces trivialités, de ces emporements, de ces vengeances, de tout ce fiel qui servait d'encre à la plume, apparaissent, comme des éclairs dans une nuit sombre, des articles hors ligne qui méritaient mieux que d'être ainsi encadrés.

Quel dommage ! lui Athénien, disert, fin, poli, courtois, affable, élégant, fait pour toutes les finesse, toutes les grâces, tous les charmes, tous les atticismes de la langue, lui ! descendre jusqu'à la langue des halles au temps de Vadé !

Cet homme qui nous était si sympathique, que nous avions appris à aimer en vivant pendant près de deux mois de la même vie intellectuelle, envers lequel nous nous reprochions parfois de n'être que juste, que nous aurions

voulut parfois grandir en public, sous l'impulsion des élans de notre cœur, cet homme nous faisait éprouver une souffrance réelle par ce contraste violent entre sa vie de penseur, de poète, d'artiste, et sa vie de publiciste.

Puis en descendant au fond des choses, en scrutant avec attention les causes trop sérieuses, hélas ! de ce bouillonnement digne de *Chuwa*, nous avons appris à excuser Chaho, voire même à l'absoudre.

Combien il dut souffrir pour en arriver là, cet homme de toutes les élégances et de tous les raffinements ! mais que l'on juge : Un ami d'enfance qui lui serrait la main, qui lui prodiguait en face les preuves de tendresse, un ami d'enfance lui écrivait, sous le couvert de l'anonyme, des diatribes haineuses, mensongères, calomniatrices ! Cet homme si droit, si loyal, si honnête, si dévoué, si convaincu, on le traitait de coupe-jarret, de voleur, de pillard, de bandit ! L'on prenait le mot de *socialiste* dans ce que ce mot a revêtu d'acceptions indignes, en le détournant de sa signification grammaticale, pour en faire une épithète flétrissante à l'usage de son nom !

Cet homme, qui sentait sa force, dut souvent rugir impuissant comme le lion en cage ; mais aussi quand il pouvait répondre, il le faisait avec le proverbe : Œil pour œil, dent

pour dent, ou plutôt, avec trois fois le proverbe.

Il ne pouvait comprendre — qu'avait-il fallu à Timon d'Athènes pour en arriver là ? — qu'il ne suffit pas d'être droit, loyal, intelligent, probe, incorruptible, pour trouver grâce devant les haines extérieures, pour surmonter l'effet des plus basses et des plus viles passions, pour arrêter au passage le salissant mensonge, pour dominer l'étroitesse des conceptions mesquines, pour écraser les préjugés hostiles, préjugés qui surexcitent l'amour-propre et le conduisent à flétrir les meilleures natures.

D'ailleurs, Chaho était artiste avant tout ; homme d'un tempérament irritable, d'une vivacité inouïe de sensations, il ne comprenait en politique que l'application inflexible de principes rigoureux. Pour toute diplomatie, il songeait à aller droit devant lui comme un boulet de canon. Cela est très respectable au point de vue de l'homme isolé, mais cela est regrettable, mais cela est condamnable même, au point de vue des faits. C'est ainsi que l'on nuit aux causes les plus justes et les plus saintes. La mission pratique de l'homme politique lui impose à chaque pas des tempéraments, des ménagements, des égards, en contradiction avec la fougue du lutteur. — Chaho était un lutteur.

Nous partageons ses tendances, ses vues générales, nous nous inclinons devant la beauté de la forme avec laquelle il a su traduire ses généreuses pensées ; nous ne reprochons même à ces pensées que d'être restées trop sous le joug vague et poétique de la production littéraire. Mais quand nous arrivons aux moyens, aux détails, aux hommes qu'il patronait en dernier lieu, nous nous séparons à regret.

Si nous l'avions connu à ce moment, si sa cause avait été notre cause, nous lui eussions dit : — Vous tuez notre cause !..

Ce n'est pas ici le lieu où l'occasion d'apprécier les circonstances politiques d'une époque encore trop rapprochée pour pouvoir être jugée. Nous nous contenterons de dire que si les hommes, qui ont été mis en évidence à cette époque, ont été des plus honnables, des plus purs, comme probité, on doit reconnaître aussi leur infériorité radicale comme directeurs d'un mouvement social. On se contentait de faire le pastiche d'une époque autre, grande et redoutable, en ne craignant même pas de jeter l'épouvante dans le sein des masses par l'éveil de terribles souvenirs. L'histoire ne se répète pas, et l'intelligence de chaque évolution sociale doit profiter des leçons du passé sans essayer d'en esquisser

une pâle caricature. — A époques différentes, hommes différents, moyens différents.

Lorsque certains noms supportent à tort ou à raison, la responsabilité de toutes les souillures d'une situation violente, il n'est pas sage d'exhumer ces noms comme modèles à suivre. En supposant que le jugement général soit faussé par rapport à certaines individualités, il faudrait au moins redresser ce jugement avant de mettre en lumière ces individualités. Cela n'est pas possible dans les moments de troubles. D'ailleurs, il est des noms condamnés quand même. — Qui donc oserait se charger de réhabiliter Thersite, fut-il même innocent?

Il est bien regrettable que Chaho ait été lancé par le hasard dans l'enfer du journalisme de province. Il n'est pas possible dans les petites villes de scruter les questions générales, en les dégageant de toutes les préventions attachées aux intérêts locaux. Ces derniers intérêts portent des noms propres, ont des étiquettes vivantes, et les luttes qui prennent leur point de départ aux sphères les plus hautes, dégénèrent en combats d'hommes qui se rencontrent chaque jour, et qui font pénétrer leurs travers d'hommes, leurs côtés de la vie ordinaire, dans le champ de leur opinion.

A Paris, les attaques sont pour l'auteur;

elles perdent, dans la plupart des cas, le caractère personnel qui avilit et aigrit. Chaho, rédacteur d'un journal parisien, fut resté calme, disert, courtois; quelques adversaires au moins eussent été dignes de lui; certains de ses articles eussent probablement fait sensation, tandis qu'ils étaient perdus dans sa petite feuille, ignorée du vrai, du grand public; ces articles saillants eussent été bien plus nombreux, et nul doute que le nom de Chaho ne fut devenu un nom sonore et respecté. Son apostolat particulier, en histoire, en religion, en morale, eut alors déposé des germes féconds, quoiqu'à nos yeux, comme nous l'avons dit, Chaho soit en retard sur le dix-neuvième siècle. — Ce qu'il veut, on le veut, mais on veut plus encore. On veut organiser.

Mais ce que nous devons dire et répéter avec force, c'est que Chaho fut toujours droit, loyal, honnête, sincère, convaincu, dévoué, sans connaître de limites à son dévouement. Cela est beau dans tous les partis. L'énergie d'une conviction pure, pleine et entière, doit, à nos yeux, imposer le respect, même aux plus ardents adversaires.

Dans le courant de 1852 l'*Ariel* fut supprimé; un peu plus tard, Chaho fut envoyé en exil. Il partit, le 10 avril 1852, pour la Belgi-

que, où l'on refusa de le laisser pénétrer, nous ne savons pour quels motifs.

Chaho écrivit, de Lille, à M. de Cambacérès, ancien préfet des Basses-Pyrénées, pour demander qu'un itinéraire lui fut indiqué, et pour se plaindre de la rudesse des procédés employés envers lui à son départ de Bayonne.

M. de Cambacérès faisait grand cas de Chaho, et une dépêche télégraphique immédiate donna ordre de satisfaire aux convenances de l'exilé.

Chaho revint traverser Bayonne, et de là, il alla passer un an à Vittoria, province d'Alava, en Espagne. C'est là qu'il termina le roman de Safer.

A l'occasion de la dernière maladie de son père, Chaho demanda la permission de rentrer en France, et après avoir satisfait à un devoir filial, il revint s'établir à Bayonne, auprès de ceux qui l'avaient adopté sans autre arrière-pensée que celle d'avoir envers lui un dévouement sans bornes, dévouement aux preuves multipliées, avant, pendant, et après l'exil.

Chaho s'occupait de l'achèvement de son dictionnaire; cet ouvrage, publié par libraisons, avait obtenu un succès sérieux, et de son achèvement dépendait la fortune de Chaho. Il acquit d'une dette de cœur et d'une dette de fait. La mort a tout interrompu.

Chaho avait l'intention d'augmenter de trois nouveaux volumes sa *Philosophie des religions comparées*, qu'il trouvait lui-même incomplète et à refondre. Cette opinion de Chaho justifie notre propre manière de voir au sujet de ce brillant écrit.

Il s'occupait aussi d'un recueil de chansons Basques ; il recherchait avec beaucoup d'ardeur les procédés de peinture des Grecs, et, dans ce but, il composait des laques, des vernis, etc. Il faisait une théorie des couleurs, etc.

Pour tous ces travaux, Chaho était sans livres, sans bibliothèque. La solidité de sa mémoire devait être prodigieuse, car tout son acuité intellectuel datait de sa seconde jeunesse.

Après une maladie de quelques mois, pendant laquelle il ne consentit à prendre quelques médicaments que pour faire plaisir à l'un de ses amis, médecin, Chaho s'éteignit, calme, lucide, serein, le 23 octobre 1858, à cinq heures du soir.

Un ami de la famille Lespés fit les déclarations d'usage à la mairie ainsi qu'auprès du clergé. Il y eut, dans cette circonstance, une grande convenance mutuelle. L'évêque fit dire à la famille qu'il consentait au service funèbre de Chaho, malgré l'opposition

vive de cet écrivain aux doctrines de son enfance, si l'on voulait seulement déclarer que Chaho, à ses derniers moments, eut accueilli avec joie un pasteur des âmes. La réponse fut ce qu'elle devait être, et le corps de Chaho mort n'a pas été bénit par l'église.

Le convoi funéraire de Chaho fut très nombreux; le cimetière était envahi par une foule de Basques. Nous habitions Bayonne à cette époque; mais, vivant très solitairement, nous avons le regret de n'avoir pas connu un homme d'une aussi haute distinction intellectuelle, et de n'avoir même pu le conduire à sa dernière demeure; car nous ignorions jusqu'à son nom.

Une souscription destinée à éléver un monument funèbre à Chaho fut ouverte à Bayonne. Presqu'à l'entrée du cimetière de cette ville, sur la gauche, on voit une grille carrée d'environ deux mètres de côté; au centre, se trouve une sorte de cul-de-lampe renversé, en marbre, sur lequel est posé le buste de Chaho. Ce buste, en marbre blanc, est l'œuvre de M. Roland, artiste attaché à cette époque, aux travaux de sculpture de l'église Saint André. Ce buste nous a paru remarquable d'exécution. La ressemblance, nous a-t-on dit, n'est pas parfaite; mais l'ensemble de la physionomie est suffisamment retracée; le front est de toute beauté;

les méplats temporaux sont remarquables d'ampleur,

Les fleurs ne se fanent pas autour du sarcophage ; des mains pieuses savent les rajeunir.

* * *

Nous avons raconté, dans notre introduction, comment nous avions été conduit à nous occuper de Chaho. Cela date de la fin de juillet dernier. Nous nous sommes épris de cette poétique personnalité, à laquelle nous ne trouvons, comme tâches, que l'exagération d'un sentiment patriotique toujours respectable, mais portant dans ce cas sur une base un peu étroite, et l'exagération d'une démocratie saine et sainte au point de vue des généralités, mais qui ne nous paraît pas accuser l'intelligence absolue du monde des détails, au point de vue de la pratique des faits.

Nous avons longuement analysé l'ouvrage important de Chaho, en étayant nos propres doctrines par l'appui d'un maître littéraire, pour nos quelques points de coïncidence. Nous avons, à la suite, trouvé convenable d'analyser ses autres productions, quoique nous n'ayons pas, en général, été entraîné par une sympathie aussi vive.

Nous n'avons pas eu l'intention, dans ces dernières pages, d'écrire le panégyrique de

Chaho. Ce genre, à nos yeux, est un genre faux. L'on peut ressentir une admiration vive pour certains côtés d'un organisme intellectuel, sans épouser d'une manière absolue, avec absence de tout contrôle, tous les côtés de cet organisme.

Nous savons maintenant, ce que nous ignorions, qu'autour du nom de Chaho se rangent des sympathies ardentes qui vont même jusqu'à une sorte de culte.

Nous savons aussi quelle a été la double impression produite par la publication de notre INTRODUCTION dans la *Gazette de Bayonne*. Les uns, les admirateurs ardents, s'indignaient que nous osions ramener à la taille d'un homme de mérite, l'homme qui leur paraissait un demi-dieu. D'autres, les adversaires, s'indignaient que nous puissions trouver quelque valeur chez un écrivain qui heurtait leur foi, leur croyance.

Entre ces opinions extrêmes, nous sommes resté fort calme.

Nous prierons les seconds de se rendre à l'évidence; et s'ils nous reprochaient trop d'indulgence dans certains cas, nous dirions : — Respect aux vaincus !

Quant aux premiers, nous pousserons la courtoisie jusqu'à rédiger en leur faveur la phrase suivante :

Si les affections respectables qui vénèrent

la mémoire de l'écrivain Bayonnais, trouvent quelques fleurs de teinte sévère dans le bouquet que nous déposons sur sa tombe, ces affections nous pardonneront peut être, en faveur de la loyauté avec laquelle nous avons parlé. Si quelque jour, une étude jumelle, émanant d'une plume exclusivement guidée par le cœur, réussissait à faire ressortir la remarquable personnalité d'Augustin Chaho mieux que nous n'avons su le faire, nous serons des premiers à applaudir.

Puis, nous ajouterons encore, au profit des.... autres, que nous préférions mille fois ce travers touchant, cette religieuse et aimante exagération des meilleurs élans du cœur, qui consiste à grandir le souvenir d'une personne aimée, à ce dénigrement mesquin de ceux qui ne veulent rien honorer en dehors de leurs petites vues, de leurs petits préjugés, de leurs petites passions, de leurs petits cultes, de leurs petites idoles.

Si nous avions voulu composer la *biographie* de Chaho, nous aurions dû citer de nombreuses anecdotes qui peignent bien cette irrésistible séduction qu'il savait exercer.

Dans plusieurs circonstances, Chaho avait réussi à charmer, sans exagération, quelques personnes desquelles il était inconnu, mais qui lui étaient fort hostiles, au point de vue

de la conviction, et dont les jugements étaient marqués au coin de la passion et même de la haine.

On nous adresse l'extrait suivant d'une lettre écrite par une femme d'un esprit très distingué, extrait remarquable qui mérite d'être cité textuellement :

- Chaho avait la finesse de perception, le
- tact délicat, la souplesse physique et intel-
- lectuelle, le langage doux et brillant, l'imagination prompte, et parfois l'inquiétude et
- l'exaltation fébriles d'une femme.

L'artiste est peint en entier par ces quelques mots.

Chez les Basques, le nom de Chaho est le nom d'une idole. Parmi ceux que l'on a spirituellement appelés • la seconde couche du tiers état, • Chaho représente un créateur ayant fait jaillir de son cerveau toutes les pensées, sans exception, qu'il a su revêtir du prestige de sa poésie. — Dans ces conditions, le culte se conçoit.

Nous devons rendre un hommage profond à la pureté morale de la vie de Chaho, au moins pour toute sa vie d'homme que nous savons. Nous ignorons sa jeunesse.

Somme toute, Chaho est un homme dont la cité de Bayonne a le droit d'être fière.

Suivant une louable habitude de commémoration et de reconnaissance, chaque ville

donne à ses places, à ses quais, à ses rues, les noms de ceux qui ont honoré leur lieu de naissance; ainsi Bayonne a ses rues Vainsot, Lormaud, Chégaray, etc.

Ne pourraient-on consacrer le souvenir d'un beau talent, en substituant le nom de *quai Chaho* au nom de *quai du Pont-Traversant*? L'occasion est propice pour rendre un hommage de cette nature; peut-être aussi, pourrait-on rendre un hommage analogue au nom du Bayonnais *Laffitte*, ainsi qu'un nom de *l'abbé de Saint-Cyran*.

Nous ne savons pas si une proposition de ce genre serait accueillie par le conseil municipal de Bayonne. Mais, en tout cas, notre impartialité envers Chaho, notre jugement mêlé de blâme et d'éloges, ne permettrait pas à cette proposition, si elle se formalait d'après notre initiative, de prêter à l'équivoque sur le sens littéraire, philosophique, et non point politique, de cet hommage rendu à un beau talent et à un beau caractère. — Il s'agirait, en dehors de tout esprit de parti, d'honorer la mémoire d'un patricien de l'intelligence.

Il serait peut-être désirable aussi, qu'une souscription sérieuse put permettre la mise au jour de documents inédits, et surtout la publication des *Lettres d'un exilé*, si toutefois

la famille Lespés consentait à les laisser paraître.

Dans le cas d'une souscription suffisante, l'on pourrait éditer, sous un format uniforme, la collection des *Oeuvres choisies* d'Augustin CHANO.

FIN.





